

VIOLENCES SEXUELLES L'ARNAQUE DES SOUVENIRS RETROUVÉS

CAUSEUR.fr

CAUSEUR

www.causeur.fr – Surtout si vous n'êtes pas d'accord – mensuel n° 88 – mars 2021

LÉGION ÉTRANGÈRE LE MÂLE DU PAYS

REPORTAGE
AU 1^{ER} REC



Jean Kudawoo, légionnaire au 1^{er} escadron
du 1^{er} régiment étranger de cavalerie.

ISSN 1966-6055
Belg : 6.60 € – Lux : 6.60 € – Suisse : 10.60 CHF – Canada : 12.50 CAD – Maroc : 66 MAD – Dom surface : 6.60 €

L 19516 - 88 - F - 5,90 € - RD



À l'antiracisme obsédé par les origines et les couleurs de peau et à Rokhaya Diallo qui l'incarne, Cyril Bennasar répond avec humour, style et galanterie.



**Abonnez vous à Causeur et recevez
L'Arnaque antiraciste expliquée à ma sœur.**

COUVREZ CE SANG QUE JE NE SAURAI VOIR

La nouvelle a été accueillie par des cris de victoire des associations. La France va rattraper, enfin, un coupable retard. Non, il ne s'agit pas – pas encore – de la reconnaissance d'un troisième sexe (et de tous les autres), mais de la gratuité pour les étudiantes des protections périodiques, promise le 23 février par Frédérique Vidal pour la rentrée 2021. Depuis le temps qu'on attendait.

Peut-être la ministre a-t-elle été sommée de changer de sujet après une semaine de brouhaha sur l'islamo-gauchisme, au cours de laquelle on a appris que le problème n'était pas la chose et sa progression, mais le mot, qui froisse tous les bons esprits de la Macronie et d'ailleurs, très à cheval sur la précision sémantique. Le moindre solécisme en parlant les irrite, mais ils en font bien d'autres étranges en conduite.

Puisqu'il a été acté à la satisfaction générale que l'islamo-gauchisme n'existait pas (d'ailleurs, l'islamisme non plus, la preuve par Trappes), Frédérique Vidal peut se consacrer aux vrais problèmes et, au premier chef, à ce que la langue populaire appelle les « ragnagnas » et la langue victimaire la « précarité menstruelle », expression prouvant que nous tenons là une nouvelle perle enfilée sur le collier des injustices faites aux femmes. Toute différence y compris biologique devient une discrimination – à sens unique, car nul n'aurait l'idée de parler de précarité pileuse pour les hommes condamnés au rasoir à vie. D'ailleurs, le premier privilège mâle est de pouvoir uriner debout, scandale auquel certaines chapelles féministoïdes entendent bien mettre fin en imposant à toutes-et-tous la position assise. En attendant qu'on intente un procès à Dame Nature et qu'on oblige les hommes à avoir leurs règles, il convient au moins de faire de celles-ci un sujet de pleurnicherie. Le vrai privilège masculin, c'est de ne pas être traité en victime.

Vérification faite sur le site d'un supermarché, les protections hygiéniques coûtent quatre euros par mois, soit moins de 50 par an, ce qui pour quarante ans, revient à 2 000 euros. On aimerait savoir où doit s'arrêter l'assistanat. Pourquoi ne pas financer les chaussures, tout aussi indispensables, ou la mousse à raser ? Perso, je préférerais qu'on me rembourse mes paires de bas, parce qu'à raison de quatre ou cinq par semaine entre octobre et avril, l'addition est salée.

Je vous entends d'ici. Tu badines parce que tu as la chance d'avoir du travail, mais la pauvreté étudiante, tu en fais quoi ? Surtout quand il n'y a plus de petits boulots ni de restau U, on aimerait t'y voir. D'accord, si notre système social laisse sur le carreau des étudiants désargentés et déprimés, qu'on leur accorde une aide d'urgence. Mais de grâce, qu'on nous épargne de savoir si elle sera convertie en nouilles, bières, sextoys (dont la vente explose, paraît-il) ou protections hygiéniques. Les fonctions naturelles

n'ont rien de honteux, mais elles n'ont pas non plus à être un sujet de « pride » permanente. Pareil pour la sexualité. Je ne veux pas plus entendre parler de règles que de la main de X dans la culotte de Y – et ce n'est pas une clause de style, l'accusatrice de PPDA ayant cru bon de révéler les détails de l'attentat.

C'est sans doute le plus funeste renversement inventé par une époque qui en prodigue à foison. L'exhibition qui était naguère une transgression, une façon d'épater le bourgeois puritain, est devenue une vertu citoyenne – et, par la même occasion, la marque de fabrique d'un nouveau puritanisme qui, ne voyant le mal nulle part, finit par le débuser partout. Rien n'est moins érotique, en effet, que cette mise à nu appelée transparence qui prive l'imaginaire de nourrissants mystères.

Désormais, rien de ce qui est intime ne doit être caché. Pour les nouvelles féministes, les productions corporelles comme les souffrances psychiques ont vocation à être montrées en place publique. Aussi évoquent-elles avec une gourmandise assez dégoûtante leurs flux et sécrétions, croyant faire preuve d'audace et de liberté d'esprit. Au demeurant, à en juger par la facilité avec laquelle la plupart des gens discutent sur leurs maladies à la télévision, elles sont loin d'être les seules.

S'agissant des souffrances psychiques, il faudra un jour demander des comptes à tous ces croisés de la « parole libérée », qui ont encouragé des victimes de violences sexuelles à se livrer à une conférence publique qui, à terme, pourrait se révéler aussi douloureuse que les violences elles-mêmes. Le malheureux étudiant qui s'est pendu dans sa chambre universitaire de Nanterre après avoir accusé deux élus communistes de viol avait abondamment libéré sa parole sur les réseaux sociaux. À l'évidence, cela ne l'a pas aidé. Paix à son âme et condoléances à ses proches.

Que ce soit volontairement que des individus, égarés par le désarroi ou l'air du temps, renoncent à leur droit à la vie privée ne rend pas la chose moins grave. Car demain, nous serons tous sommés d'exposer la nôtre. Or, comme le disait Malraux, « *pour l'essentiel, l'homme est ce qu'il cache : un misérable petit tas de secrets* ». Alors, qu'on nous laisse les conserver par-devers nous.

À tous ces apôtres du déballage, on rappellera donc que qui n'a rien à cacher n'a rien à montrer et surtout, qu'un peu de pudeur, de réserve, de quant-à-soi, est la condition du vivre-ensemble. Nous avons le droit de ne pas savoir ce qui se passe dans le lit et la salle de bains de nos contemporains. Le corps est encore une affaire privée. •

P.-S. Les heureux abonnés de ce magazine ont eu la joie de recevoir, avec ce numéro, *L'arnaque antiraciste expliquée à ma sœur*, l'essai allègre et féroce dans lequel Cyril Bennisar répond à Rokhaya Diallo. Tous les nouveaux abonnés auront ce privilège. Mais n'hésitez pas à offrir à vos amis cet argumentaire implacable contre l'une des folies de l'époque. Ou un abonnement à *Causeur*.

CAUSEUR

Directeur de la publication
Gil Mihaely

Directrice de la rédaction
Élisabeth Lévy

Directeur adjoint de la rédaction
Jeremy Stubbs

Rédaction en chef
Martin Pimentel (causeur.fr)

Rédaction
Cyril Bennasar, Sami Biasoni, Jean Chauvet, Frédéric Ferney, Alain Finkielkraut, Stéphane Germain, Jean-Luc Gréau, Roland Jaccard, Basile de Koch, Pierre Lamalattie, Jérôme Leroy, Bérénice Levet, Patrick Mandon, Peggy Sastre, Erwan Seznec, Jonathan Siksou.

Correction
Frédéric Baquet

Secrétaire de rédaction
Cécile Michel

Ont participé à ce numéro
Alexandre Bertolini, Françoise Bonardel, Alexis Brunet, Vitali Melkin, Jean-Pierre Montal, Frédéric de Natal, Jean-Baptiste Noé, Daniel Pendants, Sylvie Perez, Emmanuel Tresmontant.

Direction artistique
Aymeric Dutheil

Iconographie
Alexandre Deneuf

Direction marketing et commerciale
Marina Leroux
Charles Lévy
01 84 79 01 34

Distribution
MLP

Gestion de la diffusion en points de vente
BO Conseil Analyse Média Etude
Otto Borscha - oborscha@boconseilame.fr
09 67 32 09 34 (contact points de vente)

Abonnements et anciens numéros :
www.causeur.fr/boutique
01 84 79 01 35
(Du lundi au vendredi 10h – 17h)
ou clients@causeur.fr

Impression
Berger Levraut Graphique
2780, route de Villey Saint-Étienne
54200 Toul

Image de couverture
© Stéphane Edelson

Causeur est édité par Causeur.fr
SAS au capital de 101 900 euros - RCS Paris
Siret 504 830 969 000 29 Naf 5814 Z.
Dépôt légal à parution - ISSN 1966-6055.
Commission paritaire : 0320 D 90295.
Enregistrement CNIL 1296122.
32, rue du Faubourg-Poissonnière
75010 Paris
01 84 79 01 35 / info@causeur.fr
www.causeur.fr

SOMMAIRE N° 88 – MARS 2021

3



Couvrez ce sang que je ne saurais voir

Élisabeth Lévy

10

La plume au vent

Frédéric Ferney

16

Politiquement correct made in URSS

Vitali Melkin

20

Good bye Staline !

Sylvie Perez

24



**Jean-François Colosimo
« La démonisation de Poutine appelle l'angélisation de Navalny »**

Propos recueillis par Gil Mihaely

28

Le déni, la colère et le sentiment amoureux

Cyril Bennasar

30

Muriel Salmons, la psy qui traumatise

Peggy Sastre

34

Les liaisons dangereuses de Muriel Salmons

Erwan Seznec

36

Contes de faits, l'impasse des « souvenirs retrouvés »

Daniel Pendants

40



**Gad Saad :
porter Darwin sur les épaules**

Jeremy Stubbs

LÉGION ÉTRANGÈRE LE MÂLE DU PAYS

46

Légion étrangère,
le chant d'honneur

Élisabeth Lévy

62



Colonel Nicolas Meunier
« Ces étrangers nous donnent
une leçon d'identité »

Propos recueillis par Élisabeth Lévy

64

La France au Sahel, quels
objectifs pour quelle guerre ?

Jean-Baptiste Noé

CULTURE & HUMEURS

70

Emmanuel Dupuy
« À l'opéra, c'est la couleur de
la voix qui compte »

Propos recueillis par Jonathan Siksou

73

Patrice Jean, bonjour tristesse

Frédéric Ferney

74

À l'ombre
d'une jeune fille en fleur

Jérôme Leroy

77

Patrick Naggar l'alchimiste

Jonathan Siksou

78

Un parfum d'élégie

Frédéric Ferney

80



Christophe Bourseiller
« Morale et puritanisme ne
cessent de gagner du terrain »

Propos recueillis par Jean-Pierre Montal

84

Champs-Élysées, l'avenue la
plus bête du monde ?

Pierre Lamalattie

88

Le chant
du cygne de l'île de la Cité

Jonathan Siksou

90



Deux belles gueules,
une histoire picarde

Jérôme Leroy

92

Présence et distance
par temps de Covid

Françoise Bonardel

94

Le roi de la barbaque

Emmanuel Tresmontant

96

Tant qu'il y aura des DVD

Jean Chauvet

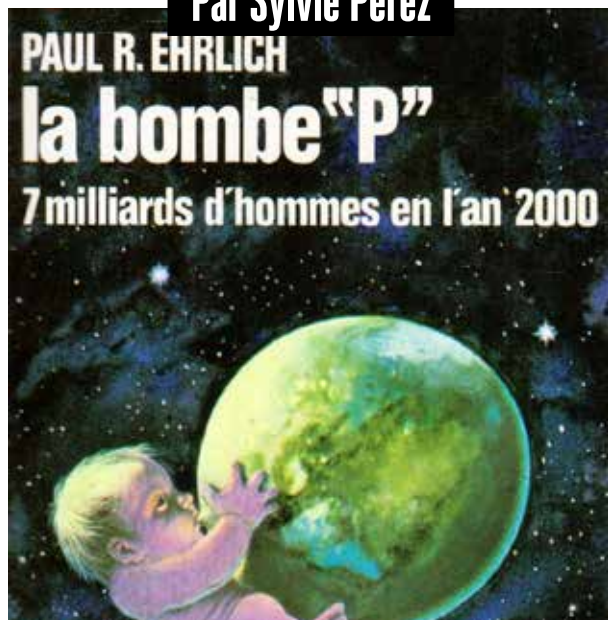
98

Le journal de l'ouvreuse

Prochaine parution :
le 7 avril 2021

Le végétarien : espèce en voie d'auto-extinction

Par Sylvie Perez



Plutôt l'humancide que l'écocide ! En Australie, les végétariens se font stériliser, convaincus que l'humanité nuit à l'environnement. Le pays a le taux de vasectomies (stérilisation des hommes) le plus élevé au monde, derrière la Nouvelle-Zélande. Or, les médecins notent

une évolution dans le profil des patients, traditionnellement quarantennaires et déjà pères. Les nouveaux candidats à la stérilisation sont des végétariens entre 20 et 30 ans, qui ne veulent pas d'enfants. La surpopulation les inquiète – ce qui peut surprendre dans un pays où la densité est de 3,2 habitants au km². Quid des préservatifs en latex 100 % végétal ? Le végétarien intégriste s'en méfie ; allez savoir si quelque composant n'a pas été testé sur des animaux de laboratoire. La vasectomie, c'est plus propre et c'est irréversible. Et puis, adieu la pilule : l'homme prend enfin sa part du fardeau contraceptif. La nouvelle masculinité se gorge de contrition... Le végétarien est prosélyte. Le « veguary », tous les mois de janvier, conçu sur le modèle du mois sans alcool, veut nous inciter à nous passer de steaks pendant trente et un jours en espérant notre conversion définitive au culte de Gaïa. Pour sauver le monde, les évangélistes du compost ont aussi lancé en 2013 la « Journée mondiale de la vasectomie » (ce sera le 16 novembre 2021... à vos scalpels). Ce jour-là, le « vasectomy-thon » consiste à stériliser le plus d'hommes possible à travers le monde, vidéos à l'appui et opérations en live. Le biologiste Paul R. Ehrlich, 88 ans, auteur en 1968 de *La Bombe P* (P pour population) est leur gourou. Le néo-malthusianisme n'est pas moins absurde que le malthusianisme. Mais il est plus cruel, prêt à sacrifier l'humanité pour la planète. Pour l'activiste végétarien, un nouveau-né n'est qu'un pollueur amené à souiller l'environnement pour les quatre-vingt-dix ans à venir. Enfanter d'un émetteur de CO₂ est une malédiction. La population végétarienne devrait donc décroître. Aux dernières nouvelles, le taux de fécondité chez les artisans-bouchers serait, lui, bien épais... •

La tour Eiffel de la discorde

Par Frédéric de Natal

Invité dans une émission de Lina Télévision, une chaîne généraliste algérienne, Mohamed Allal a jeté un pavé dans la mare des relations tourmentées de la France et de son ancienne colonie. Le 28 janvier, devant une assistance médusée, ce journaliste a demandé à Paris des excuses officielles pour avoir « volé à son pays ses richesses et ses trésors », réclamant que « la France rende la tour Eiffel à l'Algérie ». La requête saugrenue est pourtant prise au sérieux par une partie des Algériens qui restent persuadés que le monument le plus connu de l'Hexagone a été construit grâce au minerai de fer extrait du sol barbaresque et qu'il leur appartient légitimement. Le précepteur islamique Cheikh Chems-Eddine a enfoncé le clou en affirmant que cela expliquait pourquoi la France ne s'était toujours pas excusée des crimes qu'elle avait commis sous la colonisation : nous serions, selon lui, conscients des conséquences que cela pourrait engendrer – en l'occurrence la « restitution » de la tour Eiffel. En 2018, on avait déjà pu entendre sur



Beur FM que le matériel utilisé pour la Dame de fer provenait des mines du Zaccar et de Rouïna. En réalité, ils proviennent des mines de Lorraine. Les propos de Mohamed Allal ont déclenché une vague d'agacement ou d'ironie sur les réseaux sociaux, des internautes n'hésitant pas à suggérer qu'il serait temps aussi de « rendre les Algériens à l'Algérie », ce qui a permis à la presse locale d'en rajouter une couche en pointant ces réactions « révélatrices d'une xénophobie » à l'encontre des Maghrébins de France. •

Suicide assisté en sursis

Par Alexis Brunet

Vous souvenez-vous de Jacqueline Jencquel ? Cette blonde à la forme olympique est devenue une célébrité à l'âge de 74 ans. Le 30 décembre 2018, elle est propulsée dans l'arène médiatique par son plaidoyer pour l'euthanasie. Face à la caméra de Konbini, tabloïd en ligne pour les jeunes de 18 à 30 ans, tout en se déclarant « *accro à la vie* », elle clame son droit à mourir dans la dignité, assurant que pour rien au monde elle n'ira végéter dans un Ehpad. En dépit d'une santé de cheval, elle annonce la date de son suicide assisté qu'elle fixe à janvier 2020. La vidéo comptabilisera plus de 16 millions de vues uniques sur Facebook. Carton plein pour Jacqueline. Près de trois ans après ce grand moment médiatique, la militante pour le « droit à l'IVV » (Interruption volontaire de vieillesse) est toujours parmi nous. Expatriée en Suisse, elle tient un blog hébergé par le quotidien *Le Temps*. Dans un billet tout frais, elle s'emporte contre le gouvernement Macron qu'elle accuse d'« *avoir laissé sévir le Covid dans les Ehpad* » et exprime sa sidération de voir le « *pays des droits de l'homme devenir un pays liberticide* ». Aujourd'hui, la militante pète le feu et nous confie la naissance d'un nouveau petit-fils. De quoi être une grand-mère comblée ! Pourtant, elle réaffirme son « *droit à mourir dans la dignité* ». L'explication serait-elle à chercher en dessous de la ceinture ? « *Moi, je n'ai pas envie de faire l'amour avec un mec qui ne bande plus, ça ne m'intéresse plus. Ce qui m'intéresse, ce sont les jeunes de votre âge à vous, limite 40, confiait-elle au journaliste trentenaire de Konbini. Mais les mecs comme ça, vous croyez qu'ils ont envie d'une vieille comme moi ?* » On pense à la boutade de Woody Allen : « *La différence entre le sexe et la mort, c'est que mourir, vous pouvez le faire seul et personne ne se moquera de vous.* » •



© D.R.

À Trappes nigaud

Par Martin Pimentel



L'épisode opposant le prof de philo, Didier Lemaire, au maire de Trappes, Ali Rabeh, a fait couler beaucoup d'encre. Affaire dans l'affaire, le maire de gauche est allé distribuer un tract blâmant l'enseignant au sein même de son lycée. Mais on a peu relevé qu'à la fin de la missive distribuée aux élèves figuraient quelques vers du rappeur « *banlieusard et fier de l'être* », Kery James. Né en Guadeloupe en 1977, Alix Mathurin (c'est son vrai nom) était reçu à la télévision par Ardisson en 2002 pour un disque dans lequel il racontait sa conversion à l'islam.

Question de l'homme au costard noir : « *Vous refusez les interprétations intolérantes du Coran, mais, paraît-il, vous refusez de serrer la main aux femmes et même de leur faire la bise ?* » Kerry James : « *Oui, a fortiori. Le Prophète ne faisait pas cela. Et les femmes du Prophète ne faisaient pas cela. [...] Il faut pouvoir imaginer qu'il peut y avoir des gens qui ont des codes de savoir-vivre différents des nôtres. Il faut savoir respecter cela, voilà.* » Ardisson poursuit cette enrichissante découverte de l'Autre : « *Quand on va sur le site qui est indiqué sur votre album, on apprend, par exemple, qu'il ne faut pas frapper les femmes au visage. Ça veut dire qu'on a le droit de les frapper ailleurs ?* » Kerry James, pas gêné : « *Non, cela ne veut pas dire cela. Cela veut juste dire que les frapper au visage est un péché plus grave encore.* » Il explique ensuite pourquoi il a fait le choix de ne pas utiliser d'instruments à vent ou à cordes dans sa musique, car ils constituent des « *péchés de l'oreille* ». Rabeh écrit que, dans sa jeunesse, plein de doutes existentiels, il écoutait Kery James tous les jours sur le trajet de son lycée et que cela l'a aidé. Heureusement que le CNRS, invité par Frédérique Vidal à se prononcer sur les dérives idéologiques à l'Université, est venu balayer toutes les inquiétudes : « *L'islamo-gauchisme, slogan politique utilisé dans le débat public, ne correspond à aucune réalité scientifique.* » •

Thérapie chinoise contre la féminisation

Par Alexandre Bertolini

Rendre les garçons plus « masculins ». Vous vous en doutez, l'idée ne vient pas d'Occident, mais bien du ministère chinois de l'Éducation qui a publié un programme « visant à empêcher la féminisation des adolescents de sexe masculin » qui serait à l'œuvre. De quoi faire hurler les théoriciens du genre... De nombreux internautes chinois ont dénoncé le sexisme de cette décision. Mais étonnamment, Xi Jinping n'a pas tremblé. Les écoles chinoises sont appelées à réformer leurs offres d'éducation physique pour former des hommes, des vrais. Le football est particulièrement mis en avant, sans surprise, le président Xi Jinping ayant déjà exprimé son espoir de voir le pays devenir une « *superpuissance mondiale du football* » d'ici 2050. Mais d'autres trouvent un dessein différent à la décision chinoise et y voient une volonté du pouvoir chinois de mettre en place une dynamique guerrière. Et pour cause, le gouvernement de Pékin se dit préoccupé par le fait que les modèles masculins les plus populaires du pays ne soient plus des figures fortes et athlétiques comme les « *héros de l'armée* ». Quelques signes annonçaient ce mouvement. En mai 2020, Si Zefu, un haut responsable, déclarait que beaucoup de jeunes hommes chinois étaient devenus « *faibles et timides, avec une basse estime de soi* ». Une situation qu'il voyait comme un danger pour « *la survie et le développement de la nation chinoise* ». C'est beau comme du Zemmour. •



L'antiracisme à géométrie variable

Par Sylvie Perez



Biden a explicitement dédié sa mandature à l'équité raciale. Ce qui dans sa logique suppose d'admettre certaines discriminations raciales. Le 3 février, il a annulé une action en justice intentée, sous Trump, par l'État fédéral, contre l'université Yale, pour discrimination raciale. Il était reproché à Yale d'appliquer des critères raciaux dans ses procédures d'admission, contrevenant ainsi au Civil Rights Act, l'arrêt historique de 1964 qui avait mis fin à la ségrégation. Tout a commencé par une plainte de la Coalition américano-asiatique pour l'éducation qui s'émouvait du nombre d'étudiants d'origine asiatique aux dossiers scolaires étincelants recalés à l'entrée. Avril 2018 : le ministère de la Justice lance une enquête qui durera deux ans (le temps d'éplucher les dossiers d'admission de Yale de 2000 à 2017) et constatera le traitement inique des étudiants d'origine asiatique et des Blancs, au bénéfice des Noirs et des Hispaniques, en violation du titre VI du Civil Rights Act. D'où le procès intenté par Trump, annulé par Biden. Comment déclasser en douce des candidats brillants ? On pondère les bonnes notes avec des critères de personnalité subjectifs (esprit de groupe, fibre créatrice) en se fondant, détail aggravant, sur des stéréotypes grossiers du type « *L'Asiatique est taiseux* ». Ainsi crée-t-on de facto des quotas raciaux bientôt trahis par les chiffres : si le nombre de candidats d'origine asiatique a doublé en vingt ans, le nombre d'admis, lui, n'a pas bougé. La méthode n'est pas nouvelle. Elle fut appliquée aux juifs (trop de bons dossiers) par Yale et Harvard. De 25 % en 1925, le nombre d'étudiants juifs à Harvard avait fondu (15 %) les trois décennies suivantes. Le sectarisme WASP est remplacé par l'impératif diversitaire et l'obsession de promouvoir une élite Benetton artificiellement dosée dans les couleurs. Biden avait juré de pacifier le pays. Il est sur la bonne voie ! •

« Sur Napoléon, n'en faisons pas trop. Ce serait vu comme une provocation. »

Jean-Louis Debré, sur les célébrations du bicentenaire de la mort de Napoléon.

Covid en Tanzanie : prends l'oseille et tire-toi !

Par Frédéric de Natal



L'UE ne décolère pas après la Tanzanie. En septembre, elle a donné à ce pays 27 millions d'euros destinés à financer l'achat d'équipements de protection et de médicaments, ainsi que des programmes d'essais et de vaccination. Deux mois plus tard, le président tanzanien John Magufuli, réélu au terme d'une campagne entachée de fraudes et de corruption, déclarait n'avoir aucune intention de combattre le coronavirus par des vaccins et assurait que son pays s'en remettait à des remèdes à base de plantes endémiques. Du reste, en mai son gouvernement avait même annoncé que la Tanzanie avait éradiqué la pandémie par trois journées de prière nationale. En novembre, le président de la commission des affaires étrangères du Parlement européen, David

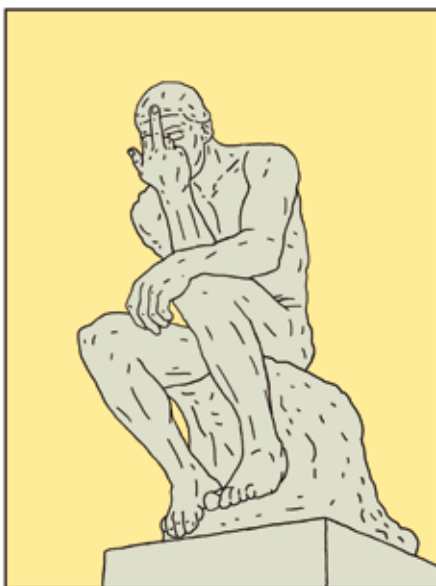
McAllister, a exigé des explications : « Nous avons donc un gouvernement qui refuse de suivre les directives de l'Organisation mondiale de la santé, un gouvernement qui refuse de fournir des statistiques et nous continuons toujours à leur donner des millions », s'est agacé l' élu allemand qui soupçonne le leader tanzanien d'avoir escroqué l'UE. De son côté, le président Magufuli ne cache pas sa méfiance à l'égard des Européens. « Si l'homme blanc était capable de proposer des vaccins, il aurait déjà trouvé un vaccin contre le sida », a-t-il déclaré, estimant que l'Europe ne fait que de l'ingérence « afin de mieux piller les immenses richesses de l'Afrique ». En somme, Magufuli entend faire payer à l'Union la facture de la colonisation. •



RESPECT !

Par Frédéric Ferney

On insulte un homme, on ne peut pas offenser une croyance ou une idée... En France, Dieu merci !, on a encore le droit de traiter son voisin d'imbécile – on appelle ça : l'égalité.



Le mépris, le dédain, la rébellion, etc.

C'était depuis Mai 68 un mot un peu rance et galvaudé pour toute une génération – la mienne –, mais il a repris des couleurs jusque dans la langue des banlieues. « Respect ! », c'est dire : « Je m'incline. » Le respect parle au-dessus de la crainte. Respecter, ce n'est pas aimer, ni admirer, ni se prosterner face contre terre. On se respecte quand on a une haute idée de soi. On respecte (ou pas) un homme – un aîné, une femme, un enfant –, au-delà de ce qu'on leur doit ou de l'autorité qu'on leur prête. On ne respecte pas un tortionnaire, un dictateur ou un traître, on les craint seulement.

Le contraire du respect, c'est le mépris : un exil hautain et volontaire ; on se sent supérieur, on se croit pur, on veut en finir – il faut être

Chamfort pour voir dans le mépris une forme de charité. Préférable : le dédain, qui est aussi un exercice solitaire – moins une morale qu'une esthétique. On n'est aristocrate qu'en songe !

Toujours possible : la rébellion, qui s'oppose à la paresse, à condition de ne pas devenir une pose. Quant à l'irrespect, c'est le privilège de la jeunesse – la maladie infantile des petits raisonneurs quand ils s'efforcent de grandir.

En France, on a le droit de traiter son voisin d'imbécile – on appelle ça : l'égalité. Une conviction, une croyance, une idée, c'est autre chose, on l'approuve ou on la combat, on la partage ou on la rejette ; on peut s'en moquer, elle reste intacte. On insulte un homme, on ne peut pas offenser une conviction, une croyance ou une idée – sinon par ivresse ou par ignorance, ce qui ne vaut rien.

L'intellectuel

« Ce qu'on croit vrai, il faut le dire et le dire hardiment ; je voudrais, m'en coûtât-il grand-chose, découvrir une vérité faite pour choquer tout le genre humain : je la lui dirais à brûle-pourpoint », professe Joseph de Maistre. À sa façon, Flaubert dit la même chose : « Moi aussi je me sens parfois bien vieux, bien las. N'importe ! – je continue et je ne voudrais pas crever avant d'avoir déversé quelques pots de merde sur la tête de mes semblables. » (Lettre à Tourguéniev, 8 novembre 1879)

Et si c'était ça, un intellectuel ? Rien d'aimable. Un emmerdeur. Un fanfaron. Un vidangeur – et un jardinier. Quelqu'un qui pense à rebours des slogans et trouble l'ordre public. Ni un groupie ni un sniper, comme le suggère la mode actuelle – un trublion. Son arme ? Le style – étymologiquement, un *poignard*. Une dague plutôt qu'un gourdin.

On reconnaît un Péguy, un Mauriac, un Muray, à ce qui d'emblée les sépare de la foule : leur indépendance, leur solitude souveraine, leur puérilité parfois, leur culot – une posture intellectuelle qui ne manque pas de surprendre et d'agacer : « Moi tout seul contre le reste du monde » !

Refuser de se taire. Résister à la pente du : « je like » ou « je lapide ». Encore mieux me direz-vous : l'ironie silencieuse. Se sauver de la malveillance par un sourire ? Oui, mais en restant à l'écart, on ne sera pas entendu. L'abstention est un péché d'orgueil. Il faut descendre dans l'arène – à ses risques et périls – en sachant que le public est avide de sang frais.

Dogmes

Aujourd'hui, dire ce qu'on pense, penser ce qu'on dit, tout haut, cela devient risqué, mais ce n'est pas encore pendable, *streng verboten* ! comme en Russie, en Iran ou en Chine – il faut seulement du courage, et de la ruse, l'intelligence ne suffit pas. Quand s'impose une croyance par la peur ou par la force, fût-ce celle de la majorité, ce n'est plus une croyance, c'est un *dogme*. L'idéologie, qu'elle soit politique ou religieuse, repose sur des dogmes affichés ou implicites, ce qui permet de s'entre-tuer en toute quiétude. Une révolution, un schisme, c'est quand on change de dogmes. Ça ne tue que mieux – pas les mêmes ! Les exécuteurs de basses œuvres ont l'art de s'adapter ; aussitôt les médias les recrutent.

Ce qui est le plus difficile, c'est de respecter l'autre, c'est-à-dire d'accepter qu'il ait des idées qui s'opposent aux miennes – le principal obstacle étant de se croire chacun délivré de tous les dogmes.

Un seul remède, le rire

Le rire est le propre de l'homme, mais ça s'apprend. Il faut être capable de rire de tout si l'on veut pleinement remplir son devoir d'humanité¹. Respecter autrui, ce n'est pas vouloir l'empêcher de rire, fût-ce du Fils de Dieu ou du Prophète – ce qu'ils ne sont que pour vous –, même si cela vous blesse.

L'un dira : *je doute*. L'autre : *je sais*. Un troisième : *je crois*. Un quatrième : *allez vous faire foutre* ! C'est leur droit.

On se parle, on s'interpelle, on s'écharpe entre Gaulois, mais ne rêvons pas : ceût été un dialogue de sourds entre Montaigne et Pascal, s'ils s'étaient rencontrés !

Les opinions – la concurrence des mémoires, des désirs, des intérêts –, quel bazar ! Les autocrates de tout poil ont beau jeu de considérer les démocraties occidentales comme suicidaires et atteintes de gâtisme – on fait tout pour leur donner raison.

Aujourd'hui, celui qui pense comme moi, je l'appelle mon « ami », c'est idiot – un « follower » n'est pas un « ami » !

L'adversaire

Mon seul adversaire, c'est celui qui veut m'empêcher de vivre et de penser autrement que lui. Il a plusieurs visages : mauvais perdants façon Trump, Salieri de toutes obédiences – quoi de plus vindicatif que la médiocrité vexée ! –, censeurs hypocrites, statisticiens pékinois, sentinelles moscovites, sociologues émus, flaireurs de bidet, chercheurs de poux, procureurs envieux ou guérisseurs jaloux qui vous parlent du cœur comme on parle du nez et qui éternuent en regardant la lune.

Relire Molière pour ne pas s'attrister.

Quel pire tyran que Tartuffe ? Orgon, on le sait, parce qu'il est sincère, le bougre. •

1. Je signale à ce propos un livre éclairant de Jean-Noël Allard, *La Cité du rire : politique et dérision dans l'Athènes classique* (Belles-Lettres). On vante à Athènes la parrhèsia – la liberté de tout dire. L'auteur qui fait joyeusement dialoguer Aristophane et Bourdieu, Habermas et Démosthène, décrit une société profondément structurée par le rire – joutes, invectives, railleries, caricatures, insultes. L'un des fondements oubliés de la démocratie ?



UN SCOOP : L'IMPRÉVISIBLE EST IMPRÉVISIBLE

Par Peggy Sastre



S'il est de bon ton – et souvent raisonnable – de se pincer le nez à leur contact, les stéréotypes, lieux communs et autres trivialités ne viennent pas de nulle part et, à ce titre, ne sont pas toujours erronés. Il en va ainsi de l'idée que les experts se trompent, vu qu'ils auraient comme sale habitude de fonder sans en avoir l'air leurs analyses et pronostics sur du bon gros doigt mouillé. Ou pour le dire comme Pierre Dac : « *Les prévisions sont difficiles surtout lorsqu'elles concernent l'avenir.* » Beaucoup se défient de cette « défiance » envers les « sachants », qui est l'un des ingrédients de base du « populisme », mais le fait est qu'elle n'a rien d'injustifié. Ainsi, depuis grosso modo

les années 1980, une kyrielle de travaux se succèdent pour montrer qu'en matière de jugements prédictifs touchant à la politique, à l'économie ou encore au monde du travail, ceux émis par des experts patentés sont rarement plus précis que de simples modèles statistiques – en d'autres termes, que s'ils s'étaient décidés à pile ou face – ou, comme le veut la célèbre découverte du politologue Philip E. Tetlock, que des chimpanzés jouant aux fléchettes.

Pourquoi ? Principalement parce que ces spécialistes en sciences sociales ont tendance à privilégier des explications causales linéaires ou, lorsqu'ils ont recours à des modèles complexes, à les choisir par trop dépendants des données ayant servi à les concevoir et dès lors difficile-

ment généralisables en dehors de ces échantillons. Lorsqu'ils sont confrontés à un événement incertain, chaotique – le fameux battement d'aile de papillon générateur de tornade au Texas – et manquent de recherches directement applicables, voici la vérité toute nue qui s'avance : ils ne font pas mieux que le commun des mortels. Du haut de leurs diplômes et de leur expérience, ils se laissent eux aussi guider par leur intuition et, ainsi, se gaufrent en beauté dans le faux.

Publiée le 11 février sur le serveur de pre-print PsyArXiv, dédié aux sciences psychologiques, une étude menée par un quarteron de chercheurs canadiens et américains en psychologie et en marketing pose l'une des questions sans doute les plus chaudes de notre longue saison pandémique : mais au fait, tout ce que les spécialistes ont auguré et recommandé depuis maintenant quasiment un an eu égard aux conséquences et dégâts socio-psychologiques du Covid-19 s'est-il révélé plus précis que s'ils avaient jeté tous leurs avis en l'air et attendu qu'ils rebondissent au sol pour piocher le premier qui leur tombait sous la main ? Cendri A. Hutcherson, Konstantyn Sharpinskyi, Michael Varnum, Amanda Rotella, Alexandra Wormley, Louis Tay et Igor Grossmann ne formulent pas la chose ainsi, car ils ont une carrière académique à poursuivre et aimeraient bien que leur article trouve preneur dans une revue réputée, mais à peu de choses près, la réponse est non. Pour les citer : « *Le présent travail donne de bonnes raisons de douter des premiers jugements des chercheurs en sciences sociales sur les conséquences sociétales de la pandémie de Covid-19.* » Moins fleuri, mais tout aussi édifiant qu'un « ils se sont plantés ! ».

Grâce à trois expériences ayant rassemblé des centaines de chercheurs en sciences sociales qui constituent les groupes témoins, ainsi que de messieurs et mesdames Tout-le-Monde, Grossmann et ses collègues concluent qu'en matière de prospective comme d'estimation des changements déjà intervenus en six mois de pandémie, les spécialistes n'ont pas été plus sagaces que les quidams. Les questions posées concernaient des sujets sur lesquels les auteurs de l'étude disposaient de bonnes données objectives : prévalence des troubles dépressifs, degrés de satisfaction dans la vie, de confiance, de solitude, d'individualisme, de traditionalisme, de polarisation politique, évolution des

opinions sur le changement climatique, de la criminalité violente et des dons aux bonnes œuvres. En outre, les éléments pouvant spontanément servir à jauger du sérieux d'un expert – ses diplômes ou son ancienneté dans le domaine – n'ont pas été non plus des facteurs de précision. Pire encore, plus les gens avaient confiance dans leurs prédictions, et plus ils les justifiaient par des informations trouvées dans les médias, des expériences personnelles ou des souvenirs qui leur paraissent vivaces... plus ils tombaient loin du compte.

Seul domaine où les sachants font mieux que les sachant-rien : la *méta-précision*. Un terme un peu barbare pour parler de lucidité. Par rapport aux profanes, les chercheurs en sciences sociales avaient effectivement un peu plus la présence d'esprit d'envisager qu'il était bien possible qu'ils se gourassent. Selon Grossmann et ses collègues, cette observation n'a rien d'un détail anecdotique et pourrait bien être mise à profit pour améliorer la précision des prévisions des experts en les formant à l'humilité épistémique. Soit l'une des qualités scientifiques les plus primordiales : être capable de reconnaître l'incomplétude et le caractère provisoire de son savoir, toujours révisable et même falsifiable en cas d'apport de nouvelles données. D'où un devoir de prudence dans la diffusion dudit savoir.

Cette étude – qui, rappelons-le, n'a pas encore été formellement évaluée par les experts idoines – pose bien évidemment une question aussi urgente que dérangement : que faut-il faire de l'avis des spécialistes en sciences sociales quand la gravité d'une crise exige des réponses politiques d'envergure ? Si, comme ce travail tend à le montrer, les jugements des experts en matière de changements sociétaux sont largement inexacts, alors leurs recommandations individuelles comme collectives devraient être prises avec des pincettes. Et après Pierre Dac, c'est à Douglas Murray résumant l'histoire de la seconde moitié du xx^e siècle qu'on pourrait offrir le dernier mot : « *Tout ce qui a été prévu ne s'est pas passé et tout ce qui s'est passé n'a pas été prévu.* » Faut-il y voir un précepte d'inaction et de laisser-faire ? Non, car savoir que les avis d'experts ont eux aussi de grosses limites a de quoi vacciner contre l'agent le plus pathogène de la défiance : le désenchantement. •

Référence : tinyurl.com/AuDoigtHumide

MAMAN, J'AI DÉDOUBLÉ L'AVION !

Par Basile de Koch

Tel est, en deux mots, le résumé de *L'Anomalie*, d'Hervé Le Tellier, prix Goncourt 2020, qui bat tous les records de vente et divise la critique intelligente.

Du coup, mon devoir était clair : lire toutes affaires cessantes ce roman devenu un phénomène d'édition, voire de société. Pour me faire une idée par moi-même, et donc vous dire ce qu'il faut en penser.

UN GONCOURT HORS CONCOURS

La nouvelle est tombée ce lundi 15 février à 16 h sur mon tellennescripteur : en six mois, *L'Anomalie* est devenu le deuxième Goncourt le plus vendu de l'histoire.

Normalement, j'aurais dû m'en foutre comme de mon premier an 40. Je ne suis guère client de romans, surtout depuis que ce genre littéraire a envahi tout le champ de la littérature en même temps qu'il se réduisait, de plus en plus souvent, à des autofictions tamponneuses qui n'amuse que leurs chauffeurs.

Quant aux Goncourt, ce qui m'énerve avec eux c'est cette étiquette de « distinction la plus prestigieuse de la littérature française », label officiel autant que hasardeux. Qui, par exemple, se souvient des *Loups*, de l'excellent Guy Mazeline (1932), préféré finalement par notre prestigieux jury au *Voyage de Céline* ? Sans parler des 116 autres lauréats, dont une majorité a déjà laissé moins de traces qu'une limace.

Goncourt ou pas, en lisant des fictions, j'ai maintes fois ressenti l'envie pressante de tenir l'auteur au collet pour lui demander : « C'est quoi, ça ? Pourquoi tu me racontes ça plus qu'autre chose, ou rien ? »

Avec *Le Tellier*, rien de tel. Son roman, subtil et drôle, est agréable à lire. On l'oublie trop souvent, mais c'est l'essentiel.

L'AVION ATTERRIT TOUJOURS DEUX FOIS

Dans *L'Anomalie*, comme son nom l'indique, le quotidien est une joyeuse dystopie conduite par un chef polyvalent et fou. Mathématicien et astrophysicien, Hervé est aussi un membre éminent de l'OuLiPo, fiché notamment par les Renseignements littéraires pour complicité avec Frédéric Pagès dans la controverse Jean-Baptiste Botul / Bernard-Henri Lévy. (L'affaire, on s'en souvient, s'était soldée par un match nul, chaque philosophe ayant démontré l'inexistence de l'autre.)

Le pitche du roman est suffisamment aberrant pour me plaire. Un jour de mars 2021, le vol Air France 006



Paris-New York, parti à l'heure dite, n'en atterrit pas moins deux fois de suite, à trois mois d'intervalle, avec les mêmes passagers et le même équipage. À l'origine, croit-on comprendre, un problème de dérive spatio-temporelle ou genre. Au bout du compte,

l'affolement bien compréhensible des autorités et quelques difficultés d'adaptation pour les 243 passagers des deux vols et leurs doubles, à moins que ce ne soit l'inverse.

Les portraits des principaux personnages donnent lieu à une série de pastiches réjouissants. Sur fond de science-fiction (*Matrix*, *Sense8*), on a droit entre autres à du polar servi bleu, avec tueur à gages consciencieux ; du roman psychologique, avec amours malheureuses à la clé ; de la série à suspense, genre *Lost* ou *24 heures chrono*... Et surtout, un talk-show à l'américaine plus vrai que nature, jusqu'à la fusillade finale.

PANIQUE CHEZ LES CRITIQUES

Face à cet ovni, c'est peu de dire que la critique intelligente est divisée. Elle s'agite en tous sens, mais



Hervé Le Tellier : 2^e Goncourt le plus vendu de l'histoire, après Duras. C'est vous qui voyez....

comme un ver de terre coupé en deux : pas très longtemps. Jusqu'au prochain « talk of the town ».

En attendant, au « Masque et la Plume », on rejoue la bataille d'*Hernani*. Arnaud Viviant ne tarit pas d'éloges sur ce « chef-d'œuvre hilarant », ce qui lui

vaut une sévère prise de bec avec sa collègue Nelly Kapriélian, par ailleurs irresponsable en chef du service littéraire des *Inrocks*. « *Ce n'est pas de la littérature ! fulmine-t-elle. Rien qu'un produit formaté, un divertissement fabriqué – et même pas drôle !* » Et Dieu sait que Nelly s'y connaît en drôlitude.

La polémique fait rage aussi sur *France Culture*, dans l'émission « La Critique ». Parmi les chroniqueuses, l'une évoque un livre « *espégle et joueur* », tandis que l'autre laisse éclater son indignation : « *Fausse virtuosité... Démagogie... Très mal écrit !* » Quant à la troisième, elle s'inquiète : « *On rit, mais à la fin on se demande si c'est si drôle que ça...* »

Pas la peine de se mettre dans des états pareils, les filles ! C'est un jeu littéraire oulipien, l'auteur lui-même l'a expliqué. Alors on se calme et on boit frais. Mais tout *Le Monde* ne pratique pas la littérature potentielle. Avec cet « esprit de sérieux » qui a fait sa réputation, notre quotidien de référence préfère aller à l'essentiel. Au-delà de l'exercice de style et de l'imagination ludiques, qui sont pourtant la forme et le fond de l'ouvrage, il ne veut en retenir que « *des questions existentielles et métaphysiques passionnantes* ». Passionnantes sans doute, puisqu'elles sont à l'origine même de l'intrigue ; cela dit, elles n'occupent pas un dixième du bouquin, et il y est à peine répondu dans le twist final. Tout simplement parce que ce n'est pas l'objet du livre. Comme disait Stevenson, « *l'important ce n'est pas la destination, c'est le voyage* ».

L'ÈRE DU GRAND SIMULATEUR

Avec Le Tellier à la barre, la traversée s'avère plaisante. *L'Anomalie* est un savant cocktail d'Italo Calvino, de Philip K. Dick et de Perec. Tout est parodie ici, y compris les « *questions existentielles et métaphysiques* ». Hervé s'amuse, et c'est contagieux. Il joue avec ses hypothèses et ses personnages, non sans se foutre au passage du monde, avec ou sans majuscule, mais non sans talent.

Entre deux rebondissements de l'intrigue, il glisse même ça et là quelques aphorismes bien sentis, dont on retiendra le plus personnalisé : « *Le succès après 50 ans, c'est la moutarde qui arrive au dessert* », écrit cet auteur de 63 ans avant même d'y avoir goûté.

Après ça, peu me chaut que l'homme soit athée, progressiste ou même amateur de rap. L'essentiel, c'est qu'il ne se prenne pas au sérieux.

Reste qu'il faut savoir terminer un livre. En l'occurrence, ça tombe bien, le FBI en personne conclut à l'hypothèse que préfère l'auteur : la « *simulation* ». Et si, conformément aux spéculations du philosophe suédois Nick Bostrom (qui a perdu son tréma entre Göteborg et Oxford), nous n'étions toutes et tous que des êtres virtuels conçus par un Grand Simulateur ?

Bien vu, Hervé ! Un Dieu taillé pour notre époque... •



ДА ЗДРАВСТВУЕТ
НЕРУШИМАЯ ДРУЖБА НАРОДОВ
СССР!

Une affiche de propagande de 1955 loue « l'amitié des peuples de l'URSS ! ». De l'indigénisation à la russification.

POLITIQUEMENT CORRECT MADE IN URSS

Par Vitali Melkin

Pour Vitali Malkine, né sous Staline en URSS, les méthodes utilisées aujourd'hui en France par certains militants – « suppression » de leurs opposants, réécriture de l'histoire, discrimination positive – rappellent celles des Soviétiques. Décidément, nous ne savons pas tirer les leçons de l'histoire.

Il existe un argument bien connu, de nos jours, pour clouer le bec à son adversaire. Un argument, qui comme son jumeau inversé, le point Godwin, empêche son interlocuteur d'aller au bout de ses pensées et que l'on pourrait appeler l'anti-*reductio ad Stalinum* : « Oui, mais c'était sous l'Union soviétique » (comprenez « cela n'a rien à voir »).

Pour une raison qui m'échappe, il est considéré comme suspect, ou coupable, d'établir la moindre comparaison entre la situation actuelle et la vie sous un régime totalitaire. Comme si ces rapprochements ne pouvaient qu'être ou hors de propos ou dangereusement anachroniques.

Et pourtant, j'affirme qu'il existe aujourd'hui en France une intolérance comparable à celle qui avait cours dans mon pays. Les méthodes utilisées par certains militants pour interdire des débats à l'université, « supprimer » symboliquement leurs opposants et réécrire l'histoire du point de vue d'une catégorie ethnique ou religieuse n'ont rien à envier à celles dont j'ai été témoin en Union soviétique, avant de m'en émanciper, personnellement, dans les années 1980.

En arrivant en France, je ne m'attendais pas à ce que la gauche y soit encore soviétique. N'a-t-elle pas été guérie

de ses erreurs par la chute de l'URSS ? Une partie des militants progressistes poursuit les luttes maoïstes ou trotskistes des années 1970. Autrement dit, malgré l'effondrement du communisme, ils continuent d'agir et de réfléchir avec les mêmes réflexes que l'extrême gauche de l'époque. Pour le dire dans les mots de Marx, les gauchistes n'ont « toujours pas réglé leurs comptes avec leur conscience philosophique d'autrefois ». Hélas, je doute que ces jeunes aient, ne serait-ce qu'un jour, entrouvert l'un de ses livres ni même étudié l'histoire de l'Union soviétique pour pouvoir régler leurs comptes avec cette époque. Ils ont préféré, au contraire, effacer l'ardoise, oublier le grand frère soviétique.

Bien des jeunes pensent défendre une noble cause en défendant l'« inclusion » des minorités. Pour neutraliser leurs opposants, les militants « intersectionnels » disqualifient leur personne au lieu de leurs idées, ou refusent tout simplement de débattre avec eux. Sans le savoir, ils adhèrent à une formule idéologique qui mérite d'être mise en perspective avec l'expérience.

Abstraction faite du contexte « féministe » ou « racia- liste », il arrive à ces militants de reprendre, mot à mot, le discours de leurs prédécesseurs. Prenons l'exemple de la « discrimination positive » souvent évoquée au moment du mouvement Black Lives Matter, en juin, aux États-Unis. Vous savez, cette méthode qui consiste à donner la préférence à une minorité au nom de sa race ou de son origine. Mais si, vous savez ! Le jour des obsèques de George Floyd, Adidas annonce qu'elle embauchera 30 % de personnes noires et latinos¹. C'est bien connu, la voix du *profit* passe par la justice. « *Diversity makes money* », dirait-on à Hollywood.

Convaincus qu'ils rendent le monde meilleur, une partie des progressistes américains – et par conséquent, français – entendent imposer des quotas pour réparer les injustices subies et rendre les minorités « visibles ». Les rédactions du *New York Times* seraient « trop →

blanches » pour pouvoir parler du racisme systématique... Les militants identitaires n'ont que faire de la méritocratie à laquelle ils préfèrent la rhétorique dangereuse qui renvoie les individus à leur appartenance et leur propose des espaces « safe » ou « inclusifs » – ce qui ne laisse pas d'être contradictoire.

L'intention est peut-être louable. Le problème est qu'avant de se déployer sur les campus américains, à la faveur du mouvement pour les droits civiques des années 1960, cette méthode avait déjà été essayée et usée en Union soviétique. C'est un chapitre relativement méconnu de notre histoire, la discrimination positive a été l'une des grandes passions des bolcheviks. À la fin des années 1920, ils ont été les premiers à instaurer des quotas en faveur des minorités. Cette politique a été appelée *korenizatsiya*, « indigénisation » en français. Oui, vous avez bien lu. Dans les années 1920, le Parti communiste « indigénise » la Russie pour aller jusqu'au bout de son idéal égalitariste et créer ainsi une société nouvelle.

L'ancienne Russie ayant volé en éclats en 1917, la République socialiste fédérative soviétique de Russie (RSFSR) doit recréer le lien avec les anciennes populations de l'empire tsariste. À l'époque tsariste, le pays n'était pas gouverné par le principe ethnique, à quelques exceptions près. Ces minorités ne se seraient nullement considérées comme des « peuples » si les bolcheviks ne les avaient pas traitées comme tels, en encourageant le sentiment d'appartenance ethnique. Après la révolution, d'étranges nationalités « hors-sol » ont ainsi vu le jour avec l'affirmation d'un droit des peuples à l'autodétermination.

La *korenizatsiya* s'est donné pour but de faire émerger des élites, rapidement et dans tout le pays, et d'envoyer plus de jeunes issus de ces minorités à l'université. À partir de 1923, des quotas reposant sur des critères sociaux et ethniques sont mis en place dans les industries, puis l'année suivante, dans l'enseignement supérieur. Le *Pravda Vostoka*, l'organe de presse officiel du Parti en Asie centrale, publie les pourcentages à respecter dans les universités : « 85 % au minimum de nationalités locales (et parmi elles,

pas moins de 10 % de natifs) ; 20 % de Batraki ; 30 % de *kolkhozniks* et de *bednyaki* [de métayers, NDLR], etc. »

La *korenizatsiya* partait, elle aussi, d'excellentes intentions. Il s'agissait de développer et d'industrialiser des régions reculées, et de faire participer ces peuples autrefois « opprimés » à la construction d'un paradis socialiste. On est surpris de voir à quel point la rhétorique actuelle des progressistes ressemble au langage du parti bolchevique dans les années 1920. Écoutons, par exemple, ce « camarade » : pour atteindre une « attitude vraiment prolétarienne », nous dit-il, « l'égalité formelle ne suffit pas. Il faut aussi compenser la défiance, le soupçon, les griefs qui, au fil de l'histoire, ont été engendrés



« Nous ne laisserons pas semer la discorde entre les peuples »,
affiche de propagande soviétique de 1957.

chez le peuple opprimé par le gouvernement de la nation impérialiste. »

L'auteur de ces propos n'est pas un jeune partisan des théories décoloniales, mais le camarade Lénine en personne, qui écrit ces mots en 1922 dans « La question des nationalités et de l'autonomie ». Lénine est à deux doigts de faire repentance devant les anciens colonisés au nom des « privilèges » grand-russes. Tout est bon, chez le stratège, pour désarmer la bourgeoisie, y compris flatter le « nationalisme » des anciens peuples « opprimés ». « *Il faut distinguer entre le nationalisme de la nation qui opprime et celui de la nation opprimée, entre le nationalisme d'une grande nation et celui d'une petite nation* », poursuit-il sur la même lancée. Le camarade Lénine ne le saura jamais, mais ce « nationalisme » finira par avoir la peau de l'Union soviétique.

C'est que, plus les politiques compensatoires semblent radicales, moins elles sont efficaces, et entretiennent les inégalités plus qu'elles n'y remédient. Leurs partisans ont beau défendre qu'elles sont provisoires, elles survivent toujours à leurs créateurs, fait remarquer l'économiste américain Thomas Sowell. Dès les années 1930, la politique de réparations avait déjà été détournée de son intention initiale. Les nationalités réclamaient plus de postes, laissant apparaître quelques fissures au sein de « *l'amitié entre les peuples* ».

Avec la guerre, le « chauvinisme de la grande puissance russe » fait son grand retour. À Moscou, on craint la solidarité des Ukrainiens ou des Allemands à l'étranger. En réaction, Staline ressuscite la vieille culture russe (celle-là même qu'il avait contribué à éliminer, comme commissaire aux nationalités, en désignant les *lishentsy*, « individus privés de leurs droits », ennemis du socialisme). À partir de 1937, les artistes qui avaient été « annulés », comme Pouchkine, sont de nouveau tolérés. Un peu comme aujourd'hui, les progressistes « tolèrent » Beethoven malgré les « *signifiants de la classe bourgeoise* » présents dans la *Cinquième symphonie*, explique la bien-pensance woke dans un podcast de Vox.

En réalité, la discrimination positive et les purges culturelles ont toujours fonctionné comme les deux faces d'une même pièce, l'une servant à l'autre, l'une permettant l'autre. Naturellement, les quotas ont fini par limiter l'accès à des postes de certaines minorités, notamment les juifs, autrement dit à servir un but exactement opposé à celui qui était affiché. Dans les républiques de l'Est, des commissions gouvernementales devaient veiller à la bonne « *indigénisation* » des professions supérieures mais, avec le temps, la *korenizatsiya* s'est révélée un cadeau empoisonné pour le Parti et pour les peuples soviétiques.

Les quotas ont attisé la flamme du séparatisme dans l'Est du pays et monté les peuples les uns contre les

autres. Je pense à cet ouvrier de Tachkent (Ouzbékistan), dont l'historien américain Terry Martin cite une lettre où il se plaint de ne pas trouver de travail, car « *on le donne aux populations indigènes, aux Ouzbeks, quand notre frère, européen, lui, meurt dans l'indifférence* ». On croirait entendre la détresse des « mâles blancs » de l'Amérique trumpiste. Des recherches ultérieures ont confirmé les effets contradictoires de ces mesures sur les relations entre les communautés. L'absence de liens, voire l'hostilité entre les étudiants issus des quotas et les autres élèves est l'une des plus frappantes, toujours selon l'économiste américain Thomas Sowell.

Pour toutes ces raisons, l'amitié des peuples finit par ne devenir qu'un mot ou, pour reprendre les termes de l'anthropologue Alexei Yurchak, « *un mantra vide de sens* ». En dehors des grandes déclarations officielles sur le « folklore » des peuples, il ne restait déjà plus grand-chose, dans ma jeunesse, de cette rhétorique multiculturelle. Vous comprenez ma déception quand je vois, aujourd'hui, de jeunes intellectuels préférer l'« inclusivité » à la « méritocratie ». Il faudrait leur expliquer que les mesures compensatoires sont une escroquerie, qu'elles n'ont jamais apporté la moindre solution pour la simple et bonne raison que l'on ne corrige pas une inégalité par une autre. En Russie, l'échec de ces mesures est sans appel. Les communistes s'en sont donné à cœur joie pendant plus de vingt ans et qu'ont-ils récolté ? Du séparatisme, du ressentiment, des guerres civiles et la dissolution de l'empire soviétique en Fédération de Russie.

Au demeurant, même les Américains renoncent à ces méthodes, de nos jours, en raison de leur inefficacité. La Cour suprême ne reconnaît plus le principe des quotas ethniques depuis 1978, même si elle tolère la nécessité de la « diversité » dans l'enseignement supérieur, et donc, l'existence légale de quotas. Aux dernières élections, en novembre, les Californiens ont largement voté contre le retour de la discrimination positive à l'université. Je ne peux m'empêcher de voir dans ces deux décisions un retour à la raison. Il est donc curieux que l'on veuille importer en Europe ces méthodes qui ont largement échoué ailleurs. Le progrès social ne s'achète pas à coup de chiffres et il faut plus qu'un pourcentage pour récompenser le mérite.

Lorsque Coleman Hugues, l'écrivain américain, propose de faire passer des auditions de musique derrière un paravent pour recruter les candidats d'un orchestre, et non les meilleurs musiciens noirs ou femmes, voilà une juste mesure ! Une audition à l'aveugle est plus humaine qu'une sélection à l'aveugle. L'essence d'une démocratie où chacun compte pour ce qu'il sait faire, et non pour ce qu'il est, tout simplement. Mais, surprise, il paraît que cette méthode a disparu aux États-Unis depuis les années 1960... •

1. Lefigaro.fr, 10 juin 2020.



Révolution culturelle en Chine : un garde rouge humilie un intellectuel.

GOOD BYE STALINE !

Par Sylvie Perez

Déportations, exécutions de masse, famines... Malgré l'horreur de l'expérience communiste, le mirage égalitaire continue d'éblouir une jeunesse bernée par sa propre inculture. C'est pour elle que James Bartholomew a fondé le Musée de la terreur communiste, dont les témoignages vidéo, documents et objets sont propres à dessiller les rêveurs les plus naïfs.

Avec gourmandise, James Bartholomew, journaliste et essayiste londonien reconverti en directeur de musée, démaillote de son papier bulle sa dernière acquisition, puis extrait d'une boîte capitonnée de satin une figurine de 30 centimètres de haut en parfait état représentant l'un des épisodes les plus abjects du maoïsme. Un garde rouge en porcelaine peinte parade, le pied posé sur le dos d'un intellectuel à genoux. Le héros de la Révolution culturelle brandit d'une main le *Petit Livre rouge*, et de l'autre désigne du doigt l'ennemi du peuple. L'objet, glaçant, dûment légendé, devrait marquer les esprits et ouvrir les yeux d'une génération peu au fait de l'histoire du communisme. Un sondage de 2015 publié par le think tank anglais New Culture Forum révélait que 70 % des 16-24 ans ignorent qui est Mao Zedong.

Longue est la route par le précepte, courte et facile par l'exemple... « *Mon ambition n'est pas de changer le monde, mais de nous protéger du désastre. Il faut informer le public de la réalité du communisme* », dit Bartholomew en dépliant le prototype d'un fascicule intitulé « Communisme : un recueil des faits », rédigé par ses soins et maqueté par un graphiste bulgare et bénévole. L'ouvrage, bourré de repères historiques et de données chiffrées, est destiné à être distribué dans les écoles. Un nouveau *Petit Livre rouge* ? « *Plus court et nettement plus fiable* », rigole Bartholomew.

Khieu Samphan, numéro 2 du régime khmer rouge, donna un jour à de jeunes révolutionnaires sa définition du communisme : « *Zéro pour toi, zéro pour moi,*

la vraie égalité. » C'est cette calamité que Bartholomew voudrait éviter à ses compatriotes : « *Le communisme, testé dans une vingtaine de pays, se caractérise par quelques invariants peu souhaitables : parti unique, régime de terreur, police politique, propagande d'État, fiasco économique, corruption, persécution de la population, famines. Le bilan du communisme, entre 80 et 100 millions de morts, se précise avec le temps, le travail des historiens et l'ouverture des archives à l'Est. Famine Rouge, l'ouvrage de l'Américaine Anne Applebaum¹, fournit l'estimation la plus à jour de la famine en Ukraine infligée par Staline au début des années 1930 : 3,9 millions de victimes. Concernant la Chine, je me fie aux travaux de l'historien Frank Dikötter².* »

Il a fallu attendre 2006 pour que les crimes du communisme intègrent la mémoire officielle de l'Europe. Le Conseil de l'Europe a alors publié une évaluation des morts du communisme : 94,35 millions (dont 65 millions en Chine, 20 millions en URSS, 2 millions au Cambodge, 2 millions en Corée du Nord, 1 million au Vietnam, 1 million en Europe Orientale). Une « Journée européenne de commémoration des victimes du stalinisme et du nazisme, rebaptisée « Journée européenne du souvenir » ou « Jour du Ruban noir », a été instaurée en 2009 mais, fixée le 23 août en référence au pacte germano-soviétique, elle est peu médiatisée – les Européens étant, à la mi-août, moins enclins au devoir de mémoire qu'à la baignade en mer. Si les pays de l'Est, derniers arrivants dans l'UE, ont voulu rappeler leurs souffrants pour bannir l'idéologie rouge, les partis communistes côté Ouest condamnent le stalinisme, pas le communisme. En vérité, depuis 1917 l'Europe n'a cessé de détourner le regard de la catastrophe communiste. En 1989, la chute du mur de Berlin fut une fête. Mais bientôt, les petits morceaux de mur se transformèrent en gadgets de la pop culture. On a oublié les victimes et les restrictions de liberté, et l'extrême gauche s'est refait une virginité.

En 2015, une véritable Corbynmania a propulsé Jeremy Corbyn, le candidat le plus radical, à la tête des travaillistes anglais. Aux États-Unis, Bernie Sanders a été à deux doigts d'emporter les primaires démocrates. À la même époque, Bartholomew, qui est invité à donner une conférence à Budapest, est ébranlé par sa visite de la Maison de la terreur. « *Ce musée du totalitarisme est très intelligemment conçu. J'y ai appris que des centaines de Hongrois avaient été envoyés au goulag en Russie. Je l'ignorais, moi qui ai grandi pendant* →



James Bartholomew, journaliste et directeur du Musée de la terreur communiste.

la guerre froide. Il m'a paru urgent de transmettre l'histoire du communisme à une génération née après la dissolution de l'URSS. » De retour au Royaume-Uni, il réunit autour de lui plusieurs personnalités, dont le philosophe Roger Scruton, pour initier un Musée de la terreur communiste³. Encore sous forme numérique, le musée peut ouvrir 24 h/24 h et 7 j/7 j. En attendant de trouver un lieu d'exposition, Bartholomew présente sa collection en ligne.

Un jeu d'échecs fabriqué par un « zek », un prisonnier du goulag en Sibérie (sur la boîte on lit : « *Joue bien et rêve de liberté, Magadan, 1945* »), une Trabant, un pistolet 7,65 millimètres de la Securitate roumaine, une sculpture de Mao grandeur nature... Après avoir réuni plus d'une centaine d'objets et affiches, Bartholomew rêve d'acquérir un tank russe T54. Par chance, l'une de ses accointances est un collectionneur de vrais trains (faut-il être anglais pour constituer une collection privée de locomotives !). Propriétaire d'un entrepôt, il lui fait l'amitié d'héberger ses pièces volumineuses en attendant l'ouverture d'un musée à Londres. « *Ma priorité, ce sont les interviews* », dit Bartholomew. De l'Australie à l'Albanie, il recueille les récits des martyrs du communisme « *avant qu'il ne soit trop tard* ». Joseph Forgas, aujourd'hui professeur de psychologie en Australie, évadé de Hongrie à 22 ans ; Jaden Lam Phan, séparé de sa mère, jeté en prison et battu à l'âge de 9 ans après que son père a fui le Vietnam ; une écolière chinoise du temps de la Révolution culturelle ; une Russe nonagénaire née au goulag : ils parlent dans des vidéos de quelques minutes. « *Quand les témoins évoquent quelqu'un qui leur est venu en aide – un éclair d'humanité en plein cauchemar –, ils ne parviennent pas à contenir leur émotion, malgré le temps passé. L'autre*

constante, c'est la déception évoquée lorsque, passés à l'Ouest, ils se trouvent face à des thuriféraires communistes qui relativisent leur calvaire. »

Il y a les pseudo-amnésiques qui scotomisent la réalité et il y a les ignorants. « *Les jeunes n'y sont pour rien*, observe Bartholomew. *Les programmes scolaires sont lacunaires.* » Un coup d'œil aux manuels britanniques d'histoire niveau bac confirme ce jugement. Le volume dédié à la Russie 1917-1953 consacre quelques pages à la dékoulakisation. On y lit : « *Bien que la collectivisation ne soit pas obligatoire, le Comité central envoya 25 000 ouvriers à la campagne pour en faire la promotion. Ces idéalistes contraignirent les paysans à collectiviser et s'occupèrent aussi de déplacer les koulaks*⁴. » Les « idéalistes » en question sont les équipes d'exécuteurs de l'« opération koulak » chargés des crimes de masse dans les campagnes (30 000 paysans fusillés, 2 millions déportés). Les manuels sont confus, ils édulcorent et parfois justifient la cruauté stalinienne. Un paragraphe audacieusement intitulé « *Le succès de la collectivisation* » admet : « *Par rapport aux objectifs de Staline, la collectivisation a produit des résultats mitigés. En tant que moyen d'augmenter la productivité agricole, ce fut un échec.* » Et conclut : « *Néanmoins, ce procédé a permis de mettre les forces des campagnes au service de l'industrialisation.* » Euphémismes dignes de la Pravda !

« *Nous avons une longue tradition d'universitaires de haut rang très à gauche, qui influencent le contenu des manuels d'histoire* », regrette Bartholomew qui entend intervenir auprès du ministère de l'Éducation pour réclamer la neutralité du cursus. Il a créé une Fondation pour l'histoire du totalitarisme qui organise un concours pour les lycéens. Le sujet cette année : rédiger un texte de 2 000 mots à propos de Witold Pilecki, officier polonais qui résista aux nazis puis aux communistes. Membre d'un réseau de résistance, Pilecki se fit interner à Auschwitz pour y organiser un soulèvement ; évadé en 1943, il documenta l'horreur puis, opposant au régime communiste, fut fusillé à Varsovie en 1948. Le Musée de la terreur communiste dessillera-t-il ceux qui rêvent encore au paradis égalitaire ? Nos sociétés sont-elles guettées par le collectivisme ? Il y a des prémices troublantes. La repentance, la haine de soi, les excuses publiques, les projets de rééducation du peuple, l'admonestation des adultes par les jeunes façon Thunberg, le divorce d'avec la réalité, le dirigisme d'État, l'obsession égalitaire et son corollaire, la suppression des privilèges (le privilège blanc est en vogue, qui établit la culpabilité sans procès) : le climat actuel ne présage rien de bon. On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, dit l'aphorisme révolutionnaire. Reste à savoir où est l'omelette. •

1. *Famine rouge : la guerre de Staline en Ukraine*, Grasset, 2019 (édition anglaise 2017).

2. Auteur de *Mao's Great Famine*, Walker, 2010.

3. museumofcommunistterror.com, @CommunistTerror.

4. Rob Bircher, *Revolution and Dictatorship: Russia 1917-1953. Revision Guide*, Oxford University Press, 2018.

DÉCOUVREZ LE N°7 DE LA REVUE TRANSITIONS & ÉNERGIES

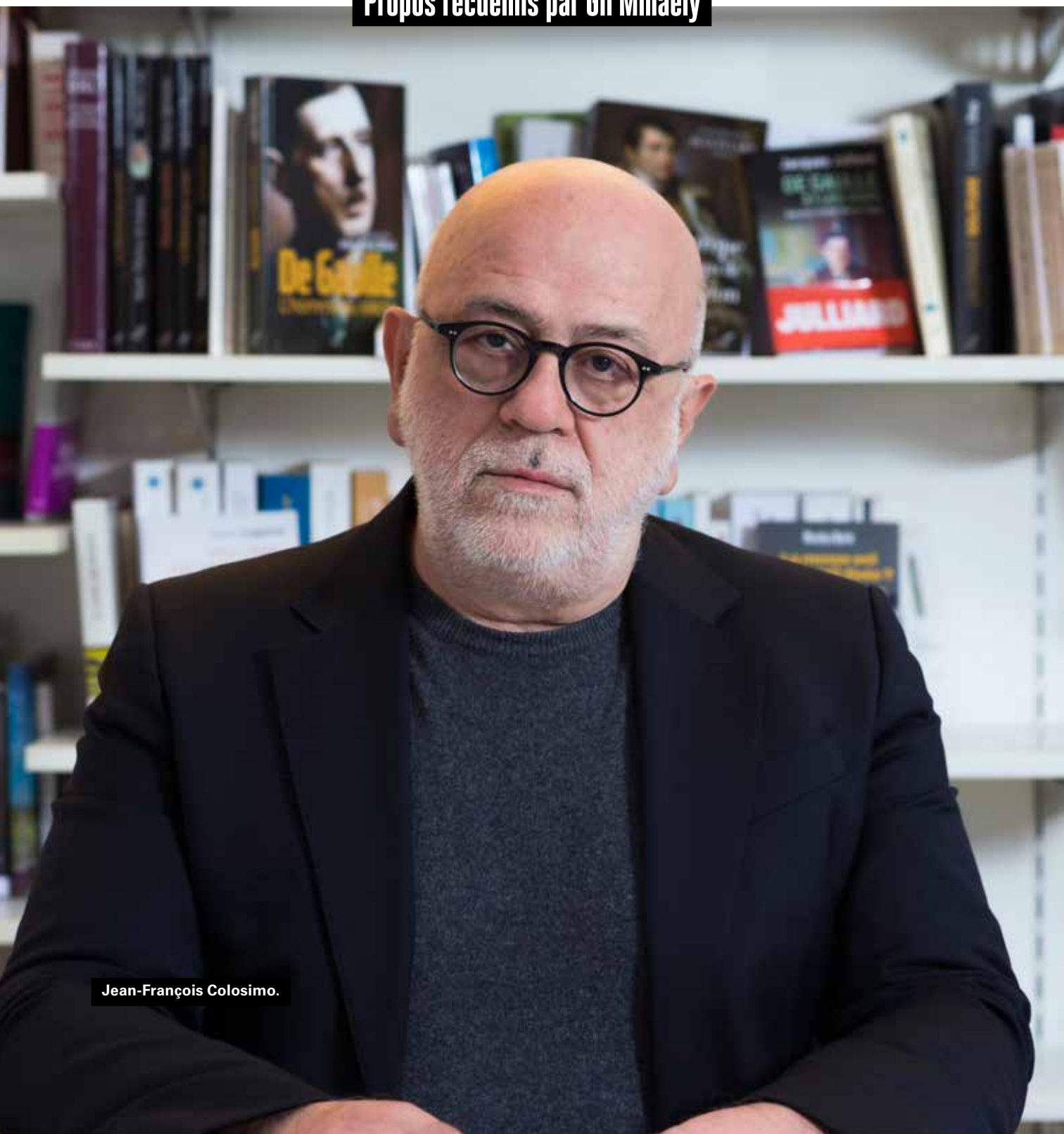


En vente actuellement chez votre
marchand de journaux ou sur le site
www.transitionsenergies.com

JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO

« LA DÉMONISATION DE POUTINE APPELLE L'ANGÉLISATION DE NAVALNY »

Propos recueillis par Gil Mihaely



Jean-François Colosimo.

Pour la première fois depuis l'arrivée de Poutine au pouvoir, la possibilité d'un changement est incarnée par Alexeï Navalny. Pour Jean-François Colosimo, grand connaisseur de la Russie et de son âme, c'est la raison de la réaction violente du « système russe », cette structure de pouvoir oligarchique qui gouverne le pays et dont Poutine n'est que le point focal.

Causeur. Alors que le procès Navalny provoque d'importantes manifestations en Russie, assiste-t-on selon vous à un tournant ?

Jean-François Colosimo. L'événement est aussi indéniable que son lendemain incertain. Il tient d'abord à la cristallisation de passés proches et lointains qui sont propres à la Russie. À en faire une épiphanie de la mondialisation des esprits, on en rate l'essentiel. Les manifestants qui défilent ne se veulent pas moins des tenants de l'idée russe que les miliciens qui les répriment. À l'image d'Alexeï Navalny qui n'a rien d'un occidentaliste et tout d'un slavophile, mais postmoderne. Ce dont atteste son retour, contre toute raison. Son combat, à tous risques, contre le mensonge généralisé rencontre le sentiment des classes moyennes mais, plus profondément encore, réveille le culte russe du sacrifice pour la vérité.

En somme, vous ne croyez pas au caractère rationnel de sa popularité. Cherchez-vous à minimiser son rôle ?

Non. Son intelligence et son courage sont incontestables. Mais son aura héroïque, conquise de haute lutte, ne saurait gommer son activisme politique, marqué par une décennie de zigzags. Alexeï Navalny a d'abord navigué entre les forces classiques d'opposition, allant du libéralisme d'un Grigori Iavlinski au républicanisme d'un Boris Nemtsov en passant par le centrisme d'un Alexandre Lebedev, l'ancien guédiste devenu milliardaire qui l'a fait nommer, un temps, au conseil d'administration d'Aeroflot. Cette nébuleuse est composée d'ex-gorbatchéviens et d'ex-eltsiniens qui, avec les oligarques première manière, ont été chassés du pouvoir par Poutine. Navalny a comme atouts de ne jamais l'avoir exercé et de partager les mœurs des jeunes générations. Il a su substituer la puissance mobilisatrice des réseaux sociaux à l'impuissance militante des appareils traditionnels, l'émotion à la critique, la rue à la Douma. Ce qui lui permet d'entrer spontanément dans l'antique galerie russe des figures providentielles.

Vous le renvoyez à la génération nouvelle tout en le disant moins nouveau qu'il n'y paraît. Vous reconnaissez son combat pour les libertés et soulignez son flottement idéologique. Comment, dès lors, le définiriez-vous ?

Il y a un fait qui tranche avec son apparente indifférence aux idéologies. Il a cofondé « Narod », le « Parti du peuple », qui avait vocation à rassembler les franges souverainistes d'extrême gauche et d'extrême droite, et qui cimenterait la Marche russe, la rencontre annuelle des organisations nationalistes, dont il a repris les slogans anti-immigrés. Finalement, il est revenu à son axe initial, apparu dès 2009, redevenant le dénonciateur solitaire de la déliquescence des classes dirigeantes. Par-delà l'ignominieuse propagande officielle à son sujet, il reste que, selon les catégories en vogue, Alexeï Navalny coche de nombreuses cases du « populisme ». Ce qui ne devrait pas laisser d'interroger. Mais par méconnaissance ou par mépris, ceux qui blâment cette mouvance ailleurs l'exonèrent en Russie.

Ce « populisme » à la russe serait-il en soi un mal ? N'est-il pas, d'une certaine façon, adapté à la situation russe ?

L'impasse institutionnelle est telle que la conjonction des colères, des frustrations, des épuisements, demeure l'unique levier de contestation. Le phénomène Navalny ne devrait pas empêcher d'interroger la méthode Navalny. D'une part, son usage intensif d'internet, concentré sur la divulgation bienvenue des scandales d'État, lui vaut un plébiscite viral, quoique virtuel, de justicier plutôt que de dirigeant. D'autre part, sa tactique perturbatrice du « vote intelligent », le fait de se reporter sur le candidat le mieux placé, quel qu'il soit, afin de barrer la route au candidat officiel, peine par définition à dégager une stratégie électorale cohérente. Animer une protestation et construire une opposition, ce n'est pas la même chose. On peut se demander d'où vient le premier rival effectif de Poutine, il faut surtout se demander où il va.

Pour nos médias, la cause est entendue. Alexeï Navalny est le « défenseur de l'État de droit ». Pourquoi ?

D'abord, par effet d'encombrement théorique : la cause populisme est déjà occupée par l'autocrate qui réside au Kremlin. Ensuite, par effet de compensation manichéenne : la démonisation de Poutine appelle l'angélisation de Navalny. Enfin, par effet de réassurance narrative : le progrès universel suit son cours. Plus simplement et plus radicalement, l'opposition a désormais un nom et un visage. Poutine lui-même, qui feignait magiquement de l'ignorer, doit en admettre l'existence. Altérité, alternative, alternance : l'irruption personnifiée de cette hypothèse a suffi à ébranler le système de certitude univoque sur lequel reposait l'actuel pouvoir. D'où son état de sidération, de confusion et de surréaction. De cette fêlure, Alexeï Navalny est indubitablement l'icône, non à la façon d'Hollywood pour les Occidentaux, →

mais à la manière de Byzance pour les Russes. Il incarne le Golgotha du peuple souffrant.

Précisément, vous évoquez la nécessité de se référer au passé récent pour comprendre l'événement.

L'événement Navalny ratifie la lente mais menaçante dégradation des fondamentaux du régime depuis 2005 sous le poids de répétitions sans résolution. Au cycle des interventions militaires, ouvertes ou occultes, dans les anciennes marches impériales, a succédé le spectre angoissant de l'enlèvement. Au fur et à mesure des éliminations politiques, des « traîtres » aux organes d'État aux opposants aux mensonges du Kremlin, s'est imposée l'image d'une spectaculaire inefficacité. Au rythme des répressions collectives, de la punition des manifestants à la persécution des réfractaires, est advenue l'évidence de l'impossibilité de l'endiguement. Le recours à la violence maximale, au besoin arbitraire et cruelle, n'intimide plus. Erdogan apparaît à Bakou, Navalny réapparaît à Moscou et les jeunes jetés en prison par la milice en ressortent insurgés. Or, un pouvoir autoritaire est d'autant plus démuné pour traiter sa vulnérabilité qu'il croyait imparable son système de dissuasion.

Voilà qui explique l'évolution des dernières années. Mais vous semblez penser que Navalny est une des incarnations de l'âme russe éternelle...

Dans l'imaginaire, Navalny s'apparente au revenant d'entre les morts, ce qui n'est pas rien au pays de la Pâque orthodoxe, de l'épopée résurrectionnelle de Dostoïevski, mais aussi de la garde de Lénine dans son mausolée. Le récit national, en parallèle, exalte le dissident surgi des limbes pour se faire le guide des foules : ainsi, au XVIII^e siècle, le rebelle Pougatchev dépeint par Pouchkine dans *La Fille du capitaine*. Enfin, historiquement, existe le précédent du pape Gueorgui Gapone, l'orateur et l'organisateur des premières pétitions et processions pour l'égalité et la liberté qui préparent la révolution de 1905 : lui aussi sera banni de Russie et y retournera en bravant la police secrète avant d'être assassiné. Gapone a pour adversaire déclaré Konstantin Pobiedonostsev, le ministre des Affaires religieuses, le défenseur de l'autocratie au nom du triptyque « Orthodoxie, État, Patrie » et l'excommunicateur de Tolstoï qui l'avait brocardé dans *Anna Karénine*. Cette partition se rejoue aujourd'hui, soulignant la difficulté russe à concevoir la démocratie autrement qu'un paradis ou un enfer, l'impératif de la fraternité demeurant métapolitique, d'ordre métaphysique.

Faut-il en déduire que le mouvement puisse s'embraser et le « nouveau tsar » être renversé ?

C'est une autre erreur commune de ne pas voir en Vladimir Poutine le point focal d'un vaste ensemble oligarchique aux cercles multiples et contradictoires.

Le noyau originel des Pétersbourgeois perdure, les mariages croisés entre leurs enfants assurant sa cohésion clanique ainsi que sa mainmise durable sur l'appareil financier et économique. Le bras armé de l'appareil sécuritaire est également fiable, car l'enrichissement personnel fonde la fidélité collective des anciens du KGB qui le composent. Quant à l'appareil militaire, le seul vrai bénéficiaire du redressement promis de l'État, il est pareillement acquis. Enfin, aux périphéries, dans les appareils industriel, médiatique, culturel, religieux, l'allégeance a force de loi sous peine d'éviction. La convergence de ces cercles sera stable tant que continuera leur communauté d'intérêts. Pour autant, l'anarchie de constitution et la médiocrité de recrutement de ces différents foyers de décisions éclairent l'absurdité de certaines actions au regard de l'habileté certaine dont sait faire montre leur chef suprême.

Vladimir Poutine peut donc espérer rester au pouvoir jusqu'à son dernier souffle ?

S'il a échoué à instaurer une économie concurrentielle, lui préférant la rente facile des ressources naturelles, Poutine a restauré une diplomatie et une armée compétitives au point de refaire de la Russie un acteur majeur sur la scène planétaire. Mais sa concentration sur les affaires internationales au détriment des questions intérieures tend précisément à l'éloigner de la gestion du quotidien. Un scénario plausible serait donc que, reproduisant le scénario par lequel lui-même a évincé Eltsine, la jeune classe montante des technocrates éduqués à la globalisation, toujours plus présente dans l'appareil étatique, le force à son tour à une retraite dorée. Et ce, avec ou sans la pression d'une révolte populaire.

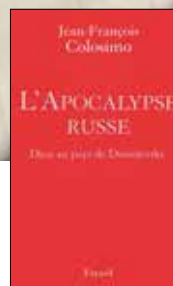
Le malaise russe se réduit-il aux difficultés de l'après-communisme ?

Pour partie. Alexandre Soljenitsyne rappelait que, dans la Bible, Dieu soumet l'entrée de son peuple en Terre promise à la mort de l'ultime Hébreu qui a adoré le Veau d'or : il n'y aura pas de Russe vraiment nouveau avant l'extinction de l'*Homo sovieticus*. Mais il y a autre chose. En s'obstinant à considérer la Russie comme leur ennemi fondamental en raison





Alexei Navalny entouré de sa famille à l'hôpital de la Charité, Berlin, 15 septembre 2020.



Vient de paraître en poche : Jean-François Colosimo, *L'Apocalypse russe : Dieu au pays de Dostoïevski*, Lexio, janvier 2021.

de l'égalité délétère que lui confère son arsenal nucléaire, les États-Unis la condamnent à un survivalisme où l'inimitié de l'Occident justifie l'hostilité envers l'Occident. Trente ans après la dissolution du pacte de Varsovie, l'Alliance atlantique garde pour but premier l'encerclement, l'isolement et l'assujettissement de Moscou, lui réservant une intransigeance dont l'inégalité est criante, mesurée aux faveurs que Washington prodigue aux plus douteux de ses alliés. Il y a là une sorte d'intolérance toxique, comme on le dit en médecine, que l'Union européenne imite volontiers depuis qu'elle a accueilli en son sein d'anciens pays de l'Est pour qui elle n'était jamais qu'un sas vers l'OTAN. Or, la France ferait bien de se souvenir qu'elle est plus que l'Occident ou l'Europe, qu'elle a une longue tradition de dialogue avec la Russie et que ce lien, certainement difficile, précaire et périlleux, ne sert pas moins son besoin récurrent d'une alliance de revers chaque fois qu'elle est elle-même menacée d'affaiblissement.

Pour conclure, restez-vous optimiste quant à l'avenir de la Russie ?

C'est elle qui, à l'inverse, nous apprend que le pessimisme doit toujours être de mise, car pour l'esprit russe il n'est ni bonheur sans malheur, ni salut sans péché. Je note cependant qu'aussi défiguré qu'il apparaisse aujourd'hui, ce pays irrémédiablement rebelle à la raison ne cesse de nous réserver des surprises, voire des prodiges. Voyez combien ses contempteurs attirés ont eu tort de se gausser, sur le ton qu'ils prennent pour évoquer des fake news, d'un vaccin indiscutablement plus efficace que celui que nous avons lamentablement échoué à produire. C'est à la résilience spirituelle de ce peuple, littéraire, artistique, savante mais aussi ordinaire et anonyme, sur laquelle sont venues buter toutes les dominations et les malédictions, que je fais confiance. •

LE DÉNI, LA COLÈRE ET LE SENTIMENT AMOUREUX

Par Cyril Bennasar



Dans le récit que Florence Porcel fait de son viol par PPDA, on pourrait presque voir du consentement. Elle s'en explique en évoquant un cocktail qui est la recette de toutes les relations sentimentales. La formule aurait peut-être inspiré une fable à La Fontaine.

Patrick Poivre d'Arvor, sur le plateau de son émission littéraire « Vol de nuit », diffusée sur TF1, en 2008.

C'est par la radio qu'un matin, à la table du petit déjeuner, j'ai appris que PPDA était accusé de viol. Je ne sais plus par quelle station, je change souvent, pour fuir les publicités sur les chaînes commerciales, et pour ne pas entendre Askolovitch essayer de nous apitoyer

sur le sort des minorités musulmanes opprimées ou Charline Vanhoenacker brailler sur le service public. Je n'ai pas été plus surpris que ça. Je ne connaissais rien de ses manières, mais je me suis fait à la tendance de l'époque et je me suis dit, en pensant à la loi des séries : « Tiens, encore une vedette violeuse ! »

J'ai tendu l'oreille pour ne louper aucun détail croustillant de cette nouvelle affaire, mais ce n'était pas une bonne idée. La main de PPDA dans la culotte de Porcel (c'est le nom de la plaignante) m'aurait sûrement excité en fin de soirée mais de bon matin, bof. Lorsque j'entendis parler de « *fellation non protégée* », je ne fus pas plus ému que ça non plus et pour tout dire un peu surpris. « Non protégée » ? Il y a donc des gens qui pratiquent des fellations protégées ? Qui sucent du caoutchouc ? Berk ! Et quand ils se branlent, ils mettent un gant Mappa ?

Voici donc ce qui me traversait l'esprit tandis que je priais ma femme de me passer le beurre et que je haussais le ton pour que mon fils revienne finir son « Candy'Up » et son « Pick Up ! » ! Je venais déjà de le lui demander, mais comme j'avais dit « chocolat au lait » et « biscuit », il n'avait pas compris. Voilà où j'en étais donc, redoublant d'imagination pour voir un peu d'érotisme dans le drame que cette innocente vierge avait vécu avec Patrick Poivre « prédateur » d'Arvor lorsque je fus stoppé net dans mes fantasmes par une formule du journaliste qui résumait les sentiments de la fille dans son aventure, requalifiée en viol, avec la bête médiatique : « *Un mélange de déni, de colère et de sentiment amoureux.* »

J'en restai perplexe. Pour en savoir plus, je suis descendu chercher *Le Parisien* dans lequel j'ai trouvé ce récit de leur première rencontre (en 2004) selon la version de la jeune femme : « *Tout à coup, il ferme la porte, lui propose un verre d'alcool avant de l'agresser sexuellement en l'embrassant puis en introduisant sa main dans sa culotte. Les faits se seraient déroulés rapidement, sans signe annonciateur. La jeune étudiante, tétanisée par la tournure de la situation, se met alors à exécuter mécaniquement ses demandes, comme se déshabiller... Florence Porcel affirme n'être pas parvenue à s'enfuir sous l'effet de la surprise et de la sidération, mais soutient que sa panique était parfaitement perceptible et qu'elle a émis des cris de douleur.* »

J'ai marqué le passage sur le journal pour le retrouver le soir et j'ai continué à chercher les trois mots qui excitaient ma curiosité : « le déni », « la colère » et « le sentiment amoureux ». J'ai fini par les trouver. « *Elle décrit un mécanisme d'emprise psychologique, [...] un système de déni né de l'admiration qu'elle avait pour l'homme célèbre, puissant et bien plus âgé, et son désir de percer dans le monde littéraire. Laura de cet homme et son inexpérience sentimentale auraient même déclenché chez elle des sentiments amoureux*

qu'elle juge aujourd'hui créés artificiellement par cette emprise. Partagée entre la colère et la passion, elle admet avoir continué à lui écrire après l'agression présumée, y compris pour des échanges à caractère érotique. »

Le déni, la colère et le sentiment amoureux. La formule était là, éparpillée dans le texte. Elle sonnait bien. Elle aurait sûrement inspiré une fable à La Fontaine. J'en inventai une et j'imaginai mon fils, debout dans le salon, se dandinant et se tenant les mains, déclamer avec sa voix de garçon de cinq ans : « Le Déni, la colère et le sentiment amoureux », de Jean de La Fontaine.

Une pauvre biquette, vingt et un ans passés,
Qu'Apollon et Vénus n'avaient pas visitée,
Adulait un vieil étalon :
Un cheval de retour, beau parleur, bien en vue,
Mais de lourde réputation.
Elle vient à lui, sans souci du qu'en-dira-t-on.
Il lui parle de sa croupe, elle croit qu'elle est aimée.
À ses côtés, de gloire elle est auréolée.
Il la prend sans détour, lui dit : « C'est ça l'amour. »
Le temps passe, les temps changent,
L'ingénue dessalée veut se faire dépoivrer,
Elle trouve une vieille recette :
La chèvre écrit sur tous les toits qu'elle a été violée.
À son procès la meute interroge l'accusé :
« Mais quand elle disait "oui", que n'entendiez-vous
"non" !
À l'abattoir ! Et aux enfers ! »
Le coureur déconfit fut changé en démon.

Mon fils ne nous a jamais récité La Fontaine. À l'école, en dernière année de maternelle, il a appris de quoi nous donner des leçons sur les gestes barrières, les accidents domestiques, le tri des déchets, le réchauffement de la planète et même les stéréotypes sexistes, mais il n'a rapporté ni corbeau, ni renard, ni cyclope, ni cheval ailé, ni Achille, ni Esther, ni Roland, ni Bayard, ni Sophie, ni Robinson, ni Bécassine, ni Fantômette, ni Delphine, ni Marinette. Sans les livres que sa mère lui lit, il penserait que nous sommes tombés de la dernière pluie et que nous avons de la chance de vivre à l'époque du récupérateur d'eau.

Mais mon imagination s'essouffla vite à essayer de suivre les pas du maître et les trois mots m'inspirèrent une autre idée. En repensant à ma vie sentimentalo-sexuelle, je ne trouvais aucune romance qui ne fût faite de déni, de colère et de sentiment amoureux. Les femmes dans ma vie ont toujours vécu le début de nos histoires dans le déni de toute réalité contrariante, puis ont connu la colère d'avoir été aveuglées par leurs sentiments amoureux. Et j'apprenais à la radio que ces trois berceaux de mes amours d'antan étaient devenus les nouveaux cadres d'un viol rétroactif. Je me réjouis alors de n'être pas célèbre et de n'avoir jamais vraiment fâché personne. •



Appelée en tant qu'experte-témoin, la psychiatre Muriel Salmona se rend à un procès pour « atteinte sexuelle » au tribunal de Pontoise, 13 février 2018.

MURIEL SALMONA

LA PSY QUI TRAUMATISE

Par Peggy Sastre

Le livre de Camille Kouchner, *La Familia grande*, a remis Muriel Salmona sur orbite médiatique. Derrière les notions d'« amnésie » et de « refoulement » traumatiques, dénuées de toute base scientifique sérieuse, la psychothérapeute-militante promeut des thèses dangereuses qui enferment les victimes dans leurs souffrances.

C'est une vidéo grise, comme délavée. Muriel Salmona, psychiatre, est assise au bord d'un canapé, les mains jointes sur les genoux. La caméra de Brut zoome sur son visage alors qu'elle enclenche sa litanie : « À toi, future victime d'inceste, je suis désolée, car tu vas subir un viol commis par l'un des membres de ta famille. C'est intolérable. » La focale se rétrécit sur les yeux noirs de la présidente de l'association Mémoire traumatique et victimologie, désormais au centre de l'image. « Tu as certainement moins de 10 ans. Je ne sais pas dans quelles circonstances ça va se passer, mais ton beau-père, ton père, ton frère, ton oncle reviendront certainement plusieurs fois. » Puis l'horreur va croissante. « Je suis désolée pour toi, car si rien n'est fait pour te secourir, te protéger, te soigner, [...] cet inceste aura des conséquences très lourdes sur ta santé et ta vie. [...] Tu risques de vivre dans la peur. Peur de l'agresseur, peur de subir à nouveau des violences, peur de tout. [...] Ce sera très difficile, mais tu essayeras de parler, d'appeler au secours, mais il y a de grands risques qu'on ne t'écoute pas et qu'on ne te protège pas. Tu devras survivre seul aux violences et à leurs conséquences psycho-traumatiques. »

La vidéo date du 14 janvier, deux semaines après la parution de *La Familia grande*, livre dans lequel

Camille Kouchner accuse son beau-père Olivier Duhamel d'agissements incestueux sur son frère jumeau alors adolescent, et quelques jours après le limogeage par LCI d'Alain Finkielkraut, coupable de s'être interrogé sur le lynchage médiatique produit par ce genre de révélations. Comme à l'armée, questionner, c'est déjà désobéir. Muriel Salmona voit aboutir le combat de sa vie. Sur #metoinceste, la campagne numérique orchestrée par le collectif NousToutes, elle avait confessé avoir été violée dans l'enfance, ce qu'elle détaillait au magazine *Marie Claire* : « Je me vois toute seule [...] posée sur un [...] tabouret, au milieu de plusieurs hommes. [...] Je me rappelle juste que des hommes ont "joué" avec moi. Je me souviens des pénétrations digitales. Je ne sais pas s'il y a eu plus que ces actes-là, malgré tous mes efforts pour me rappeler. Après, c'est le trou noir. » L'article était sobrement intitulé « À six ans, ma mère m'a livrée à des pédocriminels ». Et puis, comble de l'alignement des planètes, Salmona n'était pas pour rien dans le geste de Camille Kouchner – qui dit s'être décidée à écrire *La Familia grande* après avoir lu *Le Livre noir des violences sexuelles*, publié par la victimologue en 2013 et réédité en 2018. Sur TV5 Monde, Salmona se félicitait d'être « appelée de partout, du monde entier ». Enfin, les choses allaient changer. L'avant, l'après.

Effectivement, le 26 janvier, Salmona était reçue par le garde des Sceaux, Éric Dupond-Moretti, et le secrétaire d'État à l'enfance et aux familles, Adrien Taquet. Dans son cahier de doléances, l'imprescriptibilité des crimes sexuels ainsi qu'un seuil de non-consentement visant à aggraver le délit d'atteinte sexuelle – prohibant et réprimant dans l'état actuel du Code pénal toute relation sexuelle entre majeurs et mineurs – en le transformant en viol, crime de premier ordre. Le 14 février, le gouvernement annonçait travailler à de nouvelles dispositions législatives fixant à 15 ans (et 18 ans en cas d'inceste) un seuil de non-consentement pour tout acte de pénétration sexuelle commis par un majeur sur un mineur. Depuis qu'elle a vu la vidéo de Brut, l'avocate Marie →

Dosé ne décolère pas : « *Muriel Salmona est une femme dangereuse.* » Œuvrant, entre autres, à défendre des victimes de violences sexuelles, elle connaît leur souffrance – le matin de mon appel, le 19 février, une de ses clientes avait « *avalé trop de cachets* » : « *Ce clip charrie un déterminisme inquiétant. Elle enferme, elle enferme la victime dans ce qu'elle a vécu, elle lui dit qu'elle ne sera plus que ça, toute sa vie. C'est une honte.* » Dosé pardonne d'autant moins le côté « spot publicitaire » du contenu. Car après la condamnation à mort ou presque de son prototype de victime, Salmona lui indique son unique planche de salut : trouver un psychiatre lui ressemblant comme deux gouttes d'eau. En substance, « *je suis là pour toi, je serai la seule, tu ne te sortiras de rien sans moi* », tempête Dosé. Devant ce qui a tout du CV vidéo d'une gourou recrutant ses fanatiques, l'avocate est perplexe : « *Que fait l'Ordre des médecins ?* »

La question se pose. Outre les problèmes éthiques et thérapeutiques que pose cette pédagogie par la terreur, on est frappé par l'extrême précarité scientifique des méthodes de Salmona. En son cœur, son lobbying se justifie par la notion d'« amnésie traumatique », selon laquelle les victimes de violences sexuelles mettraient parfois des dizaines d'années avant d'être capables de se souvenir des violences subies, le plus souvent grâce au concours de thérapeutes leur faisant « retrouver » la mémoire. Comme la définissait en novembre 2017 la journaliste Mié Kohiyama, dans une tribune publiée par *Le Monde* et adoubee par Salmona, l'amnésie traumatique serait « *un mécanisme neurobiologique de sauvegarde bien documenté que le cerveau déclenche pour se protéger de la terreur et du stress extrême générés par les violences qui présentent un risque vital (cardiovasculaire et neurologique).* [...] *Ce mécanisme fait disjoncter les circuits émotionnels et ceux de la mémoire.* » L'ennui, c'est que la seule chose « bien documentée » dans cette affaire de mémoire traumatique, c'est le rachitisme des données factuelles permettant d'affirmer son existence.

Ma première confrontation avec les théories de Salmona date de fin 2002. Durant l'été, je m'étais fait violer. Je savais (et sais toujours) parfaitement par qui, comment et pourquoi mais, dans mon esprit, tout ce qui avait pu survenir dans les semaines, voire les mois précédant et suivant mon agression était en train de s'évanouir. Encore aujourd'hui, il m'arrive que des gens prouvent m'avoir fréquentée à cette époque, sans que j'en aie le moindre souvenir. Un peu inquiète pour la santé de ma cervelle, à laquelle je tiens comme la prunelle de mes yeux, j'avais consulté des spécialistes qui m'avaient diagnostiqué cette fameuse « amnésie traumatique », dans les termes choisis par Salmona et ses disciples : j'avais subi un choc extraordinaire et, dans un mécanisme de survie, je m'étais « dissociée » de l'événement, et mon cerveau ne l'avait pas enregistré. Ce qui m'a paru bizarre, car ce n'était pas le viol qui s'effaçait de ma mémoire, mais tout ce qui avait pu se passer autour. Comme si, justement et à l'inverse de ce qu'on pouvait

doctement me raconter, mon cerveau avait concentré son énergie sur le « traumatisme », quitte à en négliger les contours, les circonstances environnantes. À les estimer proprement superflues pour ma survie.

Un cas personnel ne faisant pas une donnée et rassurée par un état qui ne s'aggravait pas, j'ai poliment ignoré le diagnostic et décidé de creuser son assise scientifique. Et à mesure que les théories de Salmona prenaient de l'importance dans le débat public – comme lors de la publication, en 2016, du récit autobiographique de Flavie Flament, *La consolation*, dans lequel l'animatrice révélait avoir été violée à 13 ans par un photographe rapidement identifié comme David Hamilton, suicidé dans la foulée, et disait avoir retrouvé ce souvenir de 1987 lors d'une psychothérapie vingt-deux ans plus tard –, ma sidération allait se cristalliser sur un seul objet : le décalage entre le néant de leur justification scientifique et le crédit qu'on leur accordait, a fortiori sur un plan légal et politique.

« *Oh la la, tout ce que je peux dire, c'est de faire très attention* », m'alerte Elizabeth Loftus lorsque je l'informe que la France pourrait bientôt fixer dans la loi l'imprescriptibilité des violences sexuelles pour rendre justice aux victimes ayant développé une « amnésie traumatique » – leur « *double peine* », comme le dit Salmona dans une autre de ses formules réconfortantes. Mondialement reconnue depuis les années 1970 comme l'un des meilleurs experts du fonctionnement de la mémoire, aujourd'hui professeur distingué d'écologie sociale, droit et sciences cognitives à l'université de Californie à Irvine (UCI), Loftus n'a jamais entendu parler de Muriel Salmona. « *Vous pouvez me l'épeler ?* », me demande-t-elle sur Zoom le 13 février. Je m'exécute. Non, toujours rien. Ce qui n'a rien d'étonnant selon Brigitte Axelrad, inlassable critique du non-sens scientifique qu'est l'amnésie traumatique – elle a notamment été auditionnée en juin 2018 par la sénatrice Marie Mercier, rapporteur de la commission des lois. « *À ma connaissance, m'écrit le professeur honoraire de philosophie et de psychosociologie le 14 février, Muriel Salmona n'a pas conduit de recherches ni d'expériences scientifiques. Or, il me semble essentiel de distinguer le travail de recherche scientifique du militantisme.* »

Sur les sites des associations fédérées par Salmona – Mémoire traumatique et victimologie, MoiAussiAmnésie – on ne trouve effectivement aucune trace d'articles académiques. Commentaire d'Axelrad : « *Elles avancent des chiffres tels que : 40 % des victimes ont une amnésie totale après un viol ; 60 % ont une amnésie partielle. Il s'agit d'autodiagnostic résultant d'un sondage dans lequel on demande aux participant(e)s d'indiquer les symptômes apparus entre les faits et la complétion du questionnaire. Il s'agit d'un autodiagnostic. L'étude est réalisée et les chiffres validés par ces associations. Or, ni la mémoire traumatique, ni l'amnésie traumatique, ni le refoulement traumatique n'ont été prouvés scien-*



La psychologue américaine Elizabeth Loftus, spécialiste de la mémoire humaine.

tifiquement, pas plus que le lien causal entre le viol et l'amnésie. » Peu importe à Salmona, qui ne cesse de répéter que des souvenirs retrouvés plusieurs décennies plus tard prouveraient l'agression. « Sur la base de cet argument, poursuit Axelrad, Muriel Salmona a défendu l'allongement du délai de prescription pour les abus sexuels infantiles qui auraient eu lieu plusieurs décennies auparavant. Celui-ci ayant été allongé de vingt à trente ans après la majorité en 2018, elle défend maintenant la suppression de la prescription comme pour les crimes contre l'humanité. » Mon avis personnel ne vaut certes pas tripette, mais ayant été violée et de probables membres de ma famille ayant été massacrés en Ukraine par les Einsatzgruppen, je perçois comme une légère différence entre les deux.

« On sait aujourd'hui qu'il est impossible de récupérer des années après quelque chose que l'on aurait oublié à l'aide de stimuli ou d'indices qui feraient remonter ce souvenir, même s'il s'agit de quelque chose de très déplaisant, résume Loftus. Il est évidemment possible et tout à fait courant de ne pas penser à quelque chose pendant longtemps, puis d'y repenser. Mais les partisans de la "mémoire refoulée" ou "traumatique" prétendent que

des expériences traumatisantes pourraient être stockées dans un coin de l'inconscient, et qu'un jour, par une technique quelconque de "récupération", on pourrait les faire remonter à la surface. C'est ce que Richard McNally appelle le "folklore du refoulement". »

En 2005, ce professeur et directeur de la formation clinique au département de psychologie d'Harvard publiait dans *La Revue canadienne de psychiatrie* l'étude qui est sans doute la plus définitive et la plus synthétique sur les « mythes » entourant la mémoire des traumatismes. Ses données vont en réalité dans le sens littéralement inverse de ce que serine Salmona : lorsqu'il y a un événement traumatique, comme une agression sexuelle ou un viol, les victimes ne sont pas malades de l'oubli mais, au contraire, de souvenirs impossibles à effacer. Pour le dire autrement, comme me le précise Axelrad, « quand la science est interprétée correctement, elle prouve que les événements traumatiques – vécus comme terrifiants quand ils surviennent – sont fortement inoubliables et rarement, sinon jamais, oubliés. » Une analyse cohérente avec la fonction du traumatisme définie par les sciences cognitives informées par le paradigme évolutionnaire. En termes darwiniens, un traumatisme est un processus permettant aux individus d'éviter ce qui risque le plus de nuire à leur succès génétique. C'est ainsi que les événements universellement considérés comme les plus traumatisants sont, outre ceux où l'on frôle personnellement la mort, le décès d'un membre de sa famille – emportant avec lui une proportion non négligeable de vos gènes –, l'altération de son statut social – entraînant une baisse de la capacité de séduction –, la séparation d'avec un conjoint – avec lequel vous ne pourrez plus vous reproduire. Ou le viol chez les femmes. Dans mon cas, de la même manière qu'il arrive fréquemment à des victimes d'agression à main armée de ne pas « imprimer » le visage de leur assaillant tant elles se sont focalisées sur le canon de revolver pointé sur le leur, l'amnésie circonstancielle et périphérique provoquée par mon viol est totalement non pathologique. Et aux antipodes de ce que Salmona et ses bonnes âmes peuvent déverser dans de terrifiantes vidéos virales ou, pire, dans nos lois.

Comme McNally l'écrit dans son article de 2005, les théories de l'amnésie et de la mémoire traumatiques, ainsi que les « thérapeutes » qui s'en réclament, sont « sans doute la pire catastrophe à avoir touché le champ de la santé mentale depuis la lobotomie ». À 76 ans, Loftus se dit pour sa part « assez préoccupée » par la sempiternelle résurgence de ces mythes. « Avec d'autres, soupire-t-elle, j'ai passé énormément de temps à travailler pour découvrir les réalités de la mémoire et à communiquer ces découvertes au grand public pour que nos décisions soient étayées par des faits scientifiques, pas par ce que nous disent nos tripes. Notre société se porterait bien mieux si nous faisons plus attention à la science de la mémoire. » Malheureusement, notre garde des Sceaux semble bien décidé à lui préférer des fariboles. •

LES LIAISONS DANGEREUSES DE MURIEL SALMONA

Par Erwan Sezec



Muriel Salmona aux côtés des actrices Nadège Beausson-Diagne et Adèle Haenel participant à une manifestation pour la Journée internationale des femmes, Paris, 8 mars 2020.

La psychiatre est entourée de militants qui sacralisent la parole de l'enfant, les mêmes qui estimaient dans l'affaire d'Outreau, à la fin des années 1990, que plus le témoignage d'un enfant est contradictoire, plus il est fiable...

« **U**ne héroïne, qui alerte depuis vingt ans sur les conséquences psycho-traumatiques des violences sexuelles, mais aussi l'amnésie traumatique, particulièrement prégnante chez les victimes d'inceste. » Voilà comment le quotidien suisse *Le Temps* présente Muriel Salmona dans un article publié le 22 février.

Vingt ans, c'est exactement l'âge de l'affaire d'Outreau. En 2001, Fabrice Burgaud, un juge d'instruction à peine sorti de l'école, tombe sur une affaire sordide d'inceste et d'abus sexuels dans cette commune proche de Boulogne-sur-Mer. Plusieurs enfants accusent leurs parents, puis leurs voisins, puis des voisins de voisins, puis le curé, décrivant des orgies et un assassinat. Le juge Burgaud croit être tombé sur un réseau. Il ordonne 18 incarcérations. Trois années passent, le réseau reste introuvable. Il y a eu inceste, prêts sordides d'enfants à un couple de voisins, mais pas de ballets roses filmés au caméscope et encore moins de meurtre de petite fille. Aux assises, en 2004, l'évidence s'impose : les enfants n'ont pas dit la vérité. Quatre accusés sur 18 plaident coupables (les parents

et le couple de voisins), 13 nient. Le dernier est mort en prison. L'institution judiciaire achève de se discréditer en prononçant sept acquittements, mais en infligeant à six accusés des peines couvrant exactement leur détention provisoire ! Ils seront définitivement blanchis lors d'un second procès d'assises, en 2005. Jacques Chirac écrit personnellement à chaque innocent, déplorant « *une catastrophe judiciaire* ». Une commission d'enquête parlementaire dresse un tableau accablant de l'enquête, réservant ses charges les plus violentes aux experts qui ont poussé le juge Burgaud à la faute, et en particulier à Marie-Christine Gryson-Dejehansart. Sa ligne de défense est inattendue : tous les enfants ont « *été reconnus victimes par le verdict des assises* ». Peu importe que les personnes qu'ils ont accusées lors de la « *reviviscence des viols en réunion* » ne fussent pas coupables. « *La question n'est pas là* », les enfants sont des victimes, leur parole est sacrée. Marie-Christine Gryson-Dejehansart expliquera par ailleurs aux députés que plus un témoignage d'enfant est flou et contradictoire, plus il est fiable, car c'est le signe qu'il y a une mémoire traumatique, donc traumatisme.

M^{me} Gryson-Dejehansart n'a jamais dévié de cette ligne. Si elle a jamais eu un mot pour les 14 innocents qu'elle a contribué à envoyer en prison, *Causeur* n'en a pas trouvé trace. Comme elle nous l'a expliqué, « *la mystification d'Outreau, c'est de dire que les enfants ont menti* ». Elle se réfère souvent au livre de Jacques Thomet, ancien rédacteur en chef à l'AFP, *Retour à Outreau : contre-enquête sur une manipulation pédo-criminelle* ; 337 pages de complotisme paru chez Kontre Kulture, la maison d'édition d'Alain Soral.

Et ce n'est pas tout.

L'experte d'Outreau et Muriel Salmona, même combat

En 2015, l'ex-experte d'Outreau a cosigné chez Dunod un ouvrage intitulé *Danger en protection de l'enfance* avec... Muriel Salmona. Les deux femmes se connaissent et s'apprécient. Le livre met en forme les actes d'un colloque, où était aussi intervenu Édouard Durand, magistrat au tribunal des enfants de Bobigny. Celui-ci était également coordonnateur de formation à l'École nationale de la magistrature, à l'époque où Muriel Salmona et Marie-Christine Gryson-Dejehansart ont été appelées à y donner des conférences.

S'il n'a jamais commenté publiquement le désastre d'Outreau, le juge Durand n'en fait pas mystère, pour lui la parole de l'enfant est sacrée, donc incontestable. « *Mon principe est d'auditionner tous les enfants de 0 à 18 ans*, expliquait-il lors d'un colloque à Angers en octobre 2013. *Il m'est donc arrivé d'expliquer à un enfant de six mois les raisons de son placement.* »

Début février 2021, Édouard Durand a été nommé à la présidence de la commission sur l'inceste. Muriel

Salmona (qui n'a pas trouvé le temps de répondre à nos questions) a applaudi dans *Le Monde* du 6 février : « *La nomination d'Édouard Durand est très consensuelle : il s'est toujours positionné contre la culture du viol et la propagande antivictimaire.* »

« On ne saurait méconnaître la complexité de l'exercice qui consiste à entendre un enfant très jeune sur des faits d'abus sexuels dont il aurait été victime »

De quelle propagande antivictimaire s'agit-il ? Exactement à la même époque que l'affaire d'Outreau (1999-2001), la police a démantelé un vaste réseau de pédophile à Angers : 45 enfants victimes, 66 accusés, 63 condamnés en mars 2005. Le tout dans la discrétion et avec des expertises qui ont passé le cap de l'audience aux assises, contrairement à celles de Marie-Christine Gryson-Dejehansart. Comme le disait Christian Raysseguier, inspecteur général des services judiciaires, en remettant son rapport sur Outreau au garde des Sceaux en juin 2006 : « *On ne saurait [...] méconnaître la complexité de l'exercice qui consiste à entendre un enfant très jeune sur des faits d'abus sexuels dont il aurait été victime, a fortiori si les faits ne sont pas récents.* » Un propos d'expert, à mettre en parallèle avec la proposition phare de Muriel Salmona, l'imprescriptibilité des crimes sexuels. Le 27 janvier 2021, Édouard Durand se déclarait « *favorable à ce qu'on y réfléchisse* » sur BFM-TV. Des propos détonants de la part d'un professionnel du droit, la plupart considérant que la prescription a moins à voir avec la gravité des faits qu'avec la possibilité de rassembler des preuves¹. « *Il est génial, Édouard Durand !* s'exclame Marie-Christine Gryson-Dejehansart, interrogée par *Causeur*. *Il est extrêmement compétent, on l'invite à tous nos colloques, c'est lui qui aurait dû être ministre de la Justice, il est dans l'air du temps.* »

Un air du temps qui rafraîchit singulièrement la psychologue d'Outreau, toujours en activité. « *On peut vraiment progresser en ce moment parce que les jeunes journalistes n'ont pas ou plus en mémoire la doxa d'Outreau. L'affaire a mis un frein majeur à la prise en compte de la parole de l'enfant. On pourra avancer quand les tribunaux, les magistrats et les policiers n'y feront plus référence, en disant : on va mettre des innocents en prison.* » Nous voici tous prévenus, sans jeu de mots. •

1. Jusqu'à une réforme de 2017, le banal abus de bien social était quasiment imprescriptible, car les juges considéraient qu'il était à la fois facile à dissimuler et à reconstituer, parce qu'il laisse des traces en comptabilité.



Sigmund Freud et Sandor Ferenczi à Scorbato (Hongrie), 1917.

CONTES DE FAITS

L'IMPASSE DES

« SOUVENIRS RETROUVÉS » »

Par Daniel Pendanx

Freud l'a appris de ses erreurs : les récits d'abus sexuels ne sont pas toujours la reconstitution du réel, mais l'expression de fantasmes. Cet acquis de la psychanalyse devrait nous mettre en garde contre les charlatans qui encouragent les dénonciations à base de souvenirs retrouvés. Trop de pys confondent processus judiciaire, fondé sur des faits et des preuves, et psychothérapie, seul cadre où une « libération » de la parole peut avoir un sens.

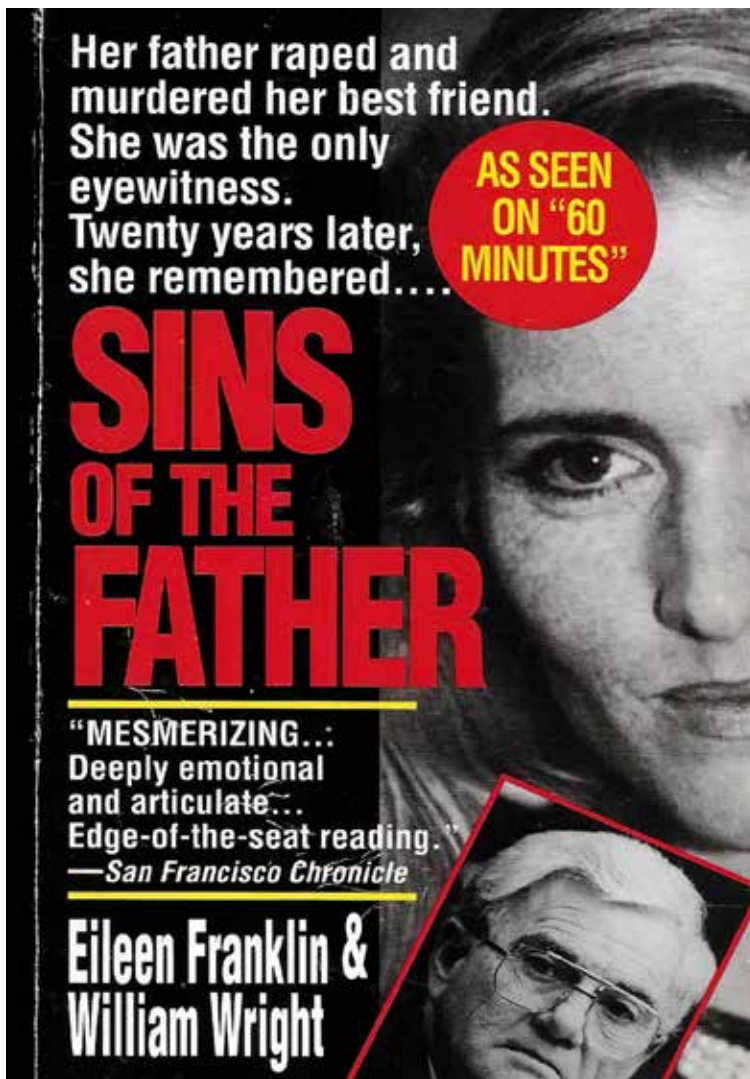
L'affaire Franklin, ci-dessous brièvement rapportée, fut emblématique de l'épidémie des « souvenirs retrouvés » qui, dans l'Amérique des années 1980, conduisit à de multiples dénonciations et plaintes. Nous avons là une sorte de cas d'école indicatif, comme le fut l'affaire d'Outreau, des errements d'un univers judiciaire soumis au subjectivisme de discours sociaux extérieurs au droit. Une justice qui dès lors, pour le pire, se met elle aussi à confondre la dimension du fait et celle du fantasme. Ce sont là deux affaires qui, dans notre conjoncture, devraient inciter à la mesure, à la prudence et pour le moins à un certain retour aux protections du droit, à la sagesse du droit. Qui n'est jamais très loin de « la sagesse du roman » (Kundera).

En 1969, « Susan Nason, âgée de huit ans disparaissait du domicile de ses parents. Trois mois plus tard, son corps était retrouvé dans des buissons en contrebas d'une route peu fréquentée. L'autopsie révéla qu'elle avait été battue à mort après avoir subi des sévices sexuels. L'en-

quête menée pendant plusieurs années ne permit d'identifier aucun suspect¹. » Vingt ans plus tard, en 1989, une jeune femme de 28 ans, Eileen Franklin, retrouvant ce « souvenir refoulé » lors d'une psychanalyse combinée à de l'hypnose, accusa son père du meurtre de Susan, sa camarade d'école, auquel, dit-elle, elle avait assisté. Sur la base de ce seul témoignage, sans autres indices concordants, George Franklin fut arrêté, jugé et condamné à la prison à vie. Lors du procès, « les avocats de la défense se virent interdire par le juge de citer les journaux qui avaient donné, à l'époque du meurtre de la fillette, tous les détails dont Eileen Franklin affirmait personnellement se souvenir comme témoin direct. [...] De plus, les membres du jury n'accordèrent aucune attention particulière aux inconsistances répétées et aux multiples variations de son témoignage. » La seule véracité supposée, confirmée par des experts pys, du « souvenir refoulé », justifia de la condamnation infligée. Et la cour suprême de Californie rejeta l'ultime pourvoi en cassation de G. Franklin en 1993.

Cette façon de donner autorité à une expertise psy, au titre de « la véracité des souvenirs réprimés », la substituant à la recherche objective des preuves, provoqua toutefois le courroux de la cour fédérale qui, en 1995, octroya à Franklin « la protection de l'habeas corpus pour violation de ses droits protégés par la Constitution »... Le jugement fut annulé, et par la suite le ministère public renonça à poursuivre en l'absence de nouvelles preuves. « À l'occasion de la procédure d'habeas corpus, le juge fédéral J. Jensen souligna l'importance du processus judiciaire en observant que "les experts de la santé mentale ne peuvent jamais établir si ledit souvenir est vrai ou faux. Ceci doit être la fonction du procès." »

Les auteurs de l'article évoquent le contexte culturel, épidémique, dans lequel survint cette affaire. « À la fin des années 1980, au moment de l'arrestation de George Franklin, les accusations et les enquêtes policières basées sur la soudaine réminiscence de souvenirs depuis →



longtemps oubliés ou refoulés n'ont rien d'exceptionnel. Pratiquement inconnues dix ans auparavant, les plaintes se sont très rapidement multipliées. [...] L'essentiel de ces accusations dénonce des sévices sexuels subis pendant l'enfance, le plus souvent mais pas exclusivement dans le cadre de rapports incestueux. [...] Poussé à l'extrême, ce mouvement prit rapidement, dans certains cas, la forme d'une croisade [...] où les seules déclarations des jeunes victimes, réelles ou supposées, suffirent à incriminer les parents, traités comme des suspects potentiels. »

Des experts pys établirent la liste des symptômes susceptibles de signaler un passage à l'acte incestueux, allant jusqu'à répandre l'idée, véritable virus épidémique, que « si vous êtes incapables de vous souvenir d'aucune circonstance spécifique, mais si vous avez le sentiment d'avoir subi des sévices, c'est probablement parce que vous les avez subis ». Les mêmes imposèrent le présumé d'une prétendue vertu libératoire en soi de la « parole des victimes », comme celui de la tout aussi prétendue vertu thérapeutique intrinsèque d'une dénonciation de ce type. Les « thérapeutes » ou pseudo-psychanalystes tenants de cette thèse ont ainsi instillé dans la société et la culture la croyance qu'un sujet,

victime réelle ou pas d'un passage à l'acte incestueux, ne pourrait surmonter sa souffrance, se dégager de l'« hydre » de la culpabilité, qu'en intégrant dans le cours de son processus thérapeutique cette dénonciation, accompagnée ou pas d'un processus judiciaire.

Une régression de la psychanalyse

Élisabeth Levy s'étonnait qu'en la matière, « les psychanalystes abandonnent le terrain à des charlatans, en particulier à des charlatane qui se piquent d'expliquer à des adultes désemparés que leurs échecs sont dus à des traumatismes d'enfance refoulés et de convaincre les victimes d'abus réels que leur vie est détruite² ».

Si ce retrait peut tenir pour certains analystes au sage souci de ne pas se précipiter dans le champ de bataille, je crains qu'il soit surtout le signe de la montée en puissance, au sein même du mouvement psychanalytique, d'une psychanalyse empathique, maternalisée. Une psychanalyse qui pour se rendre compatible aux tendances culturelles du temps, a peu ou prou épousé, sinon usiné, les prédicats militants de la nouvelle normativité homosexuelle, justifiant de la déconstruction des digues du droit civil. Cette psychanalyse, limant « ses crocs à venin » (Freud), s'est enfoncée dans cet effacement du complexe d'Édipe déjà signalé par Lacan dans un entretien de

1958 donné à *L'Express*. De cette régression, masquée sous des sophistiques redoutables, comme celle si séduisante et flatteuse de l'anti-dogme, Ferenczi, disciple de Freud, est devenu pour beaucoup la figure tutélaire. Et Madame Roudinesco, toujours à la pointe du progrès, de s'enthousiasmer : « Ferenczi représente le cœur, l'émotion, la sensibilité, la pulsion de guérir permanente. Avec un affect très particulier pour la souffrance. C'est probablement le plus grand clinicien, au sens strict du mot clinique, c'est-à-dire qu'il a une passion pour ses patients³. »

Selon ce courant, Freud, après avoir reconnu la séduction sexuelle réelle subie dans l'enfance comme cause du trauma, aurait fui cette découverte pour de très mauvaises raisons, en la reléguant dans le seul univers du fantasme et de la sexualité infantile. Il aurait voulu en fait se protéger, protéger le père incestueux, et avec lui l'ordre de la bourgeoisie viennoise et le patriarcat...

Les deux scènes du trauma

La distinction de ces deux scènes fut éclairée d'un jour nouveau par Freud lorsque renonçant à expliquer les troubles hystériques par la seule réalité de la séduction

par le père (ou substitut) évoquée par ses patientes, il découvrit que *le refoulement pathogène de la sexualité infantile* était la cause psychique nodale de la névrose et du trauma. Confronté à la permanence de récits et souvenirs de ce type, doutant d'une perversion aussi généralisée des pères, il saisit que ces scènes rapportées dans le cours de l'analyse par ses patientes, si elles ont pu *parfois* exister, peuvent être également le fruit d'une reconstruction fantasmatique, procédant d'un désir infantile inconscient mal sublimé. Prenant la mesure de cette réalité fantasmatique interne, l'éclaircit du mythe de l'Œdipe, de ce qu'il en découvrirait en lui comme en ses patients, il va alors ouvrir une tout autre voie pour se dégager du trauma. Celle qui consiste, via l'élaboration subjective qui accompagne la levée du refoulement œdipien dans le cours de la cure, à s'extraire de l'emprise de son propre fantasme de séduction, et de la culpabilité associée. Mais pour autant, comme le soulignaient Laplanche et Pontalis dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse*, « Freud n'a cessé, jusqu'à la fin de sa vie, de soutenir l'existence, la fréquence et la valeur pathogène des scènes de séduction effectivement vécues par les enfants. »

A contrario, alimentant une croyance aux effets délétères multiples, les charlatans et autres manipulateurs sans rigueur des patients laissent accroire aux sujets concernés que leur souffrance, leur détresse subjective, leur sentiment de culpabilité tiennent au seul réel d'une séduction traumatique vécue, à la seule emprise externe du « monstre ». Ces patients reçoivent de ces pysy sous-analysés des indulgences et des réassurances narcissiques qui peuvent certes les rendre narcissiquement « innocents », mais leur barrent en vérité le chemin de l'élaboration de leur propre désir d'emprise, de domination...

Mais que le lecteur ici m'entende bien : rapporter le sujet, victime ou pas de passages à l'acte incestueux, au mouvement de son désir, ne vise en rien à l'en accuser ou à le placer en quoi que ce soit sur la même ligne de responsabilité que l'adulte abuseur. Renvoyer un sujet aux sources subjectives internes de l'angoisse de culpabilité qui l'accable a dans le champ de la clinique analytique pour seul objet de l'aider à se dégager de cette angoisse qui le fixe dans la scène du trauma. Un chemin analytique qui reste toutefois semé d'embûches, celle en particulier de passages à l'acte venant interrompre l'analyse, et cela d'autant que l'analyste, pour son économie propre, aura cédé aux sirènes de l'anti-œdipisme...

La construction imaginaire de la scène du trauma

Le fantasme incestueux, source de la colle imaginaire à la Mère constitutive de l'humain, s'il n'a pu suffisamment se métaboliser dans la traversée du drame œdipien deviendra, avec sa composante de meurtre, l'origine de cette angoisse de culpabilité. Une angoisse tellement envahissante qu'il pourra dans certains cas

chercher à s'en délivrer en projetant son propre désir inconscient dans le scénario d'une agression sexuelle externe, auquel il se mettra à croire. Et le pire est que quand l'agression sexuelle a eu lieu dans la réalité, un tel sujet peut s'en servir comme d'une défense et d'un refuge, recouvrant sa culpabilité subjective par la culpabilité, elle bien réelle, de l'abuseur. Une véritable clinique analytique consiste alors à faire en sorte que ce recouvrement n'empêche pas le sujet d'accéder à la reconnaissance, *particulièrement entravée par le passage à l'acte de l'abuseur*, de sa propre sexualité infantile refoulée, cause de son angoisse de culpabilité.

Les deux scènes du traitement

Si la psychanalyse ouvre donc un autre abord et traitement du trauma, renvoyant le sujet à sa responsabilité, à son désir, quels que soient les outrages réels qu'il a pu subir ou infliger par ailleurs, les vérités refoulées (jamais *toute la vérité* !) que le cours d'une cure permet de lever ne sauraient être assimilées, même si elles peuvent parfois la redoubler, à la dimension des abus sexuels, incestueux. Et quoique la passion justicière et le manichéisme moral ne veuillent rien en entendre, cette distinction dont le droit, au plan juridique du traitement des faits, et la psychanalyse, au plan non juridique du traitement du subjectif, sont chacun à leur manière comptables, dans le respect de leurs propres limites, demeure une clé d'une protection civilisée de tous les sujets, victimes comme coupables.

Le rôle de l'environnement

Une dernière remarque. Relever le facteur subjectif interne du trauma n'est pas mésestimer les facteurs externes. Tout vécu traumatique, qu'il soit noué à un passage à l'acte réel ou pas, a toujours à voir avec la façon dont, en raison d'un contexte parental symboliquement plus ou moins pervers, défaillant, le sujet s'est trouvé scotché à la représentation fantasmatique d'une scène primitive prédatrice, confusionnelle et/ou violente. Lacan y avait insisté : *le sort psychologique d'un enfant dépend avant tout de la relation qu'entretiennent entre elles les figures parentales*. La privation symbolique d'une représentation fondatrice non faussée, dans laquelle les figures Mère et Père valent comme des figures sexuées, tout à la fois distinctes et liées, demeure la causalité principale d'une souffrance traumatique, névrotique. Une souffrance dont on peut communément observer qu'elle pourra être plus intense pour un sujet n'ayant pas subi d'agression sexuelle, que pour un sujet qui, ayant été suffisamment structuré avant de subir un trauma réel, pourra mieux digérer celui-ci, s'en délivrer, sans en faire une rente. •

1. L. Mayali et J. Samrad, « Entre l'expert et le juge : la science des souvenirs refoulés dans le droit américain », in *Du pouvoir de diviser les mots et les choses* (éd. Pierre Legendre), « Travaux du laboratoire européen pour l'étude de la filiation, vol. 2 », Maison des sciences de l'homme, 1998.
2. « La défaite de la liberté », *Causeur* n° 87.
3. Sur le site de France Culture.



Gad Saad, professeur de sciences comportementales évolutives à l'université Concordia, à Montréal.

GAD SAAD

PORTER DARWIN SUR LES EPAULES

Par Jeremy Stubbs

Ce professeur de l'université Concordia, à Montréal, est l'un des adversaires les plus célèbres – en dehors de la France – du mouvement « woke » et de la « cancel culture ». Il pointe, souvent avec un humour désopilant, les incohérences scientifiques des idéologues transgenres ou néoféministes.

Nous sommes au Sénat canadien en mai 2017. Un homme est assis devant une grande table ronde autour de laquelle se tiennent également des sénateurs et des experts venus discuter d'une proposition de loi. Celle-ci a pour objectif de protéger explicitement les transgenres de toute forme de discrimination, la loi existante ne leur offrant qu'une protection implicite accordée aux minorités en général¹. Notre homme, l'air professoral car il arbore un nœud papillon et des cheveux argentés rejetés en arrière, explique posément à l'assistance que l'humanité représente « *une espèce qui se reproduit par voie sexuelle* » et qui est « *sexuellement dimorphe* », car elle se compose de mâles et de femelles. Ces principes constituent le fondement de l'évolution darwinienne qui est un des piliers de sa propre recherche universitaire. Les progressistes affirmant qu'il existe une multitude d'identités sexuelles (aujourd'hui Facebook en reconnaît 71), l'adoption de la nouvelle loi risque de limiter sa liberté d'enseignement en l'exposant à des accusations de transphobie et de violence systémique. Celui qui parle ainsi s'appelle Gad Saad, « Doctor Saad » selon l'usage anglais, titulaire de la chaire des « sciences comportementales évolutives et de la consommation darwinienne » à l'université Concordia, à Montréal. De

tous ceux qui combattent depuis belle lurette l'esprit « woke » et la « cancel culture », il est de loin l'un des plus déterminés, des plus courageux et – en dehors de la France – des plus connus.

Une victime anti-victimaire

Son dernier livre, *The Parasitic Mind*², paru il y a six mois, sorte de Bible anti-woke, est n° 1 des ventes sur Amazon dans la catégorie « Pathologies ». Sa chaîne YouTube, « The Saad Truth », jeu de mots ironique sur *sad truth* (« la triste vérité »), cartonne avec 200 000 abonnés et, depuis sa création en 2013, a accumulé plus de 1 200 vidéos d'archives. Ses invités comprennent les vedettes du talk-show numérique américain, les anciens humoristes Joe Rogan et Dave Rubin, et le neuroscientifique athée, Sam Harris, sans oublier Douglas Murray, l'auteur de *La Grande Déraison*. Ainsi, Saad se trouve au centre d'un écosystème d'intellectuels anglophones qui résistent farouchement aux nouvelles idéologies totalitaires. Une solidarité particulière le lie à Jordan Peterson, le psychologue de l'université de Toronto, auteur du best-seller, *12 règles pour une vie*³. Devant le Sénat, Saad évoque ce dernier qui, à la suite de son refus d'employer la multiplicité des pronoms personnels exigés par les personnes non binaires, a été menacé de renvoi par son université. Quand un sénateur suggère que Saad minimise le risque de génocide qui planerait sur les transgenres et contre lequel la loi est censée les protéger, celui-ci rétorque qu'il est aussi bien placé que quiconque pour comprendre une telle horreur. Né en 1964 au Liban, juif arabophone, il est obligé de fuir son pays natal avec sa famille, en 1975, au moment de la guerre civile. Lors d'un retour au Liban en 1980, ses parents sont kidnappés et pris en otage pendant plusieurs jours. Éternellement reconnaissant à son pays d'adoption, le Canada, il profite pleinement de toutes les opportunités d'épanouissement intellectuel qu'offre cette société libérale et accueillante. Son parcours est éminemment interdisciplinaire. Après une licence en maths et informatique et un MBA, il se tourne vers la psychologie, attiré →

par un domaine en développement, la psychologie évolutionniste, qui se penche sur l'influence qu'exerce la biologie, en même temps que la société, sur nos comportements. Bardé de diplômes, Saad finit par créer sa propre discipline, la « consommation darwinienne ». Il s'agit d'étudier, par exemple, le rôle de nos hormones et de nos rituels d'accouplement dans nos achats et nos échanges de cadeaux⁴. Bien qu'étant une personne « de couleur » et un ex-persécuté, Saad ne s'est jamais réclamé d'un statut de victime. Pour lui, la meilleure réponse à l'obscurantisme et à l'injustice est la science. Mais aujourd'hui, c'est justement la science qui est menacée dans ses fondements et dans sa pratique.

L'infectiologie des idées pathogènes

Depuis longtemps, Saad s'évertue à relever tous les cas d'abus idéologique de la science, dont l'absurdité est aussi contagieuse que mortifère. En 2019 au Canada, une campagne publicitaire sur les risques du cancer du col de l'utérus est illustrée par l'image d'une femme trans, c'est-à-dire un homme sur le plan physiologique : la biologie humaine est tout simplement niée. En 2016, des adeptes de la « glaciologie féministe » déclarent dans une revue universitaire qu'une perspective non patriarcale donnera lieu à « une science et à des interactions entre l'humanité et la glace plus justes et équitables ». Les généralisations à l'emporte-pièce remplacent l'analyse physique. Pour nombre de chercheurs progressistes, l'hétérosexualité est une pure construction sociale, manigancée par le patriarcat, tandis que l'orientation homosexuelle est présentée comme innée. L'objectivité est rejetée comme une invention d'hommes blancs.

Saad cherche justement des réponses scientifiques à tant d'absurdités. Il considère ces idées comme de véritables pathogènes qui envahissent notre organisme et affaiblissent notre capacité à nous adapter à la réalité. Les meilleurs anticorps sont les enseignements de la psychologie évolutionniste. Outre-Atlantique aujourd'hui, le monde des jeunes est rempli de *trigger warnings*, d'avertissements qui préviennent les personnes psycho-



Rachel McKinnon (aujourd'hui connue sous le nom de Veronica Ivy), première championne du monde transgenre en cyclisme sur piste, pour la tranche d'âge des 35-44 ans, Manchester, 19 octobre 2019.

logiquement fragiles qu'un film, une série télé, un livre ou un cours universitaire pourrait leur rappeler un traumatisme et les plonger dans la détresse. Saad cite des études empiriques qui montrent que ces avertissements sont peu efficaces, inhibent le développement de la résilience et rendent les gens encore plus vulnérables. La sensibilité générale est tellement à fleur de peau qu'un supermarché anglais a été obligé de rebaptiser un sandwich au poulet fumé dont le nom contenait le mot « gentleman » : les femmes se sentiraient insultées, rebutées par cette appellation. À partir d'autres analyses, Saad explique la situation actuelle par une baisse du

seuil de sensibilité à des stimuli négatifs chez beaucoup de gens. En 2016, le Premier ministre canadien, Justin Trudeau, trouve que le terme de « génocide » est trop fort pour qualifier les pires crimes de l'État islamique ; trois ans plus tard, il considère que c'est le mot juste pour décrire le fait que plus de femmes indigènes sont assassinées (principalement par des hommes indigènes) que les autres femmes. Le curseur se déplace. Saad relie cette hypersensibilité à un autre élément pathologique, le syndrome de Munchausen. Ceux qui en sont atteints, comme le suggère le nom du mythomane légendaire, cherchent à attirer l'attention et la sympathie des autres par les histoires qu'ils racontent sur eux-mêmes. Aujourd'hui, des groupes entiers seraient atteints de ce que Saad appelle le « Munchausen collectif ». Au fond, il s'agit d'une pathologisation d'un de nos comportements d'animaux biologiques, le *virtue signaling*, en français la « vertu ostentatoire ». Si la queue du paon est inutilement voyante, c'est qu'elle signale aux femelles que ce mâle ne craint pas les prédateurs : il est fort et fera un bon partenaire. Par d'autres signaux qu'ils échangent, les humains montrent aussi qu'ils sont aptes à la procréation par leur force, leur fidélité ou leur fiabilité – en d'autres termes, leur vertu⁵. Le problème aujourd'hui est que la définition de celle-ci a changé : pour être vertueux, il faut être une victime ou manifester une empathie ostentatoire avec une catégorie de victimes reconnue par la société.

Comment répondre à cet environnement moralement aseptisé, à cette hypocrisie rampante ? Par un autre anticorps, celui de l'humour satirique que Saad pratique allègrement dans toutes ses vidéos. En 2018, quand la femme trans, Rachel McKinnon, aujourd'hui connue sous le nom de Veronica Ivy, gagne un championnat de cyclisme féminin, Saad, qui avoue être en surpoids, annonce qu'il est « transgravitationnel » : le poids avec lequel il s'identifie est inférieur à ce que dit son pèse-personne. Tout individu qui le contredirait serait coupable de « grossophobie ». Certes, les sabots ici sont très gros, mais c'est justement ce qui importe, car il s'agit d'habituer les gens à des idées un peu choquantes afin de les endurcir, de les réadapter à la réalité rugueuse. De manière ostentatoirement masculine, Saad répète que, dans la vie, il faut faire preuve de « force testiculaire », expression qu'il n'a pas craint de prononcer devant le Sénat.

Le culte de l'inculture

Pour expliquer ces combats idéologiques, qui débordent largement le monde académique, il faut remonter aux conférences prononcées en 1959 par le romancier et chimiste anglais Charles Percy Snow, publiées sous le titre *Les Deux Cultures*⁶. Snow était bien placé pour observer la scission au sein de l'université et ses répercussions sur toute l'intelligentsia anglophone. D'un côté, les sciences naturelles, voire dures, qui s'occupent de tout sauf de la culture ; de l'autre, les humanités qui s'occupent de tout ce qui est humain sauf de la biologie.

Les deux camps se regardaient avec méfiance, parfois mépris. On peut ajouter que les facultés de lettres, malgré leur morgue, souffraient d'un complexe d'infériorité face aux sciences dont la réussite à expliquer l'univers et à propulser les progrès technologiques impressionnait le public et attirait les fonds. Les littéraires ont donc cherché pour leurs recherches une source de légitimité qui réside moins dans la réalité extérieure que dans l'esprit du chercheur. D'où l'engouement à partir des années 1970 pour la « Théorie », alimentée par les gourous français les plus arrogants et abscons, de Lacan à Badiou, qui renforce le cloisonnement entre ceux qui étudient la nature et ceux qui étudient la société. Les sciences dites sociales restent au milieu des deux camps, tiraillées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Au début du xx^e siècle, ce qui reste des différents courants de la Théorie est regroupé sous l'étiquette de l'un d'entre eux, le « postmodernisme », qui désigne désormais la doctrine selon laquelle la vérité est relative et la notion de réalité objective n'est qu'une fiction⁷. Pour les postmodernes, la notion de nature humaine n'existe pas : à sa naissance, l'esprit humain est une table rase sur laquelle la société peut écrire n'importe quoi. Ce refus de toute intrusion de la biologie dans le royaume de la psyché humaine est combattu par certains, dont le psychologue canadien de Harvard, Steven Pinker, mais en vain⁸. L'idéologie « woke » qui sévit aujourd'hui considère que tout chez l'être humain, y compris le genre, les différences sexuelles et la race (surtout la blanche), est le produit d'une construction sociale. Nous sommes ainsi dotés d'une liberté illusoire qui, en apparence, nous émancipe de notre corps et du monde animal. Comme l'attitude postmoderne chez les universitaires et autres intellectuels est depuis longtemps associée à des politiques de gauche, voire d'ultra gauche⁹, son objectif ultime est un bouleversement total de notre mode de vie.

C'est dans ce contexte que Saad acquiert une dimension providentielle : en combinant l'étude de nos comportements et l'évolution, il nous aide à rapprocher les sciences dites humaines et celles dites naturelles et, au-delà de tout réductionnisme déterministe, à réconcilier l'homme, cet animal qui se prend pour un ange, avec sa propre biologie. •

1. La « Loi modifiant la loi canadienne sur les droits de la personne et le Code criminel », adoptée le 19 juin 2017.
2. *The Parasitic Mind: How Infectious Ideas are Killing Common Sense*, Regnery, 2020.
3. *12 règles pour une vie : un antidote au chaos*, Michel Lafon, 2018.
4. Gad Saad, *The Consuming Instinct, Prometheus*, 2011 ; *Evolutionary Psychology in the Business Sciences* (dir. Gad Saad), Springer, 2011.
5. Geoffrey Miller, *Virtue Signaling: Essays on Darwinian Free Speech*, Cambrian Moon, 2019.
6. *Les Deux Cultures (suivies de Supplément aux Deux Cultures et État de siège)*, Les Belles Lettres, 2021.
7. Alain Sokal, *Pseudosciences et postmodernisme : adversaires ou compagnons de route ?*, Odile Jacob, 2005.
8. Steven Pinker, *Comprendre la nature humaine*, Odile Jacob, 2005.
9. Paul R. Gross, Norman Levitt, *La Superstition supérieure : la gauche universitaire et ses querelles avec la science*, Heurstonne, 2021.

LÉGION ÉTRANGÈRE

LE MÂLE

DU PAYS



46

Légion étrangère,
le chant d'honneur

Élisabeth Lévy

62

Colonel Nicolas Meunier
« Ces étrangers nous donnent
une leçon d'identité »

Propos recueillis par Élisabeth Lévy

64

La France au Sahel, quels
objectifs pour quelle guerre ?

Cyril Bennisart





« Dans la troupe, y'a pas de jambe de bois. » À Carpiagne, comme dans tous les régiments de la Légion, on apprend le français en chantant au pas.

LÉGION ÉTRANGÈRE

LE CHANT D'HONNEUR

Par Elisabeth Lévy
Reportage photo : Stéphane Edelson

L'histoire de la Légion est inséparable de celle de la France. Ce corps d'élite régi par un code d'honneur compte plus de 8 000 volontaires étrangers placés sous le commandement de 450 officiers français. Des guerres coloniales aux combats contre l'État islamique au Mali, ces durs à cuire sont unis par les mêmes idéaux, discipline, amour du chef et surtout : la mission quoi qu'il en coûte. Une grande famille avec ses rites, ses mythes et ses coutumes. Reportage au 1er REC à Carpiagne.



Le vaste plateau de Carpiagne domine le paradis des calanques.

C'est un défi à l'époque. Une anomalie – une insulte pour certains. Pas seulement parce que c'est un phalanstère d'hommes bagarreurs et disciplinés, sentimentaux et endurcis, épris d'aventure et nostalgiques de la terre maternelle. Ni parce que c'est un univers vertical sous le règne de l'horizontalité – l'existence même de l'armée repose sur l'idée qu'il y a quelque chose de plus grand que l'individu. Ce qui fait de la Légion étrangère une survivance et une résistance, c'est le rapport de piété et de sacralité qu'elle entretient avec un passé mythifié. La première chose qu'apprend le nouvel engagé tout juste arrivé d'Ukraine, de Chine ou de Madagascar à Castelnaudary, où le 4^e régiment étranger assure l'instruction des futurs légionnaires, c'est qu'il doit se montrer digne d'une longue chaîne généalogique. Et s'il est prêt à mourir, c'est d'abord pour son chef et ses camarades, autrement dit pour la Légion, ensuite seulement pour la France. La devise de l'institution, *Legio Patria nostra*, « la Légion notre patrie », rappelle que, si tout homme a deux patries, la sienne et la France, tout légionnaire en a trois. Comme il a plusieurs pères. La verticalité s'y décline dans la grammaire de la filiation. Pour tous, le Comle, le commandant de la Légion, dont le quartier général est établi à Aubagne,

est le Père Légion. Lors de ma première visite, en juillet 2019, le général Denis Mistral (qui a laissé son poste en juillet 2020 au général Alain Lardet) résumait ainsi le lien hiérarchique : « *Commander en père, obéir en fils.* » Avec un objectif : « *Donner à la France une troupe qui ne fera jamais défaut.* »

Entrer à la Légion, ce n'est pas seulement s'approprier une histoire, c'est vivre avec elle. Il y est inconcevable de déroger aux traditions, symboles et rituels qui rythment la vie légionnaire, rappellent les heures glorieuses, comme la bataille de Camerone en 1863 (voir encadré), ou les menus faits de l'existence légionnaire. Tout est cérémonial. Ainsi le rituel de la poussière où l'on verse une gorgée de vin dans les verres rappelle la vie du désert, quand le sable collait au fond des quarts. On dirait une prière, dirigée par le plus gradé, l'assistance répondant par des beuglements et des gestes parfaitement synchronisés. Et ça se termine par « Tiens, voilà du boudin ! », entonné avec le plus grand sérieux et un respect pointilleux du rythme. Quant au coup de poing assené par un officier au légionnaire qui prend du galon, peut-être vise-t-il à rappeler qu'en des temps pas si anciens, les fautes disciplinaires se réglaient souvent par un cassage de gueule infligé par le supérieur et accepté par le légionnaire. →

Pour ajouter à l'anachronisme, et à la mauvaise réputation, la légende de la Légion étrangère s'est largement écrite dans l'aventure coloniale, et plus encore dans les conflits sanglants de la décolonisation. Elle est fondée en 1831 par Louis-Philippe, au moment où les armées se nationalisent, c'est-à-dire qu'elles cessent d'être des légions étrangères (au sein des armées napoléoniennes, on parle plus allemand que français). Il s'agit alors de doter la France d'un corps expéditionnaire en Algérie. D'après un officier, elle agrège, outre des mercenaires, les Gilets jaunes de l'époque. Après moult péripéties, incluant la vente de la Légion à l'Espagne en 1837 et la création d'une deuxième Légion étrangère qui combat la première, elle participe aux guerres du Levant et aux guerres mondiales, y compris à la drôle de guerre : le GRDI 97 (groupe de reconnaissance de division d'infanterie), constitué de légionnaires du 1^{er} et du 4^e régiments étrangers de cavalerie – c'est-à-dire de combat blindé depuis 1929, date de la dernière charge à cheval –, y perd deux tiers de ses effectifs, dont le chef de corps qui meurt avec ses hommes. Dès 1943, les légionnaires reprennent le combat en Tunisie face à l'Afrika Korps de Rommel, puis participent, à partir de la Provence, à la libération de la France... jusqu'en Autriche. Viendront ensuite les guerres d'Indochine. Entre 1945 et la chute de Diên Biên Phu, plus de 10 000 légionnaires sont morts dans les rizières indochinoises – tout légionnaire a lu *Par le sang versé*, de Paul Bonnacarrère, qui raconte cette histoire épique et effroyable. Une proportion notable de ceux qui se firent trouer la peau pour défendre l'Empire français étaient des anciens de la Wehrmacht, parfois de la SS, aussi nombre de chants consignés dans le livret vert et rouge que possèdent tous les légionnaires sont-ils des romances sirupeuses en allemand. Ils communient avec les Russes dans

l'anticommunisme. Plus tard, la majorité des officiers du 1^{er} REC (régiment étranger de cavalerie, c'est-à-dire de combat blindé) choisissent le quarteron putschiste d'Alger. Seuls deux hommes seront sanctionnés dont le chef de corps, le colonel de la Chapelle qui couvrira ses légionnaires et déclarera à son procès : « *Une politique se juge à ses résultats, pas l'honneur.* » Contrairement, au 2^e REC, le 1^{er} REC échappera à la dissolution, probablement grâce à l'intervention de Pierre Messmer.

Aujourd'hui, la Légion étrangère est une troupe combattante d'élite de l'armée française, qui compte plus de 9 000 volontaires étrangers (ou Français recrutés sous une nationalité d'emprunt) placés sous le commandement de 450 officiers français. Une épopée résumée par le général Mistral le 24 juillet 2020 dans son vibrant discours d'adieu : « *En cent quatre-vingt-huit ans, cet habile et utile regroupement d'étrangers, soudards, demi-soldes oisifs et encombrants, envoyé en Algérie pour un dessein colonial, est devenu un monument de l'Histoire, du patrimoine et de la culture françaises qui, du haut de ses 40 000 âmes tombées au champ d'honneur, rassemble dans le cœur des Français et de millions de gens à travers le monde les valeurs les plus belles et les plus admirables.* » À la Légion, on a le lyrisme facile, mais pas ce lyrisme agaçant qui est l'étendard de la pureté morale, ni cette exaltation de commande qui fait endimancher les mots. Plutôt une révérence naïve, une envie de s'identifier à plus grand que soi, une croyance dans des vertus ringardisées – héroïsme, fidélité, droiture. Et puis, comme me l'a confié un officier, « *on y parle plus de la mort qu'ailleurs* ». Il est vrai qu'on meurt moins en OPEX (opérations extérieures) qu'en Indochine, la guerre aussi a changé. Mais en s'engageant, chacun accepte par avance le « sacrifice suprême », expression qui figure d'ailleurs noir sur blanc

dans le contrat de tous les militaires.

En mai, le 1^{er} REC a perdu deux hommes au Mali.

Deux mois plus tard, leurs camarades sont de retour à Carpiagne, le camp de 1 500 hectares où le « Royal étranger », surnom donné au REC en souvenir de son lointain prédécesseur fondé par Louis XIV, a élu domicile en 2014, après trente-sept années passées à Orange. L'immensité est idéale pour les exercices de tir. En revanche pour s'entraîner aux manœuvres sur blindés, les cavaliers doivent se rendre à Canjuers ou à Djibouti. Sur ce vaste plateau provençal de rocaïlle et de broussaille dominant le paradis des calanques, les immeubles propres de quatre étages qui abritent les baraquements semblent minuscules, comme un rappel de la petitesse humaine.



Y'a pot chez les sous-offs.



Le chef Fabien, 35 ans, dix-sept ans de Légion, quelques semaines après son retour du Mali. « Si je meurs au combat, c'est que j'aurai accompli ma mission sur terre. »

« Au combat, tu agis sans passion et sans haine »

Ce jour-là, des hommes du premier escadron – les « Romains à crête » – achèvent de ranger les armes¹. Démontage, nettoyage, empilage dans des caisses qui sont vérifiées et enregistrées à l'armurerie : le ballet est parfaitement réglé, sous le commandement du chef Fabien (pour maréchal des logis-chef, l'équivalent d'un sergent-chef), 35 ans, dont dix-huit de Légion étrangère. Un père et un frère légionnaires. Pas très grand, boule à presque zéro, format râblé et musclé, habitué de la fonte et joueur de rugby. Encore un drôle de mélange, un soldat sans états d'âme avec un petit quelque chose du mauvais garçon qu'il aurait pu être. Selon ses dires, bagarreur et fervent croyant. « *Il faut avoir peur de quelque chose, savoir s'agenouiller devant une suprématie.* » Pendant que ses gars poursuivent l'inventaire des dernières caisses, il surveille, rectifie, taquine, houspille, tout en évoquant le Mali. « *Une belle opération* », dit-il, les yeux brillants. Comprenez « avec de vrais combats ».

Fabien n'aurait pas dû être déployé. Alors que les forces nigériennes et maliennes avaient perdu beaucoup d'hommes lors d'attaques de casernes, il a été décidé, au sommet de Pau du 13 janvier 2020, d'envoyer des troupes supplémentaires dans la zone des trois frontières.

Le capitaine Beaudoin, 32 ans, commandait le PRI 1 (peloton de recherches et d'intervention), constitué de 174 hommes, dont 110 du REC, qui opérait dans la région de Ménaka. Un bon cocktail de jeunes et d'anciens. « *Notre but était de reprendre l'offensive, de chasser l'ennemi de ses zones refuges. Nous avons jumelé nos sections avec les Nigériens qui n'ont pas notre capacité de manœuvre, mais connaissent le terrain. Ils étaient très motivés pour défendre leur pays et venger leurs camarades.* »

C'est dans l'un des accrochages avec des groupes de l'EIGS (État islamique au Grand Sahara) que le légionnaire Kévin Clément a perdu la vie le 4 mai. Lui aussi, fils et frère de légionnaire. Sur les photos, il a l'air d'un ado candide, malgré ses 21 ans. Son véhicule avait pris en chasse une moto ennemie qui leur a tiré dessus. Fabien raconte : « *Quand le sergent a donné l'ordre à Clément, derrière lui, de répondre à la radio, il s'est rendu compte qu'il était touché : une seule balle dans la zone de l'œil. On l'a évacué en même temps qu'un des deux terros.* » C'est le septième et dernier article du code d'honneur que tout légionnaire apprend par cœur : « *Au combat, tu agis sans passion et sans haine, tu respectes les ennemis vaincus, tu n'abandonnes jamais ni tes morts, ni tes blessés, ni tes armes.* » Ni le légionnaire ni le terroriste n'ont survécu. « *Bien sûr, c'est difficile,* poursuit Fabien. *La veille, on parlait avec un petit Alsacien plein de* →

vie. Mais on est repartis au feu. On a fait des prisonniers et des morts. Et évidemment que je repartirai si on m'en donne l'ordre. Si je meurs, c'est que j'aurai accompli ma mission sur terre. »

Trois jours plus tôt, le régiment avait déjà perdu l'un des siens, le brigadier Dmytro Martynyok. Le 23 avril, il conduisait un camion-citerne sur la route allant de Ménaka à Gao quand une mine a explosé. Dans un état plus que critique, il s'est bagarré plusieurs jours avant de mourir le 1^{er} mai.

À Carpiagne, ses camarades restés à l'arrière accompliront un miracle : en pleine épidémie de Covid, alors que les liaisons aériennes sont presque suspendues, ils réussissent à faire traverser quatre frontières à sa famille ukrainienne pour qu'elle puisse assister à l'hommage aux deux soldats présidé par Florence Parly le 8 mai.

« Ça a plus de sens que de mourir en tombant d'une échelle »

Le légionnaire ne pleure pas ses morts, il les honore. Pour leurs camarades du « 2 », ça signifiait repartir au feu. Le capitaine Beaudoin est arrivé sur les lieux quelques minutes après que Kévin Clément a été touché : « *Pour un chef, perdre un homme, c'est ce qu'il y a de pire. Mais deux heures plus tard, le chef de corps m'a dit : "Vous repartez." C'était le plus grand honneur qu'on puisse me faire. Et c'est ce qui m'a rendu vraiment fier de mes légionnaires : ils sont repartis au combat. Ils ont fait leur métier.* » La mission, premier article de la foi légionnaire. La mission quoi qu'il en coûte : « *Ce qui rend notre boulot fabuleux, c'est le risque,* murmure le capitaine Henri, qui commandait l'escadron de Martynyok. *Ça a tout de même plus de sens de mourir au combat qu'en tombant d'une échelle.* » Aussi, avant de quitter la Légion étrangère, tout officier se fait photgraphier devant le monument aux morts érigé au quartier général à Aubagne et surmonté de la célèbre

mappemonde noire. La « boule », comme on l'appelle, a été inaugurée en 1931, à Sidi Bel Abbès, pour le centenaire de la Légion et installée à Aubagne en 1962.

Fin août, les hommes du deuxième escadron et leurs officiers ont fait le voyage à Abelcourt, le village de Haute-Saône où était né Kévin, pour assister au dévoilement de son nom sur le monument aux morts. Et surtout pour entourer ses proches. Il y avait même, selon un article de *Marianne*, une bande de motards venus de toute l'Europe sur leurs Harley, des membres du « Béréet vert Brotherhood », une confrérie d'ex-légionnaires devenus *bikers* dont beaucoup ont servi avec Jean-Marc, le père de Kévin.

L'école de la deuxième, voire de la troisième chance

À Carpiagne, la deuxième chose qui frappe après la beauté âpre du paysage, c'est la langue singulière qu'on y parle, un mélange de parler militaire un brin désuet, d'ordres vociférés et d'argot de partout – le tout teinté d'accents du monde entier, y compris de Marseille. Sans oublier d'innombrables sigles et acronymes, que l'armée affectionne particulièrement, comme s'il fallait que toute situation humaine puisse se décliner en quelques lettres.

Ce qui distingue la Légion du reste de l'armée, c'est le légionnaire. La pâte humaine, comme le dit le colonel Meunier, chef de corps du REC (voir entretien pages 62-65). L'identité légionnaire conjugue deux signifiants habituellement disjoints : l'armée et l'étranger. Les 8 800 légionnaires sont étrangers ou recrutés à titre étranger : pour augmenter la proportion de francophones, on admet les candidats français à qui la Légion fournit une « identité déclarée » et une nationalité de substitution. Frédéric de Tarentec est devenu Frank de Montréal. Le chef Fabien s'est engagé sous passeport monégasque. Il a retrouvé son nom de baptême trois ans plus tard, →

Camerone, la Pâques légionnaire

Pour un légionnaire, avant d'être un lieu, Camerone est une date. Chaque 30 avril, où qu'ils soient, les légionnaires commémorent l'exploit accompli en 1863 par leurs prédécesseurs de la 3^e compagnie du régiment étranger. Ce jour-là, 62 légionnaires, commandés par le capitaine Danjou et deux officiers, résistent des heures durant à 2 000 soldats mexicains dans cette bourgade située dans la province de Veracruz. Neuf survivront. L'objectif est de protéger un convoi de ravitaillement des troupes françaises qui assiègent Puebla. Et le convoi passe. Ce qui n'empêche pas l'expédition

mexicaine de Napoléon III de finir en désastre. Si cet épisode somme toute mineur d'une guerre absurde, dans laquelle Napoléon III s'est mis en tête d'établir un gouvernement à sa botte au Mexique, est devenu légendaire, c'est bien sûr à cause de l'héroïsme sacrificiel de ces hommes, mais aussi parce qu'il est la parabole du dogme légionnaire : la mission, quoi qu'il en coûte. Le convoi est passé.

Au 1^{er} REC, les festivités s'étalent du 23 avril, date de la Saint-Georges, patron du régiment, à Camerone. Cette année, cette semaine sainte des légionnaires-cavaliers devrait avoir un éclat particulier car le REC, fondé en 1921 à Sousse, en Tunisie, célèbre son centenaire. Pour Camerone,



Le capitaine Beaudoin, chef du premier escadron, commandait le groupe d'intervention auquel appartenait Kévin Clément. « Ce qui m'a rendu fier de mes hommes, c'est qu'ils sont immédiatement repartis au combat. »

une prise d'armes aura lieu pour la première fois sur le Vieux-Port de Marseille.

Quelques mondanités destinées à lever des fonds ont déjà été annulées pour cause de Covid, dont le cocktail organisé en l'honneur de « Marraine ». Née Leïla Hagondokoff, issue d'une famille princière du Caucase, arrivée en France en 1934 et devenue la comtesse Ladislav du Luart, cette Russe fantasque et intrépide est la seule femme à avoir été nommée légionnaire d'honneur en 1943, puis brigadier-chef d'honneur en décembre 1944. Elle a été là lors de tous les grands moments du REC – et certains chefs de corps se rappellent avec des sentiments mêlés ses arrivées tourbillonnantes quand elle exigeait

la levée de toutes les punitions. C'est notamment pour poursuivre son action en faveur des blessés et des anciens que le régiment fait appel aux dons. Si vous voulez faire acte de solidarité envers ces étrangers qui se battent pour nous, n'hésitez pas (www.royaletrangercentenaire.fr).

Pour le régiment, ce centenaire sera l'occasion de se retrouver et de porter haut les traditions légionnaires. Les 24 et 25 avril, le public pourra profiter de deux journées portes ouvertes avec exposition de blindés et reconstitution d'un hôpital de campagne, qui se concluront par l'événement à ne pas rater, le Bal du légionnaire, dont le clou est l'élection de « Miss Képi blanc ». Un genre de repos des guerriers. • **EL**



L'adjudant Sergueï a quitté l'Armée rouge pour la Légion. Plusieurs fois décoré, il est devenu français « par le sang versé », procédure instaurée en 1999. La formule se réfère à un poème de Pascal Bonetti, où il est question d'un « étranger devenu fils de France, non par le sang reçu mais par le sang versé » (Le Volontaire étranger, 1920).

en passant sous-officier. Le capitaine Emmanuel de Nedde, spécialiste d'histoire de la Légion, s'est engagé avec un passeport suisse il y a dix-sept ans : « *Je voulais donner un sens à ma vie.* » Tant que le légionnaire respecte son propre anonymat, la Légion le protège. Il y a quelques années, l'un d'eux, recherché pour un casse, a quitté le régiment entre deux gendarmes : il avait donné son nom d'emprunt à sa mère, qui l'a naïvement fourni aux enquêteurs.

Cependant, la majorité des légionnaires sont de « vrais étrangers » – et pour beaucoup des adultes qui ont passablement roulé leur bosse. Certains ont des problèmes de drogue. Beaucoup viennent de familles chaotiques, quand nombre de leurs officiers, issus de Saint-Cyr, incarnent à la perfection la famille militaire classique, catho et nombreuse.

La Légion est l'école de la deuxième chance, voire de la troisième : on peut s'y engager jusqu'à 40 ans, quand la limite est 29 ans pour l'armée de terre, et y progresser tout au long de son service. Elle offre une nouvelle vie, parfois une nouvelle identité à quiconque veut repartir de zéro après un accident de parcours. Certes, le temps où l'on venait purger par le sang un passé criminel est

révolu. S'il y a des légionnaires en délicatesse avec la justice, c'est plutôt pour une faillite, des embrouilles avec le fisc... ou avec une ex-épouse. « *On était moins regardants quand on envoyait des gens mourir en Indochine* », admet un officier. Certes. Mais il est toujours un peu incongru de demander à un légionnaire pourquoi il s'est engagé, aussi ne saurai-je pas comment un patron du CAC 40 italien est devenu officier au REC.

Aujourd'hui, la Légion vérifie, autant qu'elle le peut, la véracité des histoires racontées par les candidats. Chaque légionnaire fait l'objet d'un suivi constant pour évaluer son esprit de cohésion, sa fidélité, son adhésion aux valeurs de l'institution. L'objectif étant évidemment de ne pas recruter d'ennemis, d'autant que c'est aux légionnaires qu'incombe la sécurité de nos installations militaires extérieures. Le scénario catastrophe des cadres de l'institution, c'est un légionnaire qui retourne son arme contre ses camarades. Cela s'est produit notamment entre les deux guerres mondiales, avec des Allemands. Au doigt mouillé, on a l'impression que les recrutements venus de pays musulmans se font plus rares. Si c'est un choix, personne, bien sûr, n'en fait état.

De l'Armée rouge à la Légion

Cependant, le plus souvent, le légionnaire vient chercher une nouvelle patrie parce que la sienne est en proie au chaos ou à l'effondrement économique. Aussi le recru-

tement épouse-t-il les soubresauts de la géopolitique mondiale. Le 1^{er} REC est fondé en 1921 avec des soldats et des officiers issus des armées russes blanches, notamment celle de Wrangel, qui arrivent à Bizerte. Ce sont eux qui insufflent au régiment l'esprit cosaque, perpétué aujourd'hui par des recrues mongoles ou kazakhes. C'est ainsi qu'un général des armées tsaristes pouvait se retrouver simple légionnaire.

Dans les années 1980, la Légion voit affluer des soldats britanniques, limogés de l'armée après la guerre des Malouines, dans les années 1990, des soldats perdus de l'ex-Union soviétique. Au REC, on se souvient d'un ancien commandant de sous-marin qui voulait payer les études de ses enfants. L'adjudant Sergueï, 51 ans, qui s'est engagé en 1996, après avoir quitté l'Armée rouge. « *Après 1991, l'Union soviétique était devenue trop petite pour moi.* » Il est tombé sur un encart de journal proposant des informations sur la Légion étrangère contre trois roubles. On lui a envoyé *Képi blanc*. Il est arrivé en France avec trois phrases en poche dont « je cherche des femmes », et les aventures de Monte-Cristo dans la tête. Et l'aventure a commencé. « *Après l'Armée rouge, je pensais que ce serait assez pépère.* » En réalité, Sergueï a collectionné les missions de combat, notamment en Afghanistan. Il a été décoré trois fois. « *Je fais mon boulot. À la Légion, nous avons les armements, les équipements. Nous sommes plus protégés qu'un civil lambda.* » En 2005, il est devenu français, sans doute « par le sang versé », vu ses états de service. Une procédure qui, curieusement, existe seulement depuis 1999. Par ailleurs, après cinq ans d'engagement, les légionnaires peuvent demander leur naturalisation, après avoir obtenu du Comle un certificat de bonne conduite, mais seule une minorité le fait.

Le fils de Sergueï est élève au lycée militaire. Mais, même français, un Russe n'oublie jamais la Russie où il va

chaque année. « *J'ai passé toute ma jeunesse dans un pays bien structuré, pauvre mais heureux. J'adore la France, mais je regrette qu'il y ait trop d'individualisme.* »

147 nationalités, un seul drapeau

Bon an mal an, 7 000 à 8 000 personnes se présentent dans les bureaux de présélection de Nogent et d'Aubagne. En 2018, 1 200 ont été admis à Castelnaudary où les instructeurs ont quatre mois pour en faire des combattants qui sont ensuite affectés dans l'un des 11 régiments de la Légion – infanterie, génie ou cavalerie. Aujourd'hui, il y a pas mal de Sud-Américains, Brésiliens notamment. On compte aussi de forts contingents de Malgaches, de Népalais, d'Ukrainiens et même de Chinois, dont on imagine l'effort qu'ils doivent fournir pour apprivoiser notre langue. En effet, si une bonne condition physique est évidemment requise et développée par force d'exercices, c'est l'apprentissage du français qui transforme en frères d'armes des hommes dont les parcours, les imaginaires et les attentes sont par nature hétérogènes. La ritournelle des ordres, gestes, chants et rites qui rythme les journées fait office de cours de langue et de culture françaises.

Des soldats de 147 nationalités combattant ensemble pour un pays qui n'est pas le leur, c'est une sorte de prouesse anthropologique. Surtout si on rappelle que ce sont parfois les ennemis jurés de la veille. Au demeurant, aucun légionnaire ne peut être contraint de se battre contre les compatriotes. Pendant « Tempête du désert » (la première guerre du Golfe, en 1991), Rachid devenu Robert a demandé à rester en base arrière.

Et puis, il y a les questions religieuses auxquelles, ces dernières années, le commandement de la Légion est plus attentif. « *Dès qu'ils parlent d'eux, ils parlent de religion* », observe un officier qui auditionne les candidats. Le régiment comprend quatre aumôniers, protestant, orthodoxe, musulman et bien sûr le *padre* catholique, figure connue de tous. « *Tous savent qu'ici, il n'y a pas de place pour les particularismes* », poursuit l'officier. La liberté de culte passe après les exigences du service. Pas de menus spéciaux ni de dispense pour les fêtes religieuses. Mais au-delà des règles, le patrimoine culturel de la Légion est d'abord chrétien. Pour Noël, les légionnaires construisent une crèche. Il peut même arriver que ce soit un musulman qui porte l'Enfant Jésus.

Bien sûr, il y a des frottements, des blagues, des préjugés qui dans le civil feraient hurler au racisme et qui se règlent ici par une bière au club, les bars improvisés aux sièges des escadrons. Les Slaves n'aiment pas beaucoup les Noirs. Les Noirs s'entraçassent de racisme. « *Nous devons lutter contre le communautarisme et le racisme* », reconnaît l'officier. La recette doit marcher parce qu'au combat, ils se feraient tous tuer les uns pour les autres.

Il est vrai que la mondialisation a réduit les écarts culturels. « *Il y a vingt-cinq ans,* observe l'officier- →



Kévin Clément et Dmytro Martynouk ont perdu la vie au Mali. À la Légion, on ne pleure pas ses hommes, on les honore.



Derrière le colonel Nicolas Meunier, chef du 1^{er} REC, on voit l'étendard du régiment. Outre le nom des grandes batailles où il s'est distingué, Camerone (1863), Colmar (1945), l'Indochine..., on y lit la devise de la Légion étrangère « Honneur et Fidélité » – celle de l'armée de terre est « Honneur et Patrie », tout est dans cette nuance.

recruteur, les Roumains, les Tchèques semblaient venir d'une autre planète. Aujourd'hui, ils sont tous connectés et le plus pauvre des Népalais arrive avec sa PlayStation. » Et puis, surtout dans leurs premières années, ils ont en commun d'être déracinés, souvent sujets au cafard. Chez beaucoup de légionnaires, il y a une fleur bleue qui sommeille et qui se réveille les jours d'hiver, quand le ciel est trop bas et les tâches trop répétitives.

Loin de leur famille, les légionnaires n'ont le droit d'en fonder une qu'après trois ans de service, et avec l'autorisation de la hiérarchie – sauf s'ils sont passés sous-off : c'est seulement après ce délai qu'ils sont autorisés à se marier. Et c'est seulement depuis quelques années qu'ils peuvent ouvrir un compte en banque. Leur famille, c'est la Légion. En conséquence, la loi non écrite de l'institution veut que, même quand ils sont au régiment, à proximité de leur foyer, les officiers passent le soir de Noël avec leurs hommes. Le supérieur n'est pas seulement là pour ordonner et sanctionner, il est psy et confesseur. Dans une institution fondée sur la promotion interne,

puisque tous les sous-officiers et environ 10 % des officiers ont porté le képi blanc, autrement dit sont issus du rang, on peut être légionnaire chinois à 22 ans et lieutenant français à 40. Chacun est donc appelé au fil des ans à commander les moins gradés, autant qu'à veiller sur eux. Passé sous-off après trois ans de service, Fabien a atteint le grade le plus élevé, mais il ne se voit pas aller plus loin : « Je n'ai pas l'état d'esprit d'un officier, confie-t-il avec un sourire. Je suis un biker, j'ai des tatouages. Les officiers sont sveltes, ils montent à cheval et savent se tenir dans les bureaux. » Peut-être, cependant, sera-t-il un jour président des sous-officiers...

Les 200 sous-officiers du REC élisent en effet un « président », qui traite les problèmes quotidiens et la vie extramilitaire. Il est aussi le conseiller du chef de corps, celui qui peut dire si un adjudant est taillé pour la mission qu'on veut lui confier.

Depuis trois ans, le poste est occupé par le major Amilcar, un Portugais que tout le monde appelle Tony, 60 ans, un des doyens du régiment. Taillé sur le modèle « bon vivant, grande gueule et cœur d'or », il a le privilège de pouvoir inviter chaque jour à sa table une petite dizaine de ses camarades. Né au Mozambique, élevé en Angola qu'il a quitté vers 16 ans pour échapper à la mobilisation, Tony s'est engagé dans l'armée portugaise où il était en passe de devenir pilote

quand sa carrière a été stoppée net par une embrouille de femme, qui était, semble-t-il, la fille ou peut-être l'épouse d'un officier supérieur.

Il s'est engagé dans la Légion étrangère en 1983, à l'âge de 22 ans : « *Je me suis retrouvé à balayer pour les Français.* » Trente-huit ans plus tard, il est heureux du chemin parcouru. « *Au Portugal, je ne serais personne. Ici, on reconnaît ma valeur. Mais l'ascenseur social a plutôt été un escalier. Il a fallu faire des efforts pour grimper chaque marche.* » En 1985, après avoir officié comme instructeur, il choisit la cavalerie et se retrouve au REC, à Orange. Il exerce tous les postes possibles au sein d'une unité blindée : pilote de char, tireur, chef. Après plusieurs missions en Bosnie, il séjourne deux ans à Djibouti où il dirige un escadron blindé. Il papillonne et fait plusieurs enfants, puis retrouve en 1997 la fille d'un adjudant qu'il avait croisée dix ans plus tôt au mess, un soir de cuite. S'il redoute de quitter l'institution où il aura passé près de quarante ans, il n'en parle pas. Pour son départ du régiment, prévu en 2022, il rêve d'être naturalisé devant de hautes autorités civiles et militaires. « *Ce serait une façon pour la France de reconnaître que je l'ai bien servie.* »

On l'aura compris, dans ce monde de durs à cuire, l'affectivité est omniprésente. « *Le premier devoir du chef, c'est d'aimer ses hommes* », on le répète à tous les étages. Pour autant, on ne transige pas avec la discipline ni avec les sanctions. Les légionnaires ont la réputation d'appliquer à la lettre, peut-être un peu trop, le TTA (traité toutes armées, la Bible des soldats). « *S'il est écrit qu'on doit avoir un centimètre de cheveux, ce n'est pas un et demi*, observe Fabien. *C'est une chose d'importance, la discipline. L'amour du chef et l'obéissance. On aime ceux qui nous font le plus ramasser.* » Comme l'adjudant Kevin.

« La Légion a fait de moi un homme »

« *Oui mon adjudant !* » À entendre le beuglement du légionnaire, figé au garde-à-vous devant son supérieur, on ne dirait pas qu'il vient de mordre la poussière et de se relever pour la quatrième ou cinquième fois. L'adjudant, c'est Kevin, 35 ans, dont dix-huit de Légion étrangère, responsable des sports du REC. Une icône de légionnaire ; beau gosse et baraqué, ça va de soi, les yeux bleu Newman, le regard franc du collier. Le tout assaisonné d'une charmante pointe de timidité et d'une politesse hors d'âge quand il s'adresse à un civil – et plus encore à une civile. Ces manières impeccables, on les retrouve du deuxième classe au chef de corps. Le légionnaire se tient. C'est comme la propreté – des corps, des uniformes, des chambrées, des bâtiments : ça fait partie du respect qu'on doit à ses supérieurs et à soi-même. C'est l'article 4 du code d'honneur : « *Fier de ton état de légionnaire, tu le montres dans ta tenue toujours élégante, ton comportement toujours digne mais modeste, ton casernement toujours net.* » À Carpiagne, pas mal de dents ont dû grincer le 14 juillet.



Le major Tony, chef des sous-officiers. Il quittera la Légion en 2022 fort de quarante ans de service.

Des soldats du deuxième escadron, ceux qui rentraient du Mali, devaient défiler sur les Champs-Élysées. Non seulement ils en ont été privés pour cause de Covid, mais ils ont vu à leur place des soignants débraillés et fiers de l'être. Alors, un légionnaire ça ferme sa gueule, mais ça n'en pense pas moins.

Ce jour de juillet, sous le cagnard de Carpiagne, Kevin dispense un cours à une vingtaine de soldats. Ça s'appelle TIOR – pour Technique d'intervention en opération rapprochée, le combat de rue où il faut éviter de blesser les quidams qui passent. Du corps-à-corps adapté par exemple aux patrouilles de Sentinelle. Il traduit en souriant : « *Plaisir d'offrir, joie de recevoir* » (des torgnoles). Il montre à son cobaye comment parer une attaque au couteau. Le gars, jeté au sol comme une crêpe, mange cher avant que ses camarades rééditent la manœuvre en binôme.

Sur le plan physique, les légionnaires sont recrutés sur les mêmes critères que l'infanterie de ligne, le premier étant la résistance. Il faut qu'aucun légionnaire ne puisse ralentir son peloton. Cependant, tous ne sont pas égaux devant l'effort. « *Les plus forts, les meilleurs nageurs, ce sont les Français, qui ont tous eu accès à des pratiques sportives dès l'enfance*, observe Kevin. *Les Slaves sont très physiques, les Africains souvent très costauds, mais faute d'avoir pu développer leurs capacités, pas très athlétiques.* » L'adjudant s'efforce de n'en laisser aucun dans l'échec, fixant à chacun des objectifs à atteindre. Le plus souvent, avec de la bonne foi et de la volonté, ça marche.

Kevin est tombé dans la marmite à 13 ans, lorsque son grand-père, un ancien de la coloniale, lui a offert *La légion saute sur Kolwezi*. À 17 ans, son bac en poche, sans prévenir ses parents, il s'est présenté au 2^e REP, chez les paras, à Calvi. Là, il a connu quelques embrouilles avec un bandit niçois qui l'a embarqué dans une histoire →



« La Légion a fait de moi un homme. » Aujourd'hui, l'adjudant Kevin (masqué au centre) est responsable des sports du 1^{er} REC. Ici, il enseigne « le plaisir d'offrir, la joie de recevoir »... des coups.

loufoque de vols de grenades. Il a été dégradé et muté dans une autre compagnie : « Être puni a été très bon pour moi. On m'a montré le bon chemin. La Légion a fait de moi un homme. » Quinze ans plus tard, il se sent prêt à devenir chef à son tour. « Je veux devenir officier, commander, transmettre, avec la même bienveillance que celle que j'ai reçue. » Il prépare l'épreuve de dissertation militaire. Comme beaucoup de légionnaires, Kevin

a divorcé de la mère de sa fille de 11 ans. Elle lui avait demandé de choisir entre la Légion et elle. Il a choisi et s'est installé à Marseille à côté de chez elle. Chaque jour, il parcourt à vélo les 17 kilomètres qui séparent Pointe-Rouge de Carpiagne. Et chaque jour, il s'émerveille : « C'est grand, c'est beau, on ne peut pas rêver de mieux. » Alors que quatre des cinq escadrons de combat que compte le régiment (le sixième étant affecté à des



Parmi les trophées rapportés du Mali, les hommes du 1^{er} escadron sont particulièrement fiers de leur drapeau de l'État islamique.

missions administratives et logistiques) viennent de rentrer du Mali, on se demande si Kevin n'est pas frustré. Certes, il a participé à des missions dangereuses, comme l'évacuation des Européens de Côte d'Ivoire et de Centrafrique ou encore l'opération Harpie contre l'orpaillage en Guyane. Pendant deux ans, il a connu la grande aventure équatoriale au 3^e REI à Kourou. Il organisait des stages d'aguerrissement en forêt pour les unités de combat. Mais Kevin n'a jamais connu le feu ennemi. « *Il ne faut pas demander à aller au feu. Si ça arrive, il faut bien faire.* » Tout légionnaire s'entraîne comme si cela devait arriver le lendemain. Démontage-remontage des armes, réparation du matériel, entraînement au combat blindé sur simulateur, chacun doit connaître la conduite à tenir dans chaque circonstance. Une fois sur le terrain, on accomplit des tâches répétées des centaines de fois. Mais certains apprendront à manœuvrer, à tirer, à progresser en territoire ennemi sans jamais y poser un pied. « *Entraînement difficile, guerre facile* », résume le capitaine Thierry Piquemal, 49 ans, dont vingt de Légion, directeur de cabinet du colonel Meunier, qu'il a connu au Liban en 1983. De son enfance à Ménilmontant, ce fils d'un agent RATP, mort malheureux loin de son Algérie natale, a conservé l'accent parigot et la malice. Certes, il a fait le Liban, l'ex-Yougoslavie, et dernièrement le Mali où il était stationné à Gao, au QG de Barkhane. Mais à plusieurs reprises, sa participation à une mission de combat a été annulée au dernier moment. « *On enrage, mais il faut en prendre son parti.* »

Si l'Histoire était cartésienne, la Légion étrangère serait condamnée. Que faire de ce « *monastère des incroyants* », cette confrérie bizarre où les corps sont en jeu quand la guerre est de plus en plus menée par des informaticiens ? On pardonnait aux légionnaires leur brutalité quand elle était nécessaire aux combats. Dans la guerre à l'ancienne, même les sadiques ont leur utilité. Aujourd'hui, un supérieur qui colle une baffa à

un légionnaire est sanctionné, parfois au « *marquant* » si c'est un récidiviste, ce qui signifie que la faute est inscrite dans son dossier et pèsera sur son avancement. Quant au légionnaire qui s'aviserait de frapper son supérieur, il aurait toutes les chances d'être rendu à la vie civile. Le capitaine Piquemal s'en félicite. « *On n'a pas à être brutal pour commander. Mais il faut savoir sanctionner sans état d'âme.* »



Le capitaine Thierry Piquemal, dircab du chef de corps, est convaincu que l'esprit de la Légion continuera à souffler.

Comme toutes les institutions, la Légion est désormais un univers de Droit et de droits. Cependant, elle échappe encore, pour le moment, au régime général de l'armée. En effet, tout en appliquant les mêmes règles que tous les militaires, elle jouit d'un statut spécifique, conservé de haute lutte en 2008 après l'intervention du Conseil d'État. Forcément, ça suscite des jalousies chez certains militaires qui n'aiment pas les têtes qui dépassent. Le chef Fabien redoute le changement qui vient. « *Si je suis devenu sous-off, c'est pour transmettre la tradition, mais on sent qu'il y a une volonté de nous normaliser. Mes gosses, je préférerais qu'ils fassent autre chose. La Légion qu'ils pourraient connaître adultes, ce ne sera pas la même que la mienne.* » Piquemal n'en croit rien. « *C'est plus ce que c'était, je l'entendais déjà des anciens quand je suis entré à la Légion il y a vingt ans.* » Certes, les légionnaires ont changé, ils ont des portables, des tablettes et plus d'exigences. « *L'essentiel, conclut Piquemal, c'est que l'esprit de la Légion perdure.* » On n'éteindra pas si facilement la flamme. De plus, l'assurance-vie de la Légion étrangère, c'est l'amour que lui vouent les Français. Sans doute parce qu'elle incarne une France rêvée dont on sait aujourd'hui qu'elle pourrait disparaître. •

1. Un escadron est l'équivalent pour la cavalerie d'une compagnie d'infanterie. Il compte une centaine d'hommes.



L'adjudant Kevin donne un cours de combat rapproché. Désarmer un ennemi avec couteau ou pistolet est toujours utile dans les rues de nos villes. Ces hommes ont participé aux patrouilles Sentinelle cet hiver en région parisienne.

Pendant que leurs chefs sont en plein rituel « Boudin-vin blanc » (voir pages suivantes), de jeunes légionnaires en tenue de parade, s'en vont former un piquet d'honneur pour saluer le départ d'un officier du régiment.





Formation de jeunes recrues aux différentes façons de progresser à plusieurs véhicules en territoire ennemi.

Privés de défilé sur les Champs-Élysées du 14-Juillet à cause du Covid, ces hommes, de retour du Mali, partent en perm après une inspection des chambrées.





Détente au mess avant le déjeuner. Le repas commence invariablement par le rituel de la poussière, « Tiens, voilà du boudin ! ». Et on boit le vin de la Légion, produit au domaine de Puylobrier où la Maison du légionnaire accueille les blessés au combat et parfois les blessés de la vie.





Retour de mission : sous le regard vigilant du chef Fabien, des hommes du 1^{er} escadron (les « Romains à crête ») procèdent à l'inventaire et à la restitution à l'armurerie des Famas qu'ils ont préalablement démontés et nettoyés. Pas une cartouche ne doit manquer.

Le lieutenant-colonel Bertrand Dias, chef des opérations du régiment.



Le « Boudin-vin blanc » fait partie des traditions et rituels incontournables de la Légion. Ici, il est organisé pour le départ d'un officier, qui recevra à cette occasion le képi blanc normalement porté par les seuls légionnaires. On boit, on déconne, mais les discours sont solennels et à la fin, c'est avec recueillement qu'on entonne « La Colonne », le chant du REC : « Une colonne de la Légion étrangère / s'avance dans le bled en Syrie / La tête de la colonne est formée / par l' premier étranger de cavalerie... »



Reportage réalisé avec le soutien de Nikon et le prêt d'un boîtier Z7.



Le colonel Nicolas Meunier, chef de corps du 1^{er} REC.

COLONEL NICOLAS MEUNIER

« CES ÉTRANGERS NOUS DONNENT UNE LEÇON D'IDENTITÉ »

Propos recueillis par Élisabeth Lévy

Unique au monde, la Légion recrute majoritairement des soldats étrangers prêts à se battre pour la France jusqu'au sacrifice suprême. Outre son entraînement de haut vol, la force de cette institution réside dans la cohésion créée par la tradition et la mémoire.

Causeur. Nous ne sommes pas militaires, mais légionnaires. À la Légion étrangère, on est très attachés à la singularité de l'institution.

Colonel Nicolas Meunier. La Légion étrangère est une institution unique au monde. Il y a bien une Légion espagnole (la *Bandera*), mais qui ne recrute que des hispanophones – et d'ailleurs de plus en plus d'Espagnols. Quoique héritière d'une histoire bien plus ancienne d'étrangers venus prendre les armes pour la France, la Légion étrangère a été créée en 1831 par une loi de Louis-Philippe. Elle se différencie uniquement du reste de l'armée de terre par le fait qu'elle recrute essentiellement des soldats étrangers. Que des étrangers viennent porter les armes et combattre est tout de même assez singulier ! En effet, la finalité du légionnaire, c'est le combat. Généralement un peu plus âgé qu'un engagé volontaire de l'armée de terre, il a connu une autre vie, une autre expérience qui a pu mal se passer à un moment et le décider à s'engager dans la Légion étrangère.

La légende selon laquelle on rejoint la Légion pour racheter son passé par le sang n'est donc pas totalement fautive ?

C'est excessif. Certains légionnaires ont un passé à se reprocher, mais cela ne relève pas, aujourd'hui, de la grande criminalité, au pire de la petite délinquance. Toutefois, la Légion est surtout la caisse de résonance de la géopolitique mondiale. Elle était très largement

allemande à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, ensuite en partie anglaise, elle est actuellement un peu ukrainienne. Après la chute du mur de Berlin et les dix années d'anarchie qui se sont ensuivies dans la Russie postsoviétique, nous avons eu beaucoup d'anciens soldats russes qui cherchaient simplement un moyen de gagner leur vie. Cependant, nous avons près de 140 nationalités : des gens d'Amérique du Sud, des Asiatiques, peut-être un peu moins d'Occidentaux, même si, à une époque, nous avons recruté beaucoup de Roumains. Actuellement, nous voyons arriver de nombreux Brésiliens et Népalais, en plus des Ukrainiens. Malgré des tendances conjoncturelles, notre vocation universelle ne se dément pas.

Les relations hiérarchiques sont très affectives à la Légion. L'amour du chef et l'obéissance vont de pair.

À partir du moment où on demande à des gens de partir au combat, d'accepter contractuellement de mourir, la relation de confiance est fondamentale. Pour peu qu'on s'occupe d'eux avec sincérité et équité, les légionnaires sont extrêmement reconnaissants. Ils ont beau jouer les gros bras, beaucoup restent des étrangers, un peu perdus, dans les premiers temps. Ils sont pour beaucoup très loin de chez eux, de leur famille. Lorsque nous étions projetés au Mali, j'ai eu deux légionnaires qui ont respectivement perdu : l'un, son père en Ukraine, et l'autre, une mère au Brésil. On aurait pu les autoriser à partir. Ils ont choisi de poursuivre leur mission. S'ils acceptent ce genre de choses, c'est aussi par amour pour leur chef, par attachement à leurs camarades pour continuer à remplir la mission. Et, dans mes directives, je demande à mes officiers d'aimer leurs hommes et de les faire grandir.

Vous avez passé plusieurs mois au Mali, de février à juillet 2020. Quel est le sens de notre engagement là-bas ?

L'opération Serval a été déclenchée en 2013 pour stopper dans l'urgence un raid djihadiste dont l'objectif →

était Bamako. Par la suite, depuis 2014, l'opération Barkhane s'est installée dans la durée afin de résoudre une crise régionale profonde et accompagner un processus politique. Le Mali est à la croisée des chemins de beaucoup de fractures, entre agriculteurs et pastoralisme, entre de nombreuses ethnies, entre l'Afrique du Nord (le Maghreb, le peuple touareg) et les populations plus méridionales du Niger (Bambaras, Songhaïs). Tous ces groupes s'affrontent depuis des centaines d'années pour des pâturages ou des points d'eau. Cependant, avec le djihadisme, nous sommes confrontés à un problème nouveau : il faut le combattre là-bas pour éviter de l'avoir chez nous. Certains contestent cet état de fait dès lors que la plupart des terroristes qui ont pu sévir en France ne viennent pas de cette région. Cependant, le Sahel reste l'arrière-cour stratégique de l'Europe, nous avons donc intérêt à ce que le chaos n'y règne pas. Nous devons donc aider nos partenaires étatiques locaux à combattre l'islamisme et sa violence. Nous menons une guerre qui s'inscrit dans le temps long.

Nos armées ne sont-elles pas d'abord conçues pour des guerres interétatiques classiques ?

La volonté du chef d'état-major de l'armée de terre est que nous soyons prêts pour tous les cas de figure, les engagements plus durs et une guerre future qui sera différente. Au Mali, on se bat contre des groupes dont les membres sont recrutés dans des populations désespérées, embrigadées parfois contre leur gré, manipulées par la propagande, contre des jeunes adultes en claquettes qui circulent à moto avec des kalachnikovs. Même s'ils peuvent, par la force du nombre, commettre des atrocités, ce n'est pas une guerre interétatique ou « symétrique », avec l'engagement des chars et de l'aviation comme cela s'est passé en Syrie. Face à Daech, qui contrôlait un territoire et disposait de moyens militaires lourds, nous étions dans une situation de quasi-symétrie. En Libye, on observe que les différents belligérants sont sponsorisés par des voisins plus ou moins proches qui s'impliquent militairement avec des moyens comparables à ceux d'une armée occidentale bien équipée. En Ukraine, les Russes se sont emparés de territoires en menant une guerre hybride, mélange de forces conventionnelles, paramilitaires et de subversion. On voit émerger une forme de conflictualité complexe et nouvelle dans tous les champs. Nous devons donc nous préparer à des guerres bien plus dures que celle que nous menons au Sahel.

Bien qu'ils aient perdu deux camarades, vos hommes étaient heureux d'avoir combattu. Un légionnaire peut-il passer toute sa carrière sans jamais connaître l'engagement face à l'ennemi ? Pour votre part, où aviez-vous déjà combattu ?

La mort au combat du brigadier-chef Dmytro Martyniuk, blessé mortellement le 1^{er} mai 2020 dans l'ex-

plosion d'un engin explosif improvisé, et du brigadier Kévin Clément, frappé le 4 mai 2020 lors d'un contact direct avec un groupe de l'État islamique au Grand Sahara (EIGS), a endeuillé l'ensemble de mon groupement, ceux qui sont restés en métropole, les familles, ainsi que l'ensemble de la communauté militaire. Loin d'attaquer notre détermination, cette épreuve l'a affermie et nous a poussés à poursuivre la mission, ce qui était peut-être la manière la plus simple d'honorer la mémoire de ceux qui sont allés au bout de leur engagement. Les temps ont changé, le nombre de soldats morts pour la France, bien qu'élevé en 2020, demeure faible en comparaison des pertes subies dans les guerres du xx^e siècle. Pour autant, lorsque vous regardez, depuis les années 1990, la longue liste des dernières opérations dans lesquelles la France a été engagée, vous imaginez bien que peu de légionnaires ont traversé cette période sans entendre le bruit d'une fusillade. Quoi qu'il en soit, la mission reste de se préparer durant toute sa vie militaire à cette éventualité : le combat. Pour ma part, dans ma carrière d'officier au 1^{er} REC, je n'ai jamais été engagé dans des combats directs, mais j'ai connu des situations de crise parfois aiguës, comme en RCA ou au Sahel.

En quoi consistait votre mission au Mali ?

La stratégie de l'opération Barkhane repose sur un passage de témoin entre les troupes françaises et les forces armées locales (Mali, Niger, Burkina Faso). Cela suppose à la fois de réduire durablement la capacité de nuisance des groupes armés terroristes et d'accompagner les forces de sécurité locales pour hisser leur niveau opérationnel et les rendre totalement autonomes. Au deuxième semestre 2019, les Maliens et les Nigériens ont perdu 350 soldats. Nous réalisons alors que l'EIGS prend confiance et qu'il faut stopper sa croissance. Nous sommes donc partis au Mali, ce qui était prévu, et il a été décidé presque en urgence que j'emmènerais un escadron supplémentaire. Je suis donc parti avec cinq des six escadrons que compte le régiment, laissant très peu d'hommes ici, à Carpiagne. Cela n'était pas arrivé depuis la première guerre du Golfe. Notre mandat sur place n'était plus seulement de former les forces armées locales, dans le cadre du partenariat militaire opérationnel, mais d'aller avec eux au combat. Nous les avons embarqués partout avec nous, l'objectif étant clairement d'aller au contact avec l'adversaire et de le frapper autant que possible.

Vous l'avez affaibli ?

Oui, mais ces groupes ont une capacité de régénération très forte, car ils recrutent localement, y compris des enfants, comme on l'a observé. On a neutralisé un certain nombre de combattants adverses, saisi aussi des ressources, des armements, des matériaux, des motos, de l'essence, etc. Ces coups directs portés à l'ennemi l'ont poussé à la faute et déstabilisé.

Vous êtes prudent !

Nous ne sommes plus dans des batailles décisives comme pendant les guerres napoléoniennes. Faire la guerre ne suffit pas. Il faut redonner confiance aux populations locales dans la capacité des États malien et nigérien à les protéger contre ces groupes armés terroristes. L'objectif, pour nous, est que les forces armées locales assurent la défense de leur territoire, et d'ici là d'intégrer des alliés qui partagent notre ambition pour cette région. Nous impliquons de plus en plus de pays européens dans l'accompagnement des forces locales.

**Puisque vous le dites...
Cela étant, dans le monde
des individus capricieux,
la Légion étrangère n'est-elle pas une survivance
archaïque ou, à tout le
moins, une institution à
contre-courant ?**

Étrangement, à côtoyer nos légionnaires, qui sont la jeunesse du monde, je n'ai pas la même analyse que vous. Nous ne fréquentons pas forcément la même jeunesse, on peut d'ailleurs imaginer qu'il y en a plusieurs. J'imagine que toute force militaire pourrait être considérée comme archaïque puisque le combat comporte le don potentiel de sa vie. L'institution militaire a besoin d'être enracinée pour être pérenne. Nous ne sommes pas dans la fluidité du monde, dans sa mobilité. Pour nous, les frontières ont quelque chose de sacré, de même que nos traditions, le culte des anciens, la mémoire. C'est pour cela que sur l'étendard, il y a le nom de batailles. Nous sommes très attachés aux commémorations, au culte de la mission. Nous cultivons notre identité légionnaire sans vivre pour autant en marge de la cité.

Mais beaucoup de gens croient pouvoir en finir avec l'idée même de nation...

Les vieux serpents de mer sont toujours difficiles à attraper. Je crois que chaque génération aime à se faire peur en imaginant la disparition d'une civilisation, d'une Nation. Il faut être prudent avec ces grands mots. D'un point de vue militaire, je peux constater que nous assistons au retour des guerres entre États. Le CEMA le soulignait lorsqu'il disait : « *Je me dois de vous sensibiliser au retour du fait guerrier.* » Il ne s'agit pas de recréer l'esprit de 14, l'offensive à outrance, le chauvinisme. Cependant, la singularité militaire est d'accepter de mourir pour la France. La nation n'est donc pas pour nous un objet de débat. Certes, il y a des gens qui veulent renverser la table. Et nous sommes parties prenantes de



**Opération Barkhane au Mali, février 2018 :
les képis blancs déployés dans les opérations.**

cette table. Mais mon expérience est très éloignée de ce que l'on voit sur les chaînes d'information en continu : je vois des jeunes qui ont envie de s'engager et qui ont d'autant plus besoin de repères, de racines qu'ils sont légionnaires et déracinés. Ces étrangers nous donnent une leçon d'identité dont beaucoup pourraient s'inspirer.

En effet, la Légion est peut-être la dernière machine à fabriquer des Français.

Non, la Légion est une machine à fabriquer du légionnaire ! À leur départ, peu demandent à être naturalisés. Voilà des hommes qui arrivent en France et qui, plutôt que d'exiger d'avoir des droits, commencent par donner cinq ans de leur vie. Au bout de ces cinq années, ils peuvent devenir français, mais ce n'est pas automatique, ils doivent le vouloir et le mériter.

Depuis 2015, avez-vous connu des tensions religieuses et/ou ethniques au sein de la Légion ?

Le principe de laïcité prévaut dans les armées et donc à la Légion ; l'accès au culte est garanti et nous avons des aumôniers de toutes les religions. Comme le dit l'article 2 du Code du légionnaire : « *Tout légionnaire est ton frère d'armes, quelle que soit sa nationalité, sa race, sa religion.* » Il n'y a pas de régime dérogatoire spécifique dans la pratique d'une religion. Pendant la période du ramadan au Mali, aucun soldat n'a refusé de boire ou de manger alors qu'il faisait 50 °C. Si cela avait été le cas, ils se seraient rendus inaptes au combat et donc passibles de sanctions. Il y a des ordres très clairs et nous sommes vigilants sur ce sujet puisqu'il agite la société. •

LA FRANCE AU SAHEL

QUELS OBJECTIFS POUR QUELLE GUERRE ?

Par Jean-Baptiste Noé

Faute d'objectifs stratégiques clairs, notre engagement au Sahel suscite des doutes croissants. Dans cette région instable, on ne parviendra ni à éliminer le terrorisme, ni à consolider la démocratie. Si nous sommes conviés à un effort au très long cours, c'est pour empêcher des djihadistes de semer la mort en France et des migrants de partir vers l'Europe.

C'est le lot commun de toutes les opérations extérieures : l'euphorie du commencement, la stagnation de la mission, puis les doutes et les désirs de départ alors que passent les années et que les morts s'égrènent. La France est présente au Mali depuis janvier 2013 (opération Serval, devenue Barkhane en 2014), d'abord pour éviter que Bamako soit prise par une colonne de djihadistes, puis pour maintenir un minimum de stabilité au Sahel et « lutter contre le terrorisme ». C'est oublier que la cause directe de la déstabilisation du Mali fut l'intervention française en Libye (2011) quand Kadhafi, avant d'être renversé, donna argent et armes aux Touaregs sécessionnistes. En clair, Barkhane consiste à recoller les morceaux du vase que nous avons fait choir.

En raison du coût humain et financier de l'opération et faute d'une stratégie de sortie, de nombreux commentateurs plaident pour un désengagement de nos forces. En réalité, le maintien ou le départ de l'armée française est secondaire. La seule et vraie question porte sur nos objectifs stratégiques : « Pourquoi sommes-nous là-bas ? » Or, à la différence de Serval, Barkhane pêche depuis son origine par son absence d'objectifs stra-

tégiques définis. La lutte contre le terrorisme n'en est pas un. Le terrorisme est une arme, ce n'est nullement un adversaire, encore moins une idée. C'est comme si Napoléon s'était maintenu en Espagne pour lutter contre la guérilla. Nous ne savons pas s'il faut partir ou rester parce que notre intervention répond à des objectifs tactiques, non à une ambition stratégique.

Une présence militaire continue, pour peu de choses

Voilà presque cent cinquante ans que la France est présente en Afrique, depuis ces années 1880 où les premiers soldats et explorateurs se sont risqués dans les méandres d'un continent jusqu'alors inconnu. Depuis, nous n'en sommes pas partis et la vague des décolonisations en 1960 n'a guère changé la donne. Après la colonisation assumée, pour apporter la civilisation aux « races inférieures », puis la colonisation distendue, est intervenue, dans le tournant des années 2000, une « colonisation humanitaire ». Certes, les pays d'Afrique n'ont plus d'administrateurs français et les États sont juridiquement indépendants, mais entre le soutien appuyé à tel président, comme Alassane Ouattara en Côte d'Ivoire, les transferts financiers massifs, sous forme d'annulation de dette, d'aide au développement et de subventions, et la présence militaire ponctuelle ou régulière pour maintenir la stabilité politique, les cartes n'ont pas été complètement rebattues. Depuis 1960, la France est intervenue sept fois en Centrafrique. En Côte d'Ivoire, une présence militaire française stable est installée depuis 2002. Nos forces sont stationnées au Tchad depuis 1983 (l'opération Épervier ayant été fondue dans Barkhane en 2014). Et il faut en outre compter avec les interventions ponctuelles, comme au Biafra. Depuis 1960, l'armée française n'a cessé de parcourir le continent et de conduire des campagnes africaines. Pas pour des raisons économiques : en 2017, l'Afrique représentait à peine 1,7 % du commerce mondial et 5 % du commerce extérieur français. Avec 6,9 %, la Belgique absorbe davantage d'exportations françaises que l'ensemble du continent



La ministre des Armées Florence Parly participe à un hommage national au brigadier-chef Dmytro Martynyouk et au brigadier Kévin Clément, tués au combat au Mali, 8 mai 2020.

africain. Si ces interventions ont pour finalité d'établir la démocratie, force est de constater que c'est aussi raté : les coups d'État demeurent et le vote continue de suivre les frontières ethniques.

Définir les raisons d'une présence, ou d'un départ

Si la réalité de la guerre reste insupportable à beaucoup, il faut néanmoins s'accorder sur un constat simple : on fait la guerre pour soi, pas pour les autres. Telle devrait être la logique de notre présence en Afrique en général et au Sahel en particulier. On ne fait pas la guerre pour maintenir le régime malien ou ivoirien – c'est un moyen –, mais parce que notre intérêt commande que nous évitions la trop forte déstabilisation de la zone. Si le Sahel s'effondre, des migrants partiront vers l'Europe, des bases djihadistes se formeront, qui deviendront autant de lieux pour recruter, s'entraîner, séquestrer des otages, faire des trafics et préparer des attaques contre la France. La Méditerranée est notre muraille, le Sahara et le golfe de Guinée nos avant-postes. La France doit disposer de camps fortifiés et de postes avancés au Sahel, pour protéger son territoire et subséquemment pour favoriser la stabilité des pays de la région. Et c'est là le nœud de l'affaire : maintenir des avant-postes et stabiliser une région ne sont pas les objectifs d'une

opération militaire (comme Serval, par exemple, dont l'objectif était de sauver Bamako), mais les buts d'une stratégie globale de sécurité nationale. Autrement dit, appeler Barkhane une opération est un abus de langage.

C'est une politique de sécurité nationale qu'il faut définir, assumer et faire accepter par les citoyens et leurs représentants. Certes ces opérations militaires ont un coût important, mais c'est un moindre mal eu égard aux conséquences d'une dislocation de la bande sahélienne. Cette présence nécessaire est faite pour durer, au moins plusieurs décennies ; elle sera mouvante : nous quitterons peut-être le Mali pour aller vers d'autres territoires ; les effectifs seront fluctuants, au gré des nécessités et des urgences. Cela suppose de connaître et de prendre en compte les réalités locales, notamment ethniques et culturelles, de s'immiscer le moins possible dans la politique partisane locale (cela doit être un intérêt malien national et non pas la politique d'une partie ou d'un clan), et de disposer de capacités militaires, technologiques et logistiques adéquates. Une « guerre CDI » assumée donc, parce que nécessaire. Et c'est parce que les buts auront été définis de façon claire que la nation pourra supporter les coûts humains et financiers de ces efforts à très long cours. •



CULTURE & HUMEURS

70

Emmanuel Dupuy
« À l'opéra, c'est la couleur de la voix qui compte »

Propos recueillis par Jonathan Siksou

73

Patrice Jean, bonjour tristesse

Frédéric Ferney

74

À l'ombre d'une jeune fille en fleur

Jérôme Leroy

77

Patrice Naggar l'alchimiste

Jonathan Siksou

78

Un parfum d'élégie

Frédéric Ferney

80

Christophe Bourseiller
« Morale et puritanisme ne cessent de gagner du terrain »

Propos recueillis par Jean-Pierre Montal

84

Champs-Élysées, l'avenue la plus bête du monde ?

Pierre Lamalattie

88

Le chant du cygne de l'île de la Cité

Jonathan Siksou

90

Deux belles gueules, une histoire picarde

Jérôme Leroy

92

Présence et distance par temps de Covid

Françoise Bonardel

94

Le roi de la barbaque

Emmanuel Tresmontant

96

Tant qu'il y aura des DVD

Jean Chauvet

98

Le journal de l'ouvreuse



Le Marché aux fleurs, Giuseppe Canella, 1832.



Emmanuel Dupuy, rédacteur en chef du magazine *Diapason*.

EMMANUEL DUPUY

« À L'OPÉRA, C'EST LA COULEUR DE LA VOIX QUI COMPTE »

Propos recueillis par Jonathan Siksou

Un rapport commandité par le directeur de l'Opéra de Paris pointe la sous-représentation des artistes non blancs dans le répertoire de l'établissement. Emmanuel Dupuy, rédacteur en chef du magazine *Diapason* nous rappelle que cette population est également absente dans le public et que tous les grands génies de l'Opéra étaient des hommes blancs...

L'Opéra de Paris traverse la plus grande crise de son histoire : outre sa fermeture par temps de Covid, l'institution, minée par des syndicats tout-puissants, est un gouffre dans lequel disparaissent argent public et productions artistiques. Et que fait son directeur ? Il commande un rapport sur la « diversité ». Et Alexander Neef a eu ce qu'il voulait. Pap Ndiaye (historien, spécialiste des minorités et directeur du palais de la Porte-Dorée qui abrite le musée de l'immigration) et Constance Rivière (écrivain et militante socialiste) lui ont rédigé un rapport sur mesure pointant, on s'en doute, une scandaleuse sous-représentation des minorités visibles. Le patient était déjà malade, il ne restait plus qu'à lui tirer dessus. Tentons de comprendre ce traitement absurde avec Emmanuel Dupuy, rédacteur en chef du magazine *Diapason*.

Causeur. L'un des chapitres du rapport s'intitule « La diversité, grande absente de l'Opéra ». Est-ce une réalité ?

Emmanuel Dupuy. C'est une réalité indéniable, parmi les artistes comme parmi le public. Le problème concerne d'ailleurs toutes les institutions de musique classique européennes, pas seulement l'Opéra de Paris.

Mais est-ce un problème ? Certains en doutent, ramenant ces débats à un énième symptôme de la mauvaise conscience de l'homme blanc. Pour ma part, je vois plutôt dans ce décalage un poison qui, à terme, risque d'aggraver la marginalisation déjà cruelle dont souffre la culture classique dans notre société.

La création artistique pâtit-elle de cette « grande absente » ? Remarquez-vous un manque que pourrait pallier une meilleure représentativité ?

Le problème ne se pose pas en termes artistiques. Il se trouve que tous les grands génies de l'opéra, de Monteverdi à Richard Strauss, étaient des hommes blancs. C'est ainsi, l'Histoire ne saurait se réécrire. Mais les génies, en réalité, n'ont pas de couleur, ils appartiennent au patrimoine de l'humanité. Aussi, qu'un air d'opéra soit chanté par un artiste blanc ou noir, cela ne fait strictement aucune différence. S'il en était besoin, une Jessye Norman a démontré avec éclat que l'on peut être noire, descendante d'esclaves et incarner les blondes héroïnes imaginées par Wagner – un compositeur pas franchement sensible au discours antiraciste ! À l'inverse, chez Verdi, un ténor blanc peut incarner le Maure Othello, à condition que son timbre soit suffisamment sombre. C'est la couleur de la voix qui compte à l'opéra, pas celle de la peau.

On lit notamment dans ce rapport :

« Notre mission arrive à un moment où "la parole s'est libérée" et où l'écriture d'une nouvelle page de l'Opéra national de Paris est possible. Nécessaire même pour que l'ensemble de la société s'y retrouve. »

L'Opéra a-t-il été, est-il ou doit-il être un lieu qui rassemble l'ensemble de la société ?

Que l'Opéra doive mieux fédérer l'ensemble de la société, cela me paraît une évidence. Ne serait-ce que parce qu'il est financé – grassement – par tous les contribuables. L'institution était d'ailleurs beaucoup plus inclusive par le passé. Les danseuses peintes par Degas n'étaient pas issues de la bourgeoisie, bien →

au contraire. Jusqu'au milieu du siècle dernier, le public était nettement mélangé, plus jeune, et de plus en plus populaire à mesure que l'on montait dans les étages. Ce brassage a disparu, d'où cette interrogation : le problème de la diversité n'est-il pas d'abord de nature sociale ? Si davantage d'étudiants, d'ouvriers et d'employés fréquentaient l'Opéra, il est probable que la question des origines ethniques serait en grande partie réglée. Mais encore faudrait-il, pour cela, que la politique tarifaire ne soit pas dissuasive. Or c'est tout l'inverse : le prix des places n'a cessé d'augmenter au cours des dernières décennies. Bizarrement, je n'ai pas remarqué que le rapport s'attardait sur ce sujet...

On nous parle d'un déficit de représentation de la diversité de la société. Or l'Opéra ne la représente-t-il pas, d'une certaine façon et depuis des années, à travers des mises en scène (plus ou moins heureuses) qui transposent le grand répertoire dans la rue, le métro ou des bureaux ?

En matière de mise en scène, on est arrivé à la fin d'un cycle. Cela fait maintenant plus de quatre décennies que les ouvrages du passé sont actualisés, transposés au forceps dans la société d'aujourd'hui. Cette pseudo-modernité est devenue si conformiste qu'elle frise l'académisme. Le vrai problème de l'Opéra, c'est celui de la création. Aucun chef-d'œuvre nouveau ne s'est imposé au répertoire depuis les années 1950. Ce n'est pas le cas aux États-Unis, où des ouvrages lyriques récents, qui interrogent les problèmes du monde contemporain, ont trouvé leur public : ceux de John Adams, de Philip Glass, de Jake Heggie... Mais ils n'ont jamais été donnés à l'Opéra de Paris, ce qui constitue une anomalie absolument incompréhensible.

L'un des leitmotivs des auteurs est qu'il faut en finir avec « l'héritage colonial », argument sans appel pour remiser « blackface » et « yellowface ». Au-delà, n'est-ce pas le costume, le déguisement, la notion même de rôle qui sont menacés – donc certaines œuvres du répertoire ?

Alexander Neef, le patron de l'Opéra, a été clair : il n'est pas question de supprimer des titres du répertoire, ce qui constituerait en effet une grave atteinte à la mission patrimoniale de l'institution. Et attention au soi-disant colonialisme de certains ouvrages du passé. La *Madame Butterfly* de Puccini, par exemple, n'est absolument pas un ouvrage colonial, comme on l'entend parfois. C'est au contraire un opéra clairement anti-colonial, qui dénonce l'impérialisme sans scrupule du Yankee Pinkerton, dont est victime une pauvre geisha. Quant au blackface et au yellowface, je comprends mal pourquoi on se focalise sur cette problématique typiquement américaine, transposée chez nous sans beaucoup de recul. L'opéra est par excellence le monde de l'artifice, auquel participe le maquillage, au même titre que les costumes, les perruques, les cothurnes... C'était

le sens d'une tribune signée par quelques peintures du théâtre en 2019, dont Ariane Mnouchkine et Wajdi Mouawad, pour défendre un spectacle mis en scène par Philippe Brunet, accusé de recourir au blackface par des militants antiracistes. « *Le théâtre est le lieu de la métamorphose, pas le refuge des identités* », écrivaient-ils. On ne saurait mieux dire...

Si les recommandations du rapport étaient intégralement suivies, qu'est-ce qui changerait, que ce soit à l'école de l'Opéra, dans les jurys, sur scène, etc. ?

Sur ce point, c'est à l'Opéra d'apporter les réponses ! Mais quelques pistes ont déjà été évoquées, notamment pour l'école de danse qui, étant intégrée à l'institution, pourrait repérer les talents dès le plus jeune âge, y compris dans des milieux où cela ne va pas de soi. Pour les choristes et les musiciens d'orchestre, cela sera beaucoup plus difficile, car les concours de recrutement sont l'étape finale d'un processus de sélection très peu inclusif, dont la base est constituée par les conservatoires et les écoles de musique, voire par l'Éducation nationale qui devrait jouer un rôle. Or, on se heurte une nouvelle fois à la sempiternelle faillite de notre système éducatif, incapable d'encourager la promotion sociale et d'ouvrir des horizons culturels à des populations qui en sont éloignées. Sur scène, on donnera peut-être davantage de « visibilité » à des artistes représentant la diversité. D'où la crainte d'une forme de discrimination positive, qui aiderait à promouvoir des chanteurs ou des danseurs qui n'ont pas forcément le niveau requis. Je ne crois pas à ce danger, car les artistes issus de la diversité savent, sans doute mieux que les autres, que leur légitimité ne peut découler que de leur excellence.

On peut tout de même relever des points positifs ?

Si le rapport de Constance Rivière et Pap Ndiaye n'évite pas certains clichés, en particulier sur les questions relatives au répertoire, leur travail apporte des réponses multiples à des questions qui se posent vraiment, sans dogmatisme excessif me semble-t-il. Cependant, il y a comme un problème de timing. Ce rapport est présenté alors que l'Opéra de Paris, miné par un déficit financier abyssal et un climat social délétère, traverse une des plus graves crises de son histoire. Pendant qu'on débat sur la diversité, sujet de plus en plus consensuel, on évite les questions qui fâchent.

Et quelles sont-elles ?

La renégociation de la convention collective des salariés, le poids des coûts fixes qui englobent une subvention colossale, la nuisance de syndicats qui décident de la vie ou de la mort des spectacles, le gaspillage d'argent public dans certaines productions jamais reprises : voilà quelques pistes de travail prioritaires afin que la maison puisse assurer sereinement ses missions. Notamment sur le front de la démocratisation de l'art lyrique, point d'appui de toute politique d'ouverture à de nouveaux publics. •

PATRICE JEAN

BONJOUR TRISTESSE

Par Frédéric Ferney



Comment incarner les « viles » tentations de notre société marchande dans un personnage, un roman, une vie – au sens poétique du terme ?

L'avantage d'un gros livre – celui-ci compte 486 pages –, c'est qu'il instaure de gré ou de force un compagnonnage, une proximité intense et fugitive, comme avec un inconnu qui vous oblige à l'écouter le temps d'un voyage en train. On en conservera de belles envolées s'il est éloquent – c'est le cas. On se quittera bons amis en se promettant sans illusion de se revoir.

On peut lire *La Poursuite de l'idéal* comme on lit *Les Illusions perdues*, un roman de formation qui tourne mal, et en savourer la morale amère : vivre, c'est être inférieur à soi-même. Quelque chose se sépare de nous jour après jour, quelque chose nous quitte. Est-ce cela, une jeunesse ? Un renoncement, une désertion, un déclin – tout ce qui en soi déjà capitule ?

Né dans la proche banlieue de Paris, issu de la classe moyenne, Cyrille Bertrand songe moins à parvenir qu'à

se distinguer de la foule – s'il rêve d'acquérir le renom d'un poète, est-ce seulement pour épater un camarade d'enfance ? On ne saura rien de ce qu'il veut et presque tout de ce qui le ronge. On ne partagera pas toutes ses naïvetés, ni ses émois, et cela n'a aucune importance ; on devient peu à peu curieux de sa solitude plus que de ses goûts.

Son admiration pour les poètes-voyageurs en col dur et bottines, Henry J.M. Levet, mort de phtisie à 33 ans, et Valéry Larbaud – « *Bonsoir, les choses d'ici-bas* » ! –, nous rassure, sa langueur nous effraie, sa médiocrité nous reflète – qui n'a rêvé une fois de retentir quitte à se galvauder un peu ?

L'auteur regrette, il s'en excuse presque, que son personnage soit si faible, si irrésolu ; il le console, il le surveille ; il voudrait en douce lui dire ce qu'il sait : le monde est laid, il faut lui donner un sens qui le rende moins obscène – faute de l'embellir. Parlant de lui, Jean dit « *notre héros* », et il nous tire par la manche comme un conteur de jadis : « *Cyrille était-il un nigaud ? Le lecteur est en droit de se poser la question.* »

On est dans un roman russe fourmillant d'opinions, de lieux, de gens. Tout y est, internet, les cadres, les bobos, les profs, les identitaires, les vacances en Bretagne (ou dans le Luberon), Séverine et Fatima, employées au Carrefour Market de Montrouge, l'intellectuel en vue, le syndicaliste courroucé, le chrétien militant, les groupes de heavy metal, Deftones ou Cannibal Corpse, etc. – « *autistes glorieux d'une société parcellaire* ».

Car Patrice Jean est un romancier ambitieux, résolument contemporain, alternant le réalisme et la satire, le trivial et l'élégiaque, le marketing et la dialectique ; il s'efforce de traduire en prose les « *convulsions de la société marchande* » (et le philistinisme ordinaire) sur les brisées de Balzac ou Houellebecq. Avec en prime, ce rire jaune hérité de Tristan Corbière, poète maudit et somnambule, à qui l'auteur emprunte certains effets « *dans le cinglé, la pointe-sèche, le calembour, la fringance, le haché romantique* ». En fin de compte, entre une villa aux Bahamas et un poème de Nerval, à défaut d'une vie sexuelle épanouie, on ne doute pas de sa préférence. •



Patrice Jean, *La Poursuite de l'idéal*, Gallimard, 2021.



Nabokov à Montreux, 1969.

À L'OMBRE D'UNE JEUNE FILLE EN FLEUR

Par Jérôme Leroy

La parution du troisième et dernier volume en « Pléiade » des *Œuvres romanesques complètes* de Vladimir Nabokov est l'occasion de retrouver un écrivain souverain et enchanteur. Aux côtés de Proust ou Joyce, il est un des rares écrivains du XX^e siècle à créer un monde à lui reconnaissable dès les premières lignes.

Cela commence, peut-être, simplement par quelques images.

Un immense ciel d'été, en Russie, où les nuages dorés passent dans le silence d'une après-midi aux allures d'éternité. Une route américaine des années 1950 qui ne mène nulle part, sinon à l'enseigne clignotante d'un motel désert. Un échiquier où une partie se joue dans les diagonales du fou et crée un réseau insensé de possibles. Un papillon qui agonise en couleur dans le filet d'un petit garçon, sur la Côte d'Azur. Une cellule de prison où un homme attend une exécution dans un pays inconnu. Un château dont l'architecture n'est pas de notre monde ou, plutôt, d'un monde qui aurait pu être le nôtre, mais dont d'infimes différences signent l'étrangeté définitive. Un écrivain penché sur sa table dans un appartement londonien ou parisien.

À quelle époque sommes-nous ? Peu importe. Dans quel lieu ? On peut toujours essayer de se raccrocher à des noms, ils ne renvoient pas nécessairement à notre réalité. Et pourtant, nous y sommes, nous y sommes vraiment, par la seule magie d'une écriture kaléidoscopique. Vladimir Nabokov, c'est d'abord cela : un enchanteur qui sait jouer de ses métamorphoses. « Hélas, écrit-il dans *Intransigeances* avec ce mélange de coquetterie et d'ironie dont il est coutumier, *je ne suis pas un gibier bien intéressant pour les chasseurs d'influences.* »

On peut malgré tout, pour savoir d'où vient cet écrivain dont pour une fois, il n'est pas exagéré de dire qu'il est inclassable, se référer à sa biographie. Nabokov est né en 1899 à Saint-Petersbourg. Il est issu d'une famille de

la grande bourgeoisie avec un père professeur de droit, opposant politique libéral qui préfère la réforme à la révolution. Comme il est normal à cette époque, Vladimir Nabokov apprend dès sa prime enfance l'anglais et le français. Après avoir fait ses études de littérature à Cambridge à partir de 1919 où sa famille se réfugie d'abord, il saura maîtriser l'allemand lorsqu'il se retrouvera à Berlin entre 1922 et 1937 dans les milieux de l'émigration. Son père est assassiné dans cette même ville, lors d'une réunion politique en 1922.

On pourrait penser que l'œuvre de Nabokov se ressent de ce traumatisme. C'est mal connaître notre homme qui a toujours tenu Freud pour un charlatan et la psychanalyse pour une fable stérile, voire dangereuse. Alors trouvera-t-on chez lui, au moins, des échos de la politique ? Après tout, voilà un écrivain qui ne reverra plus jamais son pays natal après l'avoir quitté à l'âge de 20 ans pour devenir une manière de nomade qui vivra aussi en France et surtout en Amérique avant de finir en Suisse, au Montreux Palace, face au lac Léman où il meurt en 1977. Pourtant, même un roman comme *Brisure à Senestre*, où un écrivain tente de survivre dans la dictature d'un pays imaginaire, n'a rien de 1984. Si l'œuvre de Nabokov est antitotalitaire, c'est en quelque sorte par défaut, parce qu'elle révèle une souveraine liberté et qu'elle obéit à ses propres lois, créant un monde reconnaissable dès les premières lignes de chaque roman, de chaque nouvelle et qui n'a d'autre référence que lui-même. On ne voit guère, dans ce xx^e siècle, que Proust et Joyce pour avoir su créer des univers aussi parfaitement autonomes comme des totalités closes sur elles-mêmes. Pas de message chez Nabokov, jamais, mais des images, toujours des images. Dans *Intransigeances*, encore, il précise : « *Je ne pense en aucune langue. Je pense en images ; c'est seulement certains illettrés qui remuent les lèvres en lisant ou en ruminant. Non, je pense en images, et de temps en temps, une phrase russe ou une phrase anglaise peuvent se former sur l'écume de l'onde cérébrale.* »

Comment voulez-vous, avec de telles dispositions d'esprit, que le lecteur puisse appliquer à cette œuvre une grille d'analyse politique, psychologique ou philosophique ? Deux anecdotes illustrent cette impossibilité. Alors qu'il était devenu professeur itinérant de →

littérature dans différentes universités américaines, Nabokov avait demandé à ses étudiants lors d'un examen sur *Madame Bovary*, de décrire la chambre d'Emma et non de réfléchir théoriquement à la structure du roman ou à ses thématiques. Autrement dit, pour lui, le roman est d'abord un lieu, un lieu très concret qui forme un autre espace-temps, une « époque-lieu » selon les mots de Julien Gracq sur *La Chartreuse de Parme*. De surcroît, cet espace-temps est modulable à l'infini, comme dans l'indépassable *Ada ou l'Ardeur* qui forme le plat de résistance de ce troisième et dernier volume de ses *Œuvres romanesques complètes* qui viennent enfin de paraître en « Pléiade ».

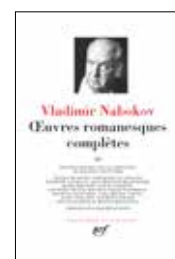
Autre anecdote : Nabokov était atteint d'une affection rare, mais répertoriée médicalement, qui lui faisait voir les lettres en couleurs. On appelle cela la synesthésie et c'est de cette manière qu'il écrit le monde. Pour lui, les sons ont des couleurs, les couleurs ont des goûts et ainsi de suite. La vue et l'audition se confondent, au point, par exemple, que dans *Chambre obscure*, le personnage principal, un critique d'art devenu aveugle, peut voir « les épaules luisantes » et le « maillot de bain noir ceinturé de blanc » de la jeune fille qui va le détruire.

On a bien essayé de coincer Nabokov avec *Lolita*, ce roman qui fit sa célébrité en 1955, lui apporta l'aisance financière et un succès de scandale. Les ligues de vertu, qui ont à peine changé de visage aujourd'hui, l'ont résumé à un roman pédophile parce qu'elles ne savent pas lire. Un de ses premiers lecteurs, le romancier catholique Graham Greene, a beau y avoir vu un chef-d'œuvre, Nabokov fut violemment attaqué, quand bien même le Tout-Paris salua en 1959 la traduction française chez Gallimard. Comme d'habitude, la bêtise faisait confondre l'auteur et le narrateur. Nabokov avait pourtant laissé un indice de taille en nommant Humbert Humbert son personnage de suborneur de nymphettes, mot dont on lui doit l'invention. Le nom était à l'image de la personnalité double et irréconciliable du personnage. Un sale type qui détruit une jeune fille à peine sortie de l'adolescence et, en même temps, un narrateur au style merveilleux dont il se servait aussi bien pour décrire la sexualité la plus crue que des retrouvailles impossibles avec l'enfance. Ne pas mettre de leçons de morale dans un tel roman, laisser le lecteur en proie à sa propre fascination devant la beauté du texte, voilà ce qui ne passait pas. Le motif pour lequel on dit détester les écrivains n'est jamais le vrai. La seule chose que reproche l'« hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère » (Baudelaire), c'est d'être secrètement bouleversé par une œuvre qui devrait l'indigner.

Les romans qui paraissent dans ce troisième volume de la « Pléiade » viennent juste après *Lolita* et couvrent la dernière période de la vie d'un Nabokov devenu mondialement connu, en partie pour de mauvaises raisons. Ils sont tous en anglais, devenu de fait la langue d'écriture de Nabokov depuis *La Vraie Vie de*

Sebastian Knight, publié en 1940 quand Nabokov est encore à Paris. L'aisance avec laquelle Nabokov a pu passer du russe à l'anglais, au point de retraduire lui-même ses romans russes, n'est pas celle de *Pnine*, le héros du premier roman de ce volume. *Pnine* est un russe émigré, professeur dans une petite fac et en proie à toutes les difficultés de celui qui ne s'adapte pas à sa nouvelle patrie. Il représente finalement une forme d'exorcisme pour Nabokov qui raconte l'histoire de ce pauvre professeur en se faisant, pratiquement sous son propre nom, le narrateur de plus en plus présent des heurts et malheurs, puis de l'agonie de l'inadapté qui meurt au moment où lui, Nabokov, arrive à l'université de Pnine pour une conférence. S'il n'y a pas de rivalité entre Pnine et Nabokov, il en va différemment dans *Feu pâle*, roman qui est un exploit formel en même temps qu'une réflexion sur une des pires haines qui existe, celle du critique pour le critiqué. Le roman commence par un long poème posthume du poète John Shade puis, pour l'essentiel, est composé des notes écrites par son ami Charles Kimbote, homosexuel malheureux. Au fur et à mesure du roman, Nabokov transforme de manière hilarante les notes universitaires compassées en une autobiographie du commentateur qui sombre dans la démence, à force de haine pour John Shade.

Reste à découvrir ou redécouvrir le plus grand roman de Nabokov, en tout cas celui qu'il préférerait au point d'avoir lui-même surveillé de très près la traduction en français et d'être mentionné parmi les traducteurs : *Ada ou l'Ardeur*. Paru en 1969, *Ada* est un immense roman d'amour qui se déroule dans un univers uchronique où l'Amérique et la Russie forment un seul pays. L'amour entre Ada et Van, qui se révèlent être frère et sœur, n'est évidemment pas un roman sur l'inceste, mais sur une passion cachée qui dure toute une vie de l'enfance à la vieillesse et dont les narrateurs sont Ada et Van, Ada venant périodiquement corriger ou commenter le récit de Van qui se masque derrière la troisième personne. D'une structure complexe mais somptueuse, cette histoire d'amour dans un monde entièrement recréé, qui mélange modernité et archaïsme, est une révélation définitive pour qui parviendra à entrer au « château d'Ardis » et vaut largement une autre histoire d'amour monstre parue l'année précédente, le très surévalué *Belle du Seigneur* : « Parlons de hamacs et de miel... Quatre-vingts ans plus tard, il se rappelait encore avec la fraîcheur poignante de la première joie comment il était tombé amoureux d'Ada. »



Vladimir Nabokov, *Œuvres romanesques complètes*, tome III (dir. Maurice Couturier), « La Pléiade », Gallimard, 2021.

Et que demander d'autre à la littérature, au bout du compte, que cette fraîcheur poignante qui défie le temps ? •

PATRICK NAGGAR L'ALCHIMISTE

Par Jonathan Siksou

Hors du temps et de tout temps. Ainsi s'impose l'œuvre de Patrick Naggar, peintre, designer et architecte en quête de pureté des lignes et des matières. Une monographie présente ses créations inspirées par l'éternité.

Son œuvre est un trait d'union entre les pharaons et l'Art déco, un éloge du détail et des matériaux précieux, un univers où les technologies de pointe se mettent au service des astrolabes et qui prouve que la perfection peut être de ce monde. Habité par les astres et les siècles, le jeu des planètes et les caprices de la lune, la carte des étoiles et la courbe des sphères, Patrick Naggar fait bien plus que démontrer la maîtrise de son art, il invite l'admirateur, le collectionneur ou le lecteur à rejoindre son observation-interrogation du monde et de l'histoire, des grandes civilisations et des traces qu'elles nous ont laissées. Une philosophie et un art de vivre qui se retrouvent dans ses tables et ses luminaires, ses fauteuils et ses miroirs, ses lits de repos et ses cabinets. Toutes ses créations ont un pied *quelque part* et un autre *ici*, toutes rappellent *quelque chose*, un grand style ou un grand siècle, venu de l'Égypte ancienne ou du XVIII^e français, des années 1930 ou de la Grèce antique. « *Cultiver "l'hybride", faire que l'objet devienne paradoxal, allégorique, métaphorique, ambigu parfois, tel est mon projet* », affirme-t-il. Nadine Coleno, qui signe les textes de cette monographie, ajoute : « *Recherche de soi, quête de liberté, transposition de l'esprit dans la matière, poésie synchrétique, ses voyages dans le temps, dans l'espace, dans le concept, tendent toujours vers une unification harmonieuse. Allier les contraires, les époques, concilier le beau et l'utile, le réel et l'imaginaire, la simplicité et la préciosité, les matériaux dits nobles et les matériaux industriels, tout ce qui dépeint le monde à travers le filtre d'un regard.* »

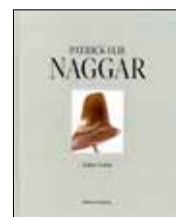
Son regard, Patrick Naggar le coule dans le cuivre et le laiton, l'acier brossé et le bronze patiné, il le laque à la façon des maîtres nippons et le recouvre de feuilles d'or, de cuir ou de fibre de carbone, l'incruste de pierres semi-précieuses et l'illumine au LED. Comme les maîtres anciens, il sait aussi s'inspirer de la nature, de ses



feuillages et de ses insectes, et rivalise avec elle lorsqu'il reproduit/réinterprète ses couleurs audacieuses. Les portes vert-de-gris moiré de son cabinet *Scarab* (voir photo) s'ouvrent sur un intérieur jaune safran.

Les cartes célestes sont omniprésentes dans son travail. Ciselées dans le bronze, le cuivre ou l'émail, elles évoquent autant l'ordre de l'Univers que sa passion pour l'astronomie, les mystères du ciel. Patrick Naggar enferme les constellations dans des boîtes, des disques, des lentilles d'optique, et peut traduire la lumière des étoiles par les reflets du mercure. Entre nos mains, on ne sait si ces étranges objets s'apparentent aux silex des premiers hommes ou à une pierre de Rosette dont la langue reste à déchiffrer. •

Patrick Naggar est représenté, à Paris, par les galeries Dutko, Cat-Berro, Alexandre Biaggi et Avant-Scène ; aux États-Unis par la galerie Ralph Pucci à New York, Los Angeles et Miami.



Patrick Elie Naggar, *Histoires de formes* (texte de Nadine Coleno), Éditions du Regard, 2020.

UN PARFUM D'ÉLÉGIE

Par Frédéric Ferney



François Sureau.

Dans *Ma vie avec Apollinaire*, le nouvel académicien oppose au chromo qui fait du poète un luron génial et mélancolique une palette plus intérieure et plus sombre. Il n'érige pas une stèle, il acquitte une dette.

C'est un *tombeau* – au sens de du Bellay. On sait qu'Apollinaire est le plus grand poète du *xx^e* siècle et qu'après lui, comme après Racine dans un autre temps, le jeu moisit – Breton ? Aragon ? Char ?... pitié ! Et qu'il fut emporté par la grippe espagnole en 1918 à l'âge de 38 ans. Et que du *surréalisme* – il inventa le mot – et que des fauves et des cubistes, il a été le héraut – le divin ménestrel.

Car avec lui, tout est préface, tout est songe.

Le premier, Apollinaire a troqué les odes au rossignol contre un hymne à l'aéroplane et pulvérisé le vitrail du symbolisme – adieu cierges, lunes, orchidées, poisons, pâmoisons, rimes sottes !

Quand Mallarmé s'épuise à dessiner des anges ou des cygnes dans sa tour d'ivoire, Apollinaire s'enivre de ses « *fièvres futures* ». Il crache joyeusement sur la Belle Époque et ses accordéons rances, préférant l'électricité, les tramways, les paquebots, et Derain, et Matisse, tout en saluant le doux frou-frou des obus et les cheveux verts de la Lorelei.

On sait cela.

Et que le paradis est un jardin, l'enfance, un pré, et l'amour, une chanson triste. Et la guerre, un bal ?... Car Guillaume est d'abord fée, et jongleur, et le plus enfant des hommes – avec un penchant lyrique pour les petits seins blancs de Louise de Coligny : « *Je pense à toi mon Lou ton cœur est ma caserne / Mes sens sont tes chevaux ton souvenir est ma luzerne* ». Car sa sensualité, son audace, sa verve d'artilleur éclate en météores, en filaments de salive et de foutre, qui retombent en pluie de comètes.

Sureau sait tout cela par cœur et au fond il s'en fiche, il n'en fait qu'à sa tête, il suit sa pente, il s'écoute. Sureau oppose au chromo qui fait d'Apollinaire tantôt un luron mélancolique, tantôt le bon saint Éloi de l'art moderne, une palette plus intérieure et plus sombre, une mystique – la sienne.

Il n'érige pas une stèle, il s'acquitte avec dévotion d'une dette : « *Apollinaire ne m'a jamais abandonné.* »

Il se comporte moins en biographe obstiné qu'en camarade fervent et discret avec un mélange de pitié et d'envie qu'il coupe de réminiscences – notes de voyage, souvenirs de famille, lectures – qu'il conservait jalousement dans ses tiroirs secrets.

Car cette fois c'est lui-même, qu'il jette dans la balance et qu'il pèse. Il peint en nabi japonisant un paravent fleuri où les volutes qui sortent de la pipe de Guillaume épousent les motifs du papier mural de son salon – comme dans ce tableau de Bonnard intitulé *Intimité*.

S'il contemple Guillaume avec une infinie tendresse, il se regarde au fond des yeux, et sans aménité, lui, François Sureau, 64 ans, à jamais plus vieux que son « ami ». À cette heure tardive où les ombres s'accroissent, il se

dénude et se dégrise de quelques duperies : « J'ai tiré sur les ficelles que j'avais reçues de naissance, sur celles que l'on m'a données ensuite. J'ai fait le perroquet, le singe savant. Je n'ai pas choisi de vrai métier où j'eusse excellé. J'ai travaillé dans l'administration, dans l'industrie, puis au barreau. J'étais suffisamment habile pour m'y faire une place, mais je n'ai rien fait qui vaille qu'on s'en souvienne. » Vraiment, monsieur l'Académicien ?

Sureau écrit à l'encre noire, ni pour se sauver ni pour s'absoudre, avec des nuances de bleu ou de gris, rêvant peut-être depuis sa chambre d'un soleil tiède ou d'une tristesse annonciatrice de la neige, comme le petit Marcel. Pour lui aussi, aucun doute, « notre vie, la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent, réellement vécue, c'est la littérature ».

C'est pourquoi Apollinaire ne l'a jamais déçu. Le bleu du poète est un bleu d'hiver et de nuit rhénane, bleu horizon, bleu colchique couleur de cerne et de lilas, qui se souvient du blanc, et qui déjà pactise avec le rose, comme chez Picasso. Apollinaire a su s'arracher au bleu de viande et de mouches qui fleurissait dans la gadoue des tranchées – Cendrars lui envoyait ce don d'enfance qui lui permettait de se réciter *La Géante* de Baudelaire dans sa casemate et de s'endormir paisiblement dans les draps de la Voie lactée !

Sureau reste docile à ce qui le hante : la Grande Guerre, c'est son Iliade – là où les soldats meurent, les poètes renaissent. Et les coquelicots pavoisent entre les croix de bois. Il a l'art de puiser dans ce cloaque des auréoles et des lambeaux d'azur, même si ses héros ne sont pas des saints. On se souvient – dans son roman *L'Obéissance* (2007) – du lieutenant Verbrugge, de la Légion étrangère, amputé du bras droit en 1915, comme Cendrars, et qui méprisait le champagne, cette « boisson de poules et d'aviateurs » !

Sureau s'attarde sur cette ardeur patriotique qui nous est devenue un peu étrangère : quand Apollinaire écrit que « les poètes sont l'âme de la patrie », c'est vrai, ce n'est pas de la propagande, il le sait.

Comment faire un livre qui lui ressemble, à la fois cavalier, érudit, lacunaire, joyeux, barbare, mélancolique ? Sureau s'attache à vérifier une conviction intime, mystérieuse : « J'ai compris très tôt que notre rencontre avait été décidée ailleurs. » Et il écrit comme un enfant qui ferme très fort les yeux pour mieux se souvenir de



Guillaume Apollinaire.

certaines sensations – Apollinaire préférait les soupirs. Sureau ne méconnaît pas les faits, les événements, les dates, mais il s'aventure en marge, dans une zone encore intouchée, aux confins de nos lueurs apprises, entre chien et loup. Il s'insinue dans les désirs et les rêveries de ce géant blême qui ne lui ressemble guère ; il s'invite dans ses silences, il habite ses peurs – lui qui n'avait jamais peur – et sa soif – lui qui avait toujours soif – parce que ce sont celles d'un Fou – d'un Roi !

Et cela, avec le pinceau le plus fin possible, ayant longtemps caressé son sujet et mûri son désir, avec ce que les peintres italiens appellent le *fa presto* par opposition au *léché*. Ce qu'il a vécu grâce à Guillaume, Sureau le revit, il met des mots dessus. C'est quoi, un cri du cœur ? Ça. •



François Sureau, *Ma vie avec Apollinaire*, Gallimard, 2021.



Christophe Bourseiller.

CHRISTOPHE BOURSEILLER

« MORALE ET PURITANISME NE CESSENT DE GAGNER DU TERRAIN »

Propos recueillis par Jean-Pierre Montal

Son visage et sa voix sont connus grâce à ses apparitions au cinéma et à sa présence sur France Inter. Son travail d'historien défriche les marges et les extrêmes avec précision. Christophe Bourseiller publie un livre sur Jean Parvulesco, écrivain mystérieux classé à droite, ainsi qu'une passionnante synthèse intitulée *Nouvelle histoire de l'ultra gauche*. Rencontre avec un homme qui fuit les clichés, mais pas le débat.

Causeur. Pourquoi revenir sur la figure de Jean Parvulesco ?

Christophe Bourseiller. Je me suis toujours intéressé aux marginaux, aux inclassables. Son mélange de poésie, de conspirationnisme, d'idées politiques très à droite et à l'opposé des miennes m'a toujours intrigué. J'ai pu le rencontrer au début des années 2000, dans son minuscule appartement du 16^e arrondissement. Il m'a reçu avec une grande politesse. À la fin de la conversation, il s'est éclipsé et est revenu avec une pile de 40 livres. Son intégrale ou presque. À partir de là, je me suis plongé dans cette œuvre étrange, hallucinée, dans ces phrases interminables, décrivant des complots et des mondes invisibles. C'est une expérience !

Jean Parvulesco est à la fois très actuel – notamment pour son goût des complots – et hors du temps, un pied dans une autre dimension. Où le situez-vous ?

Difficile à dire... Politiquement, il lui est arrivé de se

proclamer d'extrême droite, puis de se déclarer gaulliste, plus précisément un adepte du « gaullisme des profondeurs » concept assez obscur. Socialement, il vivait dans le plus grand dénuement matériel. Il m'a confié n'avoir jamais gagné un centime avec ses livres. Je me suis toujours demandé de quoi il vivait, sans trouver de réponse. Mais il n'était pas isolé. Il a été ami avec Jean-Luc Godard, Éric Rohmer, Paul Gégauff, Dominique de Roux... N'importe qui aurait profité de ces contacts pour devenir scénariste, pour faire produire un film. Lui, non.

Cette proximité avec le monde du cinéma est l'un de vos points communs. Est-ce pour cette raison que votre livre comporte aussi une large part d'autobiographie ?

Il s'est passé quelque chose d'étrange en écrivant sur Parvulesco : des souvenirs personnels, des moments que j'avais occultés, ont littéralement resurgi. Beaucoup étaient liés au monde du cinéma, à mes expériences d'acteur chez Godard quand j'étais enfant [dans *Une femme mariée*, *Week-end*, etc., NDLR], puis dans les films d'Yves Robert notamment [*Un éléphant ça trompe énormément*, *Nous irons tous au paradis*, etc.]. Parvulesco et moi avons été approchés par le cinéma, puis rejetés. C'est une impression très étrange. Une vallée de possibles s'ouvre et, soudain, se referme.

Pourtant vous êtes un enfant du sérail, fils de comédien et de dramaturge. Vous tracez d'ailleurs un portrait subtil et un rien glaçant de ce milieu d'intellectuels de gauche.

Je suis un pur produit de la gauche caviar. Un étrange mélange de culture, de réflexion, mais aussi de cruauté et d'hypocrisie. Très jeune, j'ai vu des gens disserter sur l'injustice et la dictature du prolétariat dans de luxueux appartements parisiens. C'est assez formateur et l'on perd quelques illusions au passage. Mais je n'ai pas rejeté mon milieu en mettant le cap à droite. J'ai choisi la critique de la gauche par la gauche, avec les mouvements libertaires. En tant que militant d'abord et, plus tard, dans mes livres. →



L'écrivain Jean Parvulesco (1929-2010).

Cette gauche caviar issue de 1968 est aujourd'hui à terre. Question à l'historien des idées : Mai 68, c'est officiellement fini ?

Effectivement, cette gauche a totalement disparu du débat, effacée par le XXI^e siècle. D'ailleurs, je me demande si les principaux acteurs de cette époque n'avaient pas déjà conscience de leur fin programmée : ils ont parlé assez vite de « parenthèse enchantée ». Enchantée, je ne sais pas, mais parenthèse certainement, et elle est en train de se fermer. Tout a basculé avec l'épidémie de sida et l'élection de Reagan aux

États-Unis, au début des années 1980. En France, nous ne l'avons pas vraiment vu venir, la gauche arrivait au pouvoir, il y avait un décalage. Pourtant, tout changeait.

Les manifestations dégénèrent, les black blocs font les gros titres... l'ultra gauche semble, en revanche, avoir gagné en vigueur.

Disons plutôt qu'elle bouge encore. Nous avons l'impression aujourd'hui d'un déferlement de haine, mais la société des années 1970 était autrement plus violente. En 1971, par exemple, les mouvements d'ultra gauche et les communistes libertaires ont organisé un pillage du Quartier latin pour mettre à terre le capitalisme, lutter contre le règne de la marchandise. Les black blocs n'ont rien inventé. Et la protestation contre les bavures policières, la haine de l'autorité ne sont pas des nouveautés non plus.

Nous semblons désormais pris entre deux courants : d'une part, la violence en actes des ultras souhaitant que tout explose et, d'autre part, la terreur au nom de la tolérance, prônée par la « cancel culture ». En résumé, le chaos et le silence imposé. Au milieu, le débat se recroqueville, terrorisé. Comment en est-on arrivé là ?

J'identifie deux racines, essentielles à gauche. L'une est ancienne et profondément ancrée, il s'agit de la gauche décoloniale et tiers-mondiste pour laquelle la repentance est le cœur de la politique. L'autre, plus récente, s'est affirmée au cours des années 1990 : l'altermondialisme. Elle voulait réguler l'économie et les échanges financiers. Et pour cela, elle ne croyait pas à l'État, mais à l'éthique. Dès lors, la morale a repris le dessus. La voie était libre, car le politique ne signifiait plus rien. Devant

Parvulesco, l'insaisissable

« *Le vrai est un moment du faux* », disait Guy Debord, penseur que connaît parfaitement Christophe Bourseiller. La citation aurait pu devenir la devise de Jean Parvulesco (1929-2010), tant l'écrivain roumain n'a cessé de conjuguer la réalité et la légende, le visible et l'occulte. Dans ce livre, Bourseiller contourne l'écueil de l'enquête journalistique, vouée à l'échec avec un tel homme. Le point de départ sera Godard. Il a connu Parvulesco, l'a fait « interpréter » par Jean-Pierre Melville dans *À bout de souffle* et était un intime de la famille Bourseiller.

À partir du réalisateur, l'auteur avance comme l'un de ces protagonistes amnésiques croisés chez Modiano, à tâtons. Chaque nom, chaque détail provoque ou non son lot de réminiscence et, peu

à peu, les deux portraits – l'auteur et son sujet – s'affinent. Christophe Bourseiller se souvient de son enfance où il jouait au « singe savant » débitant théories et jugements pour impressionner les amis gauchistes de ses parents. Le cinéma dessine une voie de sortie. « *Tu es un personnage, pas un acteur* », tranche alors Yves Robert. « Quelle chance ! » semble répondre en écho Parvulesco, lui qui a justement construit un personnage avec application, sculptant sa vie comme tous ceux que la réalité déçoit, indiffère ou effraie. Comment vit-il ? Est-il vraiment roumain ? Quid de cet axe « Paris-Rome-New Delhi-Moscou » dans la « *métapolitique internationale et cosmologique* » ? Aucune de ces questions ne trouve de réponses. Le livre ne perce pas le mystère Parvulesco. Et, en cela, lui rend un hommage paradoxal, à la fois distant et bienveillant. •

Clara et les chic types le classique oublié

Oubliez les livres de souvenirs, les rétrospectives, les témoignages d'époque. Pour saisir l'atmosphère du début des années 1980 dans la province française, rien ne rivalise avec *Clara et les Chic Types* (1981). Normal : le grand Jean-Loup Dabadie est à la manœuvre. Il écrit le scénario, les dialogues et aurait même dû aller plus loin. « *Le film devait être sa première réalisation, explique Christophe Bourseiller, mais la Gaumont a reculé et imposé un homme qui les rassurait, Jacques Monnet.* » Le casting réunit Isabelle Adjani, Thierry Lhermitte, Daniel Auteuil, Josiane Balasko, Christian Clavier (parfait, comme toujours à cette époque) et Bourseiller, en léger décalage : « *Il y avait une différence générationnelle entre eux et moi, notamment sur le plan musical. J'étais plongé dans la new wave et, eux, plutôt dans Stevie Wonder, Michel Jonasz [qui a écrit les chansons du film, NDLR].* » Le film trouve un faux rythme unique, la jonction entre des dialogues subtils et des comédiens doués se fait naturellement. Sur le thème vu et revu du « passage à l'âge adulte », Dabadie écrit des scènes qui semblent à la fois nouvelles et de toute éternité. Quatre mois après la sortie en salles, Mitterrand est élu. On croit cette génération triomphante. Elle est, en fait, déjà paumée. *Clara et les Chic Types* le montre avec une finesse qui a déserté la comédie française. •

des politiciens impuissants, n'incarnant plus aucun combat, le citoyen se replie sur son identité, sur ce qu'il est, sur sa vision morale du monde.

La jonction des deux racines est redoutable. Quand la gauche tiers-mondiste veut défendre les peuples opprimés, elle se met à défendre l'islam et, ce faisant, elle adopte peu à peu la morale puritaine de l'islam. Morale et puritanisme ne cessent de progresser. Je parie, par exemple, sur une revitalisation du mariage dans les années à venir. Les revendications des homosexuels sur le sujet l'annonçaient. Mais rien ne dit que nous n'assistons pas non plus à une « parenthèse puritaine », limitée dans le temps. Il faut toujours observer l'extrême gauche, car elle est souvent l'antichambre de la doxa des années à venir.

Justement, qu'est-ce qui agite la gauche de la gauche aujourd'hui ?

L'écologie radicale, notamment avec les ZAD, qui est une sorte de nouveau jansénisme. J'ai récemment lu un texte où l'auteur parlait de « *vie minimale* ». Le chemin parcouru de « *Jouissons sans entraves* » à la « *vie minimale* » est passionnant et très révélateur.

Il traduit aussi un clivage générationnel. Ce dernier pourrait-il remplacer la bonne vieille lutte des classes ?

C'est un nouvel antagonisme. La génération des 20-30 ans est animée par un sens du collectif. Alors que les 30-45 ans, par exemple, sont encore, dans le sillage des baby-boomers, très individualistes, centrés sur un « moi, je... » s'exprimant sur les réseaux sociaux. Regardez les Gilets jaunes. Ils mettaient en avant des revendications individuelles, refusaient toute idée de représentation, de collectif... et il ne s'agissait pas de gens jeunes. C'est pourquoi les réseaux sociaux se sont imposés comme leur principal outil. De toute façon, les réseaux sociaux sont déjà finis, morts, bientôt enterrés...

Pardon ? On a plutôt l'impression qu'ils triomphent, s'imposent comme l'alpha et l'oméga du débat public.

En observant l'extrême gauche, j'ai vu s'imposer le thème de la déconnexion. C'est un premier signal fort. En parallèle, les géants du web se transforment en censeurs et prennent ainsi le contrepied de tous les idéaux libertaires à l'origine d'internet. Il y a eu le cas Trump, bien sûr, mais pas seulement. En Espagne, par exemple, les comptes Twitter de mouvements comme Podemos ou Vox ont été fermés. Facebook et Twitter ont déjà compris que la censure serait inévitable, ils vont donc laisser mourir ces marques lentement pour se concentrer sur des réseaux entièrement ludiques, moins problématiques à gérer et très rentables, comme TikTok.

Terminons avec Jean Parvulesco qui n'aurait pas dédaigné nos digressions politiques. Son œuvre est tentaculaire. Par où conseillez-vous de commencer ?

Par *Un retour en Colchide*. Il y parle de ses promenades dans Paris, de ses expériences mystiques, toujours avec ce sens si particulier de l'énigme, comme si la réalité n'était qu'un leurre. Un ouvrage plus accessible, mais tout aussi mystérieux. •



Christophe Bourseiller, *Nouvelle histoire de l'ultra-gauche*, Le Cerf, 2021, 392 p.

Christophe Bourseiller, *En cherchant Parvulesco*, La Table ronde, 2021, 128 pages.



CHAMPS-ÉLYSÉES L'AVENUE LA PLUS BÊTE DU MONDE ?

Par Pierre Lamalattie



Un projet initié par des entreprises et soutenu par la municipalité parisienne prévoit la piétonnisation partielle – et l'inévitable végétalisation – des Champs-Élysées qui seront en outre parsemés d'obstacles cassant la perspective. Cette voie sacrée menant de la Concorde à la tombe du Soldat inconnu, trajet de défilés militaires et de manifestations populaires, sera défigurée.

Défilé des chars alliés sur
les Champs-Élysées après la
Libération de Paris, 25 août 1944.



On les qualifie de « plus belle avenue du monde ». L'adjectif « belle » fait référence à la grandeur plus qu'à la joliesse, comme dans l'expression « une belle somme ». Les Champs-Élysées présentent une chaussée exceptionnellement large montant avec une parfaite rectitude jusqu'à l'Arc de triomphe.

Dans le projet appelé « Les Champs du possible » – tout un programme –, l'avenue diminuerait de moitié en largeur. On passerait de huit voies à quatre (deux dans chaque sens), dont une seule de chaque côté pour les voitures ordinaires. Au milieu, un certain nombre d'îlots piétons seraient disposés, avec des agrès de signalisation. Le plus grand, inamovible, en haut de l'avenue, en forme de péniche, occuperait les deux voies centrales. Il permettrait aux touristes de photographier l'Arc bien en face. Un véhicule dont le conducteur souhaiterait aller d'un bout à l'autre des Champs ne pourrait donc plus suivre une trajectoire rectiligne. Sur les voies réaffectées, outre des pistes cyclables, diverses constructions seraient installées : abris bus, garages deux-roues, édicules variés, et surtout de très nombreux conteneurs à végétation.

Les pavés, jugés bruyants, seraient remplacés par des dalles, comme dans les centres commerciaux, conférant une note bas de gamme à l'ensemble. Un grand motif en croisillons animerait l'ensemble dans un style un peu balnéaire.

Les arbres ne seraient plus taillés selon le style des perspectives à la française, la taille étant perçue comme une blessure. Un grand nombre de bosquets, buissons, haies et arbrisseaux seraient disposés un peu partout. L'objectif général serait moins la beauté et l'agrément que la création artificielle d'« écosystèmes ».

La place de la Concorde serait évidemment piétonnisée. La circulation serait reportée en périphérie, sous les sculptures équestres de Coustou et de Coysevox et devant la sortie des Tuileries. Les anciens fossés comblés sous Napoléon III seraient recrusés et remplis de végétation. Cette restitution est d'ailleurs peut-être la meilleure idée du projet, mais alors la mise en eau aurait plus de beauté et de légitimité. Par ailleurs, les statues monumentales des villes de France symbolisant l'unité du pays au cœur de Paris passeraient à l'arrière-plan de rideaux d'arbres, de même que les façades de Gabriel, côté nord.

Ajoutons à cela que tout l'espace du cours La Reine et de l'avenue Winston-Churchill (entre le Grand et le Petit Palais) serait végétalisé et piétonnisé jusqu'à la Seine. Même le pont Alexandre-III, disposant pourtant de très larges trottoirs, serait transformé en passerelle piétonne affublée des mêmes dallages en croisillons qui, pour le coup, seraient totalement déplacés dans ce haut lieu néobaroque.

Ce projet est, en principe, une initiative privée. Il est conçu par l'architecte Philippe Chiambaretta, mandaté

par une association de groupes internationaux, géants du luxe, cabinets de conseil, banques d'affaires, grands restaurants et opérateurs culturels actifs sur les Champs-Élysées. Il est cependant présenté comme « le projet des Parisiens ». La Mairie de Paris, dès le départ dans la confiance, lance les travaux en commençant par la Concorde. Après les Jeux olympiques, ce serait le tour des Champs-Élysées. Ces transformations posent toutefois d'importants problèmes.

La France privée de ses Champs-Élysées ?

Le premier réside dans le fait que les Champs-Élysées ne sont pas un lieu ordinaire. Ils incarnent quelque chose du sentiment national et du rapport des Français à leur histoire. « *Il y a un lien vingt fois séculaire*, affirme le général de Gaulle, *entre la grandeur de la France et la liberté du monde.* » Cette citation est gravée sous sa statue située à mi-parcours des Champs. Les Champs-Élysées sont la parfaite incarnation visuelle de cette grandeur. Beaucoup de Français y sont attachés. Les grands événements, les commémorations y trouvent naturellement leur place. Rétrécir cette avenue, la parsemer d'objets ludiques, bref changer radicalement sa nature est l'affirmation qu'on change d'époque et de valeurs. On peut se demander si les grandes entreprises à l'origine du projet, et même la Mairie de Paris, ont le droit de disposer seules de ce lieu qui appartient à la France tout entière.

D'un point de vue pratique, sera-t-il encore possible d'organiser des défilés sur un axe rétréci de moitié et encombré d'obstacles ? Même l'espace réservé à la tribune présidentielle du 14-Juillet, place de la Concorde, serait amputé au détriment des démonstrations militaires.

La « végétalisation » idéologique

On a l'impression qu'il suffit de tapisser les maquettes de grumeaux verts pour emporter l'enthousiasme. Or, le bénéfice d'un espace vert en ville, bien réel, résulte principalement d'effets psychologiques. Contrairement à ce que beaucoup croient, la température n'y est guère plus fraîche en été que dans le reste de la ville (de l'ordre de deux degrés de moins), surtout quand la municipalité omet d'arroser.

De plus, la multiplication sur les Champs-Élysées de buissons, bosquets et édicules variés crée des obstacles à la vue, des caches et des cachettes. Des commerçants et restaurateurs ont participé aux groupes de travail formés pour ce projet. On sait qu'ils ont été à plusieurs reprises durement touchés par des saccages urbains s'ajoutant à la délinquance ordinaire. Oublient-ils ces épreuves au point que cette dimension soit absente de leur réflexion ?

Le patrimoine oublié

Les associations de défense du patrimoine n'étant jamais conviées aux concertations, les héritages du XIX^e siècle sont généralement oubliés. En l'occurrence, trois aspects mériteraient tout particulièrement d'être réintroduits dans la réflexion. →



Le projet de réaménagement « Les Champs du possible », qui vise à « réenchanter la plus belle avenue du monde ».

D'abord, l'Arc de l'Étoile, comme tous ses semblables, est conçu comme une sorte de socle destiné à porter un groupe sculpté incarnant justement le triomphe. Ce groupe a bien existé, au moins dans sa forme provisoire. C'est *La République triomphant du despotisme et de l'anarchie*, œuvre d'Alexandre Falguière, l'un des plus grands sculpteurs du XIX^e. Cet ensemble, visible par exemple sur les photos de l'enterrement de Victor Hugo, a été déposé. Où est-il ? Que pourrait-on faire avec ce qu'il en reste, s'il en reste quelque chose ? Il y a probablement lieu d'être pessimiste, mais cela n'empêche pas de tirer au clair ces questions.

Ensuite, l'architecte et divers observateurs regrettent que les jardins du bas des Champs-Élysées soient peu attractifs et peu fréquentés. La faute en revient pour partie à un déficit d'entretien. Mais c'est aussi parce que l'intérêt patrimonial de ces espaces verts est durablement négligé. Christophe Lérubault, responsable du Petit Palais, fait remarquer à juste titre que ces jardins ont « une dimension patrimoniale datant d'Alphand et d'Hittorff. Leur rénovation nécessaire ne doit pas dilapider leur caractère fin XIX^e qui en fait le charme. [...] Les bordures ont disparu, les bancs d'origine comme les réverbères ont été remplacés par des modèles banals, les vallonnements ont été aplanis, on y a créé plusieurs enclos clôturés, le bassin a été comblé... Il y a là quelque chose de merveilleux à remettre en valeur. »

Enfin, il faudrait accorder de l'attention au vide. Paris brille, en effet, par ses fameuses « trouées » qui actualisent les perspectives à la française du Grand Siècle. La minéralité des grandes avenues est peut-être critiquable sur le plan thermique, mais elle apporte une inégalable impression de clarté et d'espace. La Ville lumière est ville de la clarté au propre et au figuré. Le regard traverse la ville et vous entraîne à sa suite. Dans aucune ville d'Europe on ne marche d'ailleurs autant qu'à Paris, et cela sans même s'en rendre compte. Malheureusement, partout fleurissent obstacles, divisions, mobilier urbain, édicules, sans oublier les invraisemblables pullulations de quilles jaunes. Comme la nature, la Mairie de Paris a horreur du vide.

Les automobilistes victimes expiatoires

René Girard montre que les sociétés se soudent dans la dénonciation de boucs émissaires¹. Dans le Paris d'Anne Hidalgo, ce sont manifestement les automobilistes qui en tiennent lieu. Le projet Champs-Élysées Concorde ne fait pas exception. Les automobilistes vont souffrir. Il y a cependant dans ce dossier un élément comique apporté par le bureau d'études (Aimsun) chargé de faire « une étude de trafic ». Pas difficile dans son cas de deviner les conclusions qu'il doit rendre s'il veut être réinvité. Sa réponse ne manque pas de saveur : la réduction de l'avenue des Champs-Élysées à une voie (pour les véhicules individuels) et la fermeture du pont Alexandre-III ne créeraient pas de bouchons ! Au contraire, cela « flui-

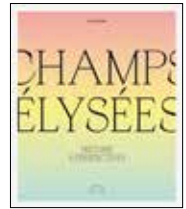
difie le trafic et réduit le temps de parcours de l'avenue d'environ une minute, passant d'un trajet de 6-7 minutes à 5-6 minutes de l'Étoile à la Concorde et de même dans le sens opposé ». Des reports de trafics interviendront, voilà tout ! 350 véhicules/heure se détourneront, lit-on, par le pont d'Iéna. Mais le cabinet sait-il que le pont d'Iéna va être lui aussi fermé et végétalisé ?

Un budget pharaonique

Le budget de l'opération est évalué à 250 millions d'euros, mais on sait que pour les grands projets, les chiffres sont évolutifs. Les Parisiens peuvent-ils comprendre qu'en temps de crise on dépense tant d'argent pour une architecture qui ne dépassera guère le niveau du sol ? Les sommes dont il est question sont à rapprocher de l'indigent budget d'acquisition de l'ensemble des musées de la Ville (de l'ordre de 2 millions) ou encore, dans un autre domaine, des 20 millions du loto du patrimoine (chiffre variable selon les années). Et ne parlons pas des nombreux bâtiments dont l'entretien est à la charge de la Ville, qui se dégradent sans qu'on y prenne garde. Décidément, le Paris de Madame Hidalgo a de curieuses priorités.

L'écologie entre foi et raison

On notera en conclusion la faiblesse scientifique de nos prédicateurs d'écologie. Dans le document de présentation du projet Champs-Élysées Concorde, un dessin aux indéniables qualités graphiques nous apprend que les arbres absorberont directement par leur feuillage l'azote atmosphérique (N₂). Ce serait effectivement une avancée ! Malheureusement, l'azote, qui constitue l'essentiel de l'air, est inerte et inutilisable. Les échanges gazeux par les feuilles concernent en particulier l'approvisionnement en CO₂, mais pas en N₂. Ce sont principalement des bactéries présentes dans le sol et les symbiotes des racines de certains végétaux (légumineuses) qui opèrent cette fixation. Aucun végétal n'absorbe d'azote par ses feuilles, à moins bien sûr, qu'il soit planté dans les « Champs du possible ».



Pour approfondir : « Champs-Élysées, histoire et perspectives », PCA-Stream, Pavillon de l'Arsenal.

1. René Girard, *Le Bouc émissaire*, Grasset, 1982.

C'ÉTAIT ÉCRIT L'ÉCOLE À LA MAISON ? PÉGUY ET STENDHAL RÉPONDENT

Par Jérôme Leroy

Si la réalité dépasse parfois la fiction, c'est que la fiction précède souvent la réalité. La littérature prévoit l'avenir. Cette chronique le prouve.

L'article 21 de la loi sur le séparatisme visant à restreindre l'instruction à domicile ravive une guerre scolaire qui ne date pas d'hier. L'école laïque a pourtant été célébrée longtemps dans notre littérature comme une référence républicaine, politique mais aussi poétique, de Péguy à Marcel Pagnol en passant par Louis Pergaud. Mais l'école, laïque ou pas, est pour nombre de parents synonyme d'une intrusion dans l'éducation de leurs enfants par des valeurs qu'ils ne partagent pas. *Le Monde* publie le témoignage d'une mère qui a fait le choix d'éduquer ses trois filles à la maison : « L'État s'autoproclame premier éducateur de nos enfants, mais cela va à l'encontre de tous les textes fondateurs ! » Il est intéres-

sant de voir que Charles Péguy, d'une certaine manière, conforte cette analyse : « *Il ne faut pas que l'instituteur soit dans la commune le représentant du gouvernement ; il convient qu'il y soit le représentant de l'humanité ; ce n'est pas un président du Conseil, si considérable que soit un président du Conseil, ce n'est pas une majorité qu'il faut que l'instituteur dans la commune représente. [...]* Il est le seul et l'ineffable représentant des poètes et des artistes, des philosophes et des savants. » (*Cœuvres en prose*) Pourtant Péguy poursuit : « *Mais pour cela, et nous devons avoir le courage de le répéter aux instituteurs, il est indispensable qu'ils se cultivent eux-mêmes ; il ne s'agit pas d'enseigner à tort et à travers.* »

Il semble là, par anticipation, répondre aux dérives pédagogistes et à la baisse du niveau des enseignants et des élèves qui sont aussi une des motivations de l'école à domicile. Premières raisons évoquées en effet par les associations : « *La formation des enseignants incomplète, le refus du redoublement, l'évolution de la société qui fait que la parole de l'enseignant est moins prise en compte.* » Cette résistance fera-t-elle réapparaître dans le roman cette figure du précepteur qui avait disparu au profit de celle de l'instituteur ? Précepteur qu'on voit, par exemple, dans *Le Rouge et le Noir* avec Julien Sorel. Ce ne serait pas forcément fait pour rassurer les partisans de l'école à la maison : « *Les enfants auxquels l'on avait annoncé le nouveau précepteur, accablaient leur mère de questions. Enfin Julien parut. C'était un autre homme. C'eût été mal parler de dire qu'il était grave ; c'était la gravité incarnée.* » Il n'empêche que cette « *gravité incarnée* » ne l'empêchera pas de devenir l'amant de Madame de Rênal mère. Autant dire que l'école à la maison est à manier avec prudence... •

LE CHANT DU CYGNE DE L'ÎLE DE LA CITÉ

Par Jonathan Siksou

Après avoir entériné la fermeture du marché aux oiseaux, le conseil de Paris poursuit la « réhabilitation » du marché aux fleurs. Ce mot laisse présager une restructuration profonde de ce coin si poétique de la capitale. Quand la Mairie de Paris parle d'« esthétique », il faut craindre le pire.

Le marché aux fleurs en 1951. Il anime le quai de Corse depuis le début du XIX^e siècle.



Dès que la Mairie de Paris parle de patrimoine, on s'attend au pire. Une crainte plus que jamais justifiée dans le cas du marché aux fleurs – qui abrite le marché aux oiseaux chaque dimanche –, tant les menaces pesant sur cette place Louis-Lépine et ses pavillons fin XIX^e sont nombreuses et récurrentes.

Nous avons été quelques naïfs à penser que la visite de la reine d'Angleterre, en juin 2014, sur ce marché rebaptisé à cette occasion « Marché aux fleurs-Reine Elizabeth-II », lui garantirait une protection éternelle. Las, dès 2016, François Hollande, alors président de la République (si, si, souvenez-vous), confiait à Dominique Perrault, l'architecte qui a commis la BnF-François-Mitterrand, une mission d'étude sur « *l'avenir de l'île de la Cité* ». Ceux qui ont vu l'exposition de son projet visionnaire à la Conciergerie sont encore en état de choc. Il proposait de raser toute cette place, selon lui scandaleusement sous-exploitée avec ses petits pavillons charmants et désuets, afin d'y construire un cube de verre sur plusieurs étages « *à la façon du Crystal Palace* ». Tant de modestie n'a pas convaincu et l'idée de transformer l'île-mère de Paris en centre commercial pour touristes a été abandonnée. De toute façon, il n'y a plus de touristes et le marché aux fleurs a pu tranquillement bénéficier de la négligence de la Ville. Comme souvent désormais, il a fallu attendre un état de dégradation avancée pour que le conseil de Paris vote, en décembre dernier, sa réhabilitation avec « *remise dans leur état d'origine des halles patrimoniales* » et, pour cela, un budget de près de 5 millions d'euros. Le chantier devrait s'étaler de 2023 à 2025 (flûte, en plein JO). On pourrait se féliciter de ce vote, mais cette mauvaise habitude de voir le mal partout me pousse à m'interroger sur les intentions réelles de la municipalité. Il suffit de lire son site pour se gratter la joue : « *Le projet prévoit aussi de repenser l'usage des lieux pour les commerçants comme pour les visiteurs. Une piétonnisation des abords du marché et de ses allées centrales est prévue, ainsi qu'une végétalisation en pleine terre avec notamment la plantation d'arbres et l'implantation d'un stand de petite restauration. Le règlement du marché, actuellement en régie directe, sera aussi révisé. Enfin, les boîtes sur le quai de Corse devraient être déposées afin de retrouver la vue sur la Seine.* »

Végétaliser un marché aux fleurs déjà blotti entre les arbres est une idée rigolote, je doute en revanche que la Préfecture de police voisine accepte la piétonnisation de la rue de la Cité qui la dessert. Couper la circulation quai de Corse ne serait qu'une contrariété de plus infligée aux Parisiens qui, à en juger par le résultat des élections, semblent adorer qu'on leur pourrisse la vie, et supprimer ces « boîtes » ne ferait que mettre quelques fleuristes au chômage. Sauf si le projet de réhabilitation prévoit de construire de nouvelles « halles patrimoniales » ; d'ailleurs, on préfère ne pas imaginer à quoi ressemblera le « stand de petite restauration » ni la nature de celle-ci.

Il est également annoncé le lancement d'un concours d'architectes. S'il est bien question d'une « remise dans leur état d'origine des halles patrimoniales », la supervision du chantier par un architecte des Monuments devrait suffire, non ? Faudrait-il comprendre que cette « remise en état » inclurait quelques mètres d'asphalte supplémentaires et quelques baraques d'architecte pour répondre à la promesse du conseil de Paris de « repenser l'usage des lieux » ?

Emmanuel Grégoire, premier adjoint au maire de la capitale, veut repenser l'esthétique de Paris

Sous la pression, bienvenue, d'une association de défense des animaux, la PAZ (Paris animaux zoopolis), l'Hôtel de Ville a d'ores et déjà commencé à le repenser, cet usage des lieux. Pour entériner la fermeture du marché aux oiseaux, institution remontant au Premier Empire, Christophe Najdovski, le maire adjoint chargé de la condition animale, a déclaré qu'il « *était devenu l'épicentre d'un trafic d'oiseaux* » et que, « *malgré un certain nombre d'actions menées, ces trafics perdurent aujourd'hui* ». On peut ici penser à cette expression : « *Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage.* » La PAZ dénonçait aussi un « *vestige d'un autre temps* ». Vlan ! Argument imparable, plus fort que les images filmées par L214 dans les abattoirs, et qui motive également ses actions pour fermer le zoo du jardin des Plantes et interdire la pêche dans la Seine.

Dans *Les Échos* du 26 novembre 2020, Emmanuel Grégoire, premier adjoint du maire de la capitale en charge de l'urbanisme et de l'architecture, annonçait tout de go qu'il y avait un « *besoin* » de repenser l'esthétique de Paris et qu'à cette fin, un « *Manifeste pour une nouvelle esthétique parisienne* » présentant la « *doctrine* » de l'équipe dirigeante verrait le jour au printemps, après une « *grande consultation* » qui inclura les élèves des classes primaires. Sa prose est un délice : « *La mairie veut faire du design l'un des éléments de critères dans les appels d'offres pour les marchés publics [...] avec des indications très contraignantes, comme des lignes de grammaires esthétiques ou un référentiel de couleurs imposées.* » Pour rassurer les sceptiques, il ajoutait : « *Nous essayerons d'aller le plus loin possible.* »

Les intentions sont désormais très claires, donc, oui, je m'attends au pire. Toutefois, afin de surmonter cette mauvaise passe, j'envisage de faire appel à l'adjointe au maire en charge de la Résilience. •

DEUX BELLES GUEULES, UNE HISTOIRE PICARDE

Par Jérôme Leroy



Emmanuel Macron et Édouard Louis.

Dans *Deux jeunesses françaises*, Hervé Algalarrondo retrace les enfances picardes d'Emmanuel Macron et d'Édouard Louis. L'histoire de deux ruptures avec les origines, de deux espoirs de monde nouveau. Et de deux culs-de-sac ?

A la fin de *Deux jeunesses françaises*, Hervé Algalarrondo se définit comme « *indéfectiblement social-démocrate* » et confie avoir voté Macron en 2017, mais le regretter désormais, déçu par celui qu'il voyait réconcilier la France, et qui s'est conduit au bout du compte en « *pompier pyromane* », notamment depuis les Gilets jaunes, un Macron qui a fini par « *morceler* » le pays comme jamais. L'auteur serait donc sans doute surpris que l'on qualifie son livre de... barrésien.

Expliquons-nous : dans *Deux jeunesses françaises*, il suit les destins parallèles d'Édouard Louis, la star littéraire de l'extrême gauche intersectionnelle, et d'Emmanuel Macron, la star des start-up, adepte d'un ni gauche ni droite qui s'est terminé en ni gauche ni gauche. Quoi de commun entre ces deux hommes que quinze ans séparent, Édouard Louis naissant au début des années 1990 et Macron étant un enfant des Trente Glorieuses finissantes ?

Je vous le donne en mille : un terroir et ce terroir, c'est la Picardie qui est le troisième personnage du récit documenté que nous donne Algalarrondo, lui-même Picard d'origine. Ce qui unit, pour l'auteur, l'actuel président et un de ses ennemis les plus acharnés, c'est cette région qui a toujours existé dans l'Histoire, dont la langue aurait très bien pu, au Moyen Âge, se substituer au français pour devenir la langue nationale. Mais c'est aussi une région dont la forte identité s'est dissoute administrativement, coincée entre Paris et le Nord-Pas-de-Calais avant de finir noyée dans les Hauts-de-France. Une région que les Rastignac en herbe ont toujours voulu fuir, plus qu'aucune autre, car elle n'offre, dans son mélange de terres agricoles et d'industries en déclin, que la beauté de ses rivages entre baie de Somme et baie d'Authie en passant par les falaises d'Ault et la mélancolie des innombrables cimetières militaires de la Somme.

Pour le reste, tout oppose Macron et Édouard Louis, depuis la petite enfance. Mais ce hasard géographique, pour Algalarrondo, permet de mettre habilement en perspective ce qu'en d'autres temps on appelait des

destins de classe. Macron naît dans la bonne bourgeoisie amiénoise, fréquente l'enseignement privé dès la sixième, vit dans un monde protégé d'avenues calmes et patriciennes, celles du quartier d'Henrville, tandis qu'Édouard Louis, qui s'appelle encore Eddy Belle-gueule, vit dans un village du Vimeu, enfant d'un milieu populaire. On pourrait, pour *Deux jeunesses françaises*, imaginer ainsi le célèbre générique d'*Amicalement vôtre*, à cette différence qu'Édouard Louis et Emmanuel Macron, contrairement à Dany Wilde et Lord Brett Sinclair, ne seront jamais amis, bien au contraire.

Pour les deux hommes, il s'agit d'abord d'échapper à des déterminismes différents, mais puissants. À Macron, la maison pleine de livres, la grand-mère institutrice qui a pour son petit-fils la certitude d'un destin hors pair et joue dans sa formation un rôle essentiel. À Édouard Louis, un entourage qui regarde comme un vilain petit canard ce garçon efféminé qui préfère le théâtre (comme Macron) au foot et baigne dans une famille qui écoute la télé 24 h/24 h pour oublier les fins de mois difficiles. Même si Algalarrondo montre, témoignages à l'appui, à quel point dans *En finir avec Eddy Belle-gueule*, il a noirci le tableau et blessé sa propre famille, ses enseignants ou ses amis – encore un point commun avec Macron, plus surprenant, un même mépris pour les classes populaires.

Les deux hommes vont d'ailleurs se construire sur la transgression avec les codes propres à leur milieu. Cette transgression s'appellera Brigitte Trogneux pour Macron et Didier Eribon pour Édouard Louis. Louis, peu de temps avant ses 19 ans, rencontre Eribon alors qu'il est un moment maître-assistant à Amiens. Quand la famille Macron hâte l'exfiltration vers Paris du fils amoureux de sa professeure de théâtre plus âgée pour éviter le scandale, Édouard Louis trouve enfin en Eribon un mentor qui a connu un destin similaire au sien, l'homo en rupture avec son milieu d'origine, et qui va lui servir de guide, ce qui va aboutir très vite au trio vedette Édouard Louis-Lagasnerie-Eribon qui fait régner désormais un magistère féroce dans les milieux de la gauche radicale.

Tout l'intérêt de ces *Deux jeunesses françaises* est dans la manière dont Algalarrondo montre que le déracinement, autre thème barrésien, est un reniement nécessaire pour ces deux hommes qui incarnent aujourd'hui une assez peu sympathique modernité où le désir d'accomplir un destin ne se conjugue pas au désir d'émanciper les autres. C'est que, chacun à sa manière, les deux Picards veulent tracer les contours d'un nouvel ordre politique et moral, sans doute bien plus impitoyable que l'ancien. •



Hervé Algalarrondo, *Deux jeunesses françaises*, Grasset, 2021.

PRÉSENCE ET DISTANCE PAR TEMPS DE COVID

Par Françoise Bonardel



Cours de justice pénale à distance à l'université du Nevada, Las Vegas, 9 septembre 2020.

Le « distanciel » est l'accomplissement d'un vieux rêve de la modernité : effacer le temps et la distance nécessaires à une rencontre.

Si vous n'en pouvez plus des écrans, des gestes barrières et des visages masqués, relisez *Réelles présences* de George Steiner : cela vous rappellera que la liquidation de la présence – vivante, rayonnante, dérangeante – est une vieille affaire qui a stérilisé notre approche de la création artistique, et qui va de pair avec la fascination de la modernité pour les artefacts. L'instauration de distances sanitaires entre les personnes n'est à cet égard que l'amplification spectaculaire d'une mise à

distance des êtres et des choses bien plus ancienne, bien plus structurelle. Pour une part justifiée par le souci d'objectivation propre au regard scientifique, la distanciation a également touché le théâtre, envahi l'art contemporain devenu « conceptuel » alors même que quelques réfractaires tentent en vain de dire leur inquiétude devant cette incapacité grandissante à entretenir avec le monde une relation charnelle qui ne dissocie ni ne confonde le proche et le lointain : « *Il n'y a plus de puissance des icônes* », déplorait Merleau-Ponty dans ce manifeste en faveur de la « présence réelle » qu'est *L'Œil et l'Esprit* (1964).

Que nous ressasse-t-on en effet à longueur de journée comme on enseignerait à des analphabètes les rudiments d'un nouvel alphabet ? Que le « distanciel » – opposé par les circonstances au « présentiel » – pourrait être davantage qu'un ersatz de rencontre véritable : une véritable opportunité désormais à portée de main grâce à la technologie et dont nos parents n'ont pas eu la chance de bénéficier alors qu'ils traversaient une guerre bien plus ravageuse que cette épidémie. Qu'était en ce temps-là la voix, tant bien que mal portée par les ondes, au regard de la puissance actuelle des images sur des écrans qui n'ont pas besoin d'être géants pour être fascinants ? La personne avec qui vous conversez n'est-elle pas *vraiment là*, à l'instant même où vous lui parlez ? Que lui manque-t-il donc pour qu'elle soit bel et bien « présente » tout en étant à distance ? Tout est fait pour nous persuader que le sentiment d'un manque est la trace d'un attachement déraisonnable à l'ancien monde qui ne connaissait encore rien des joies de l'ubiquité.

Car le « distanciel » accomplit en fait le rêve de la modernité en créant ce que Steiner nomme une « *simultanéité nivelante* » : rendre simultanément « présents » des êtres qui auraient eu besoin de temps pour se rencontrer s'ils s'étaient déplacés. Maître de l'espace, on le devient aussi du temps en créant une nouvelle forme de présence dont la nature est d'autant plus floue qu'on ne la perçoit pas comme une image dont il y aurait lieu de se demander si elle est fidèle à son modèle. Un double spéculaire plutôt, voire un simulacre dont l'apparition, disait Jean Baudrillard, remodèle notre rapport à la réalité : une manière d'être là sans y être physiquement, et de n'y être qu'en cadrant son environnement réduit à un décor modifiable à volonté. Une esthétique de fond d'ordinateur et de plateau télé. Quelque chose doit pourtant bien clocher dans ce dispositif performant (« ça marche ! ») pour que les étudiants qui ne quittent plus leur écran soient aussi déprimés et les enseignants si épuisés.

Faut-il donc être le dernier des demeurés pour douter du fait que la communication à distance soit « mieux que rien », voire qu'au fond elle ne change rien ? Même certains psychanalystes en sont maintenant convaincus, qui devraient dès lors se demander

pourquoi Freud leur a fait perdre tant de temps en installant ses patients derrière lui sur un divan. Pourquoi, sinon parce que la technologie encore peu développée, et suspectée d'avoir des effets secondaires indésirables, ne permettait pas comme aujourd'hui de penser qu'une possibilité technique porte en soi la preuve de son opportunité par rapport au problème à traiter. Comme on démontrait jadis l'existence de Dieu en contemplant la rotation des planètes et la perfection des organismes, on prouve désormais le caractère incontournable des dispositifs techniques en montrant qu'ils répondent, de manière quasi providentielle, aux difficultés du moment.

Or cette logique, n'en déplaise aux chantres du Progrès, est celle de la modernité dans son rapport paradoxal à la présence et à la distance, ou plutôt à ce qu'elle tient pour telles. Car depuis ses débuts, elle est tiraillée, cette modernité, entre deux idéaux, deux projets dont l'incompatibilité commence à devenir manifeste : un idéal social qui encourage le rapprochement des individus, la suppression des frontières et des distances, la fraternisation universelle à travers de grands rassemblements festifs dont le manque, cruellement ressenti par temps de Covid, est aussi le symptôme d'une addiction émotionnelle parmi tant d'autres. Mais cette même modernité a également mis en œuvre un projet intellectuel de grande envergure qui, d'abstractions en théorisations, de réserve critique en soupçon systématique, ne cesse d'accroître la distance entre le monde vécu et ses représentations. Chargée de trop d'impondérables, la « présence » charnelle finit par faire figure d'archaïsme, de surplus d'humanité dont on devrait apprendre à se passer dès qu'il présente une quelconque dangerosité. Que le « distanciel » fasse aujourd'hui figure de recours contre le risque de contamination lié au « présentiel » s'inscrit dans une telle logique et n'a donc rien d'anecdotique.

Toutes les grandes cultures, toutes les œuvres d'art qui attirent aujourd'hui encore notre regard comme toutes les relations humaines qui valent d'être vécues, reposent sur une étroite et étrange connivence entre présence et distance. En effet la distance n'est pas seulement ce qui abolit la présence ; elle est aussi ce qui la rehausse en la délivrant de ce qu'il peut y avoir en elle d'insistant. De ces jeux, de ces chassés-croisés entre présence et distance se sont nourries la plupart des grandes entreprises humaines et des œuvres de l'esprit. Il se pourrait donc, comme le craignait Yves Bonnefoy, que les temps à venir soient peu propices à la poésie ; celle-ci ne consistant pas seulement à faire œuvre de poète, mais imprégnant aussi tout ce qui, dans notre manière d'habiter le monde, permet d'y « *accueillir la présence*¹ ». •

1. Yves Bonnefoy, « L'Acte et le lieu de la poésie », *L'Improbable*, Mercure de France, 1980, p. 127.

LE ROI DE LA BARBAQUE

Par Emmanuel Tresmontant



William Bernet mérite sa couronne. Pionnier en la matière, ce boucher-cuisinier s'est depuis longtemps mué en cuisinier-boucher pour servir au mieux la noblesse de la viande française, la meilleure du monde.

Le meilleur tartare de Paris, haché épais et assaisonné délicatement, se déguste au Severo, le bistrot du boucher William Bernet, dernier restaurateur à trancher lui-même ses carcasses de bœuf affinées à la perfection.

Dans *La Traversée de Paris*, Gabin et Bourvil transportaient un cochon entier découpé dans leurs valises, de la rue Poliveau à Montmartre. Lors du premier confinement, en avril 2020, on a vu des types faire à peu près le même trajet, mais en sens inverse, de la rive droite jusqu'à la rue des Plantes, dans le 14^e arrondissement. Que portaient-ils ? Des entrecôtes sublimes, pesant jusqu'à 80 kilos, pour les stocker au congélateur, au cas où Macron et ses médecins auraient décidé de nous cloîtrer *ad vitam æternam*. Car au coin de cette fameuse rue des Plantes, il y a un aristocrate du bifteck, pionnier des bouchers-restaurateurs et dernier cuisinier parisien à trancher lui-même ses trains de côte : William Bernet ! Quand ce Vosgien passait son CAP de boucherie en 1969, l'auteur de ses lignes, âgé d'un an, tétait encore sa mère en regardant « Bonne nuit les petits » à la télé. Dans les années 1970, Bernet fait son apprentissage chez les plus grands : les Boucheries Nivernaises, créées sous Napoléon III. C'est en 1987 que ce boucher à l'ancienne décide de changer de vie en reprenant un minuscule bistrot oublié du 14^e, Le Severo, avec son zinc, son lustre Art déco, son sol carrelé, ses banquettes en moleskine et sa petite cuisine ouverte. Son idée est simple : se mettre aux fourneaux et servir simplement les meilleures viandes de bœuf possible, à une époque où, déjà, trouver une côte de Salers succulente est un exploit. En 1998, il va plus loin et devient le premier cuistot de Paris à créer, dans sa cave, un laboratoire lui permettant de faire mûrir ses carcasses à 2 °C (de vingt à soixante jours pour les faux-filets). En mûrant ainsi sur l'os, la viande perd 20 % d'eau, s'attendrit et concentre ses goûts de noisette et d'herbes fraîches. Aujourd'hui, William se flatte d'être encore le seul à trancher ses grosses carcasses de 300 kilos avec ses beaux couteaux Perceval fabriqués spécialement pour lui, à Thiers. « *Même les plus grands chefs ne savent pas couper la viande, ils laissent le meilleur...* », regrette-t-il.

Au début des années 2000, c'est la reconnaissance internationale : une journaliste gastronomique japonaise (au Japon, ce sont les femmes qui écrivent sur la cuisine, dans des revues de luxe) affirme que « *le meilleur tartare de Paris est celui du Severo* ». Invité au pays du saké, William est reçu avec les honneurs et ouvre à Tokyo deux restaurants de viande où il propose les mêmes recettes qu'à Paris, comme son délicieux tataki de bœuf : un rosbif saisi à la poêle, bloqué dans le froid avec des glaçons, tranché minute, et servi froid avec des anchois de Galice à l'huile d'olive, du parmesan et des câpres. « *L'amour des Japonais pour mes viandes vient du fait que, chez eux, les bœufs sont très gras, c'est du beurre ! Leur nourriture est hors-sol (paille de riz et soja), ce qui leur donne un arrière-goût désagréable, alors que mes blondes d'Aquitaine, mes normandes et mes limousines sont nourries à l'herbe fraîche : leur viande est plus maigre et plus acide, plus goûteuse, plus digeste.* »

Nous avons donc testé son divin tartare qu'il prépare à emporter et qui doit être consommé dans les deux heures. William utilise de la bavette de flanchet (appelée aussi petite poitrine, car composée de muscles de l'abdomen), un morceau très plat, sans os, avec des fibres longues et une mâche un peu ferme : « *C'est le secret du tartare, il faut de la mâche, je déteste les tartares des palaces qui ressemblent à de la bouillie !* » William hache donc la viande au hachoir réfrigéré à 7 °C en réglant la taille à huit millimètres. L'assaisonnement est très simple pour ne pas couvrir le goût de la chair crue : échalotes, sel, poivre du moulin, jaune d'œuf, huile d'olive, tabasco, sauce Worcestershire, câpres... pas de persil ni de cornichons !

On s'étonne qu'un plat aussi surréaliste n'ait pas plus inspiré André Breton et Man Ray

À l'origine, en Russie, le tartare était fait avec du cheval et on y ajoutait du caviar. Les frites et la purée qui accompagnent ce chef-d'œuvre traditionnel sont exquises, mais, évidemment, réchauffées à la maison, ce sera moins bien...

Concluons par un avis aux amateurs : sa tête de veau est une merveille ! C'est une révélation, une œuvre d'art nous ramenant à une époque révolue, quand ce plat de légende typiquement parisien (« Parigot, tête de veau ! ») réconciliait les prolétaires et les bourgeois. Au Severo, William la reçoit entière, issue de veaux fermiers élevés sous la mère, avec les yeux, la cervelle, les oreilles et la langue, avant de la désosser en la coupant en deux, de l'épiler, de la nettoyer, de la blanchir, de l'étaler, de la saler, de l'enrouler dans un torchon et de la cuire six heures dans un bouillon de pieds de veau avec de l'oignon et un peu de sucre. Après une nuit de repos, la tête est découpée en tronçons de trois ou quatre centimètres. Il n'y a plus qu'à la poêler à feu vif avec de l'huile d'olive pour lui donner du croustillant et de l'accompagner, « *une bonne vinaigrette (type sauce ravigote) avec des échalotes hachées, des câpres et des cornichons suffit (la sauce gribiche, elle, est une mayonnaise à base de jaunes d'œufs durs pilés, donc, un peu lourde)* ». La tête de veau de William fascine par sa tendreté et son fondant, ses saveurs délicates, le croquant de son cartilage, la mâche de son cuir. « *L'homme est bon, disait Brecht, mais le veau est succulent.* » On s'étonne qu'un plat aussi surréaliste n'ait pas plus inspiré André Breton et Man Ray, alors que Marco Ferreri l'a immortalisé dans *La Grande Bouffe* avec Michel Piccoli (tête-à-tête jubilatoire).

Pour notre part, nous l'accompagnerons d'un gamay étincelant, un morgon de Jean Foillard, cuvée Corcellette, par exemple. •

TANT QU'IL Y AURA DES DVD

Par Jean Chauvet

Les salles de cinéma seraient-elles définitivement des maisons closes ? Les clients, y compris le « furtif du samedi soir », sont priés de rester chez eux et d'y consommer DVD et Blu-Ray. Heureusement le cinéma a de beaux restes...

En noir

***Pièges*, de Robert Siodmak
Blu-ray édité par Gaumont**

Le défunt Roger Boussinot était souvent inspiré. Pourtant, dans sa précieuse *Encyclopédie du cinéma*, il passe à côté ou presque de Robert Siodmak, réalisateur germano-américain né en 1900 à Dresde (Allemagne) et mort en 1973 à Ascona (Suisse). Il ne fait ainsi que mentionner certains de ses neuf films français tournés entre 1935 et 1939, alors même que deux d'entre eux, au moins, sont d'absolues réussites. *Mollenard* d'abord, avec le génial Harry Baur dans le rôle d'un ancien capitaine au long cours tyrannisé par son épouse, l'impeccable Gabrielle Dorziat. Avec *Pièges*, le film suivant, Siodmak se montre encore plus inspiré. Sur un scénario de Jacques Companéaz et Ernest Neuville (pseudonyme français de l'Allemand Ernest Neubach), inspiré d'une affaire criminelle très récente, le cinéaste signe l'un des polars français les plus remarquables de ces années d'avant-guerre. Le fait divers en question, c'est l'affaire Weidmann, du nom d'un ex-détenu allemand guillotiné en juin 1939 pour le meurtre crapuleux de sept personnes. Certaines d'entre elles ont été contactées par petites annonces et le film généralise ce modus operandi faisant du tueur un serial killer de jolies jeunes filles. Ainsi résumé, le film de Siodmak



ne pourrait bien être qu'un énième suspense fondé sur l'arrestation d'un innocent et la découverte du vrai coupable grâce à l'entêtement de la fiancée du premier. Or, *Pièges* s'avère d'un intérêt bien supérieur. D'abord par l'extrême qualité de son réjouissant casting : outre Maurice Chevalier, dont c'est peut-être l'unique rôle digne de ce nom au cinéma, on y croise Pierre Renoir, Eric von Stroheim, Jacques Varennes et Jean Témerson, sans oublier une véritable découverte féminine : Marie Déa. Tous servent à merveille un propos qui repose en permanence sur l'ambiguïté, la dualité et les ruptures de ton. C'est en cela que le recours à Maurice Chevalier, star absolue à l'époque, y compris aux États-Unis, est d'une grande intelligence. Dans le rôle d'un patron de boîte de nuit, le chanteur-acteur assure le show, comme il se doit, allant même jusqu'à interpréter deux titres sautillants au cours du film : il est tout à la fois charmant, charmeur, léger et pétillant. Mais, polar oblige, il est également accusé à tort. Avec un même personnage, on passe donc de Lubitsch à Fritz Lang, sans que les registres successivement léger et grave en pâtissent le moins du monde. Prouesse scénaristique et cinématographique d'autant plus remarquable que tous les personnages de *Pièges* partagent cette ambivalence, à l'instar d'un photographe pervers et inquiétant qui se révélera être un flic menant son enquête ou d'un couturier, admirablement incarné par von Stroheim, que l'on croit dangereux et qui s'avère pathétique. Même le personnage principal féminin n'échappe pas à ce jeu de masques et de faux-semblants, elle qui enchaîne les fonctions et les déguisements sans jamais désarmer. Enfin, Siodmak reconstitue avec beaucoup de finesse des milieux sociaux très différents, se promenant avec aisance parmi eux, comme le faisait notamment Julien Duvivier dans *Un carnet de bal*, deux ans auparavant. Sorti le 16 décembre 1939, le film connut un immense succès immédiat, mais en l'absence de son réalisateur parti quatre mois plus tôt s'exiler aux États-Unis, après avoir fui l'Allemagne l'année de l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Depuis longtemps en proie à des attaques xénophobes et antisémites au sein même du cinéma français, Robert Siodmak ne fait qu'anticiper alors la décision des autorités nazies qui interdisent purement et simplement le film dès le début de l'Occupation. *L'Action française* se chargeant elle de stigmatiser l'ambiance délétère qui régnerait dans le film, ainsi que

« *L'odieuse présence du Juif von Stroheim* ». Siodmak emporte avec lui une copie du film qui sort amputé d'une douzaine de minutes en raison du caractère trop sexuel de certaines scènes... *Pièges* fera même l'objet d'un remake assez fidèle, réalisé par Douglas Sirk en 1947 avec Lucille Ball, George Sanders et Boris Karloff dans les rôles principaux. •



En vitesse

***L'Homme pressé*, d'Édouard Molinaro
Coffret Blu-ray et DVD édité par Studiocanal**



C'est un film de droite qui détonne donc particulièrement dans le paysage du cinéma français des années 1970. Adapté assez fidèlement du roman de Paul Morand par un artisan honnête mais sans relief, Édouard Molinaro, le film repose tout entier sur les épaules tout aussi de droite de son producteur et acteur principal, Alain Delon. Comme le démontre avec brio Frédéric Taddéi dans un remarquable entretien qui constitue le bonus de ce coffret, tout film avec Delon est d'abord et avant tout un film sur Delon. Cet *Homme pressé* en est l'illustration parfaite : c'est l'histoire d'un parvenu qui, tel un loup solitaire, existe contre la société qui l'entoure, préférant les valeurs individuelles aux valeurs collectives. Un Eastwood à la française si l'on préfère. Le reste du film n'est pas à la hauteur de ce propos décapant, mais peu importe. On le revoit pour Delon, pour cette façon d'incarner toujours le même personnage (ici, pour une fois, ni un flic ni un voyou, soit dit en passant), d'être sans cesse au centre de l'écran, séducteur et séduisant jusqu'au bout. •



En gothique

***La Maison aux sept pignons*, de Joe May
Coffret Blu-ray édité par Rimini**



Très belle édition avec livret et bonus pour ce film trop méconnu et réalisé en 1940, adaptation réussie d'un classique du roman gothique américain écrit par Nathaniel Hawthorne en 1851. Soit la rivalité entre deux frères dont l'un fait, à tort, condamner l'autre pour le meurtre de leur père, sur fond de demeure familiale maudite depuis des générations. Ce pourrait être grotesque, mais la présence au casting de George Sanders et Vincent Price, entre autres, fait tout passer. Beauté du noir et blanc, ambiances nocturnes avec pluie et tempête, description d'une vie provinciale médiocre : le film multiplie ainsi des atouts indéniables. Il prend même une dimension politique en abordant le commerce des esclaves, objet de transactions illicites et autres malversations. Le parfait film de genre qui déborde fort heureusement du cadre imposé et mérite largement d'être découvert ou redécouvert. •



SOCIÉTÉ ÉCRANS

Plus que le critique, le comédien, le musicien et le danseur,
c'est l'ouvreuse qui passe sa vie dans les salles de spectacle.
Laissons donc sa petite lampe éclairer notre lanterne !



Quelle est la différence entre Confinement I (mars-mai 2020) et Confinement II (novembre-décembre plus couvre-feu) ? Le I avait tout éteint. Le II a vidé la salle sans interdire la scène. Pas de public, mais si vous voulez, répétez ! Ça vous fera des heures, et à la fin vous pourrez streamer.

Mieux que streamer. Live-streamer. Diffuser en direct sur nos écrans le résultat de vos efforts. C'est comme ça que vous avez pu voir le premier Wagner de Roberto Alagna *live aus* Berlin, l'éternelle jeunesse de *Pelléas et Mélisande* sauvé à Rouen, *La Voix humaine* de Cocteau & Poulenc par Patricia Petibon & Olivier Py à Paris... Restez en ligne ! Ce 8 mars, Michel Fau et sa tribu remplacent leur *Belle Hélène* à l'Opéra-Comique par un « Concert de gala pour salle vide » bientôt sur France Télé. À partir du 18, le Centre de musique de chambre de Paris filme son nouveau concert-spectacle, *Staline/Chostakovitch*. Si l'État paie, pourquoi s'en faire ? Ne reste au fond à régler que deux détails. 1) Comment on vit ? 2) Pourquoi, pour qui ?

1) Comment vivent les artistes qui occupent le plateau depuis trente siècles ? On les enregistrera, mais justement. Jusqu'à peu, quand une technique remplaçait une technique, un marché remplaçait un marché. Le cylindre a remplacé le piano pneumatique, le disque a remplacé le cylindre, le vinyle la bakélite, le CD le 33 tours... À chaque coup recommencer, par ici la monnaie. Et pan ! Internet est arrivé. Pour la première fois le technique a tué l'économique. YouTube s'arrange avec la pub et l'espionnage, mais le consommateur se prend pour un usager, s'habitue au tout gratuit, et les auteurs protégés depuis Beaumarchais ne touchent plus rien. On se raccorde à des « plates-formes » qui ne

profitent qu'aux molosses. On se rémunère en nombre de *tracks* (autrefois « plages »), dont le seul effet a été de réduire les chansons à deux minutes – moins de temps, plus de *tracks*. Une enquête du nouveau Centre national de la musique (CNM) « met en évidence que les contours du format *livestream* sont encore flous ». C'est qu'un gigaoctet passe les frontières encore plus facilement qu'une tomate ou un virus. Même les traders de pop se lamentent. Alors pensez, le jazz, le classique, la world. Un musicien normal ne vit plus que grâce aux institutions subventionnées, elles-mêmes menacées par le subventionneur. Changez de ministre ou de maire, et hop ! tout doit disparaître.

2) Vases communicants : plus nos écoles accouchent de petits génies (tous tons et sexes confondus, je ne précise pas, ça saute aux yeux), moins le public se renouvelle. Vrai pour la comédie, encore plus vrai pour le chant. Cyrille Dubois, l'un de nos jeunes ténors en or qui ne se compte pas au nombre des victimes, lâche mi-février sur les réseaux : « J'ai le sentiment que nous vivons l'agonie de la culture dans l'indifférence d'un silence absolu. » Et son aîné la star Jonas Kaufmann, interrogé par Radio Classique peu avant *Aïda* dans le vaisseau désert de l'Opéra Bastille : « Les spectacles sans public, ça ne marche pas. » Le métier ? « Seuls trente à quarante chanteurs travaillent encore, les autres sont sans production. » Beaucoup ont déjà cédé. À New York, les ténors livrent des pizzas. À Milan...

... Une seconde, on m'appelle. Allo, t'es où ? Madrid ? Tu fais quoi à Madrid ? Restau à midi ! Tu sors du Prado ! Ce soir *Siegfried* ! Sur ton écran. Non ? Au Teatro Real ! Présent ciel, tu blagues ? Ah... ah... ah bon. O.K., je vous laisse. M'en vais déchirer les tickets en Espagne. •



PASCAL BRUCKNER
par Antoine Schneck

Découvrez le dernier numéro de la revue **CONFLITS**



Chez votre marchand de journaux
ou sur le site www.revueconflits.com